

U d'/of OTTAWA
39003002138757

LIBRAIRIE DE LADVOCAT.

PROSPECTUS.

ŒUVRES
DE
LORD BYRON.

QUATRIÈME ÉDITION
ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE

PAR A. P....T;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE SUR LORD BYRON,

PAR M. CHARLES NODIER.

5 VOL. IN-8°, ORNÉS DE 27 VIGNETTES.

ON NE PAIE RIEN D'AVANCE.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Cette édition paraîtra par livraisons d'un volume; et chaque volume, composé de 500 pages, coûtera 9 francs, papier satiné, aux souscripteurs. Cinquante exemplaires seulement seront tirés sur grand papier raisin vélin, et coûteront 25 francs le volume, figures avant la lettre et épreuves à l'eau-forte.

Pour être souscripteur, il suffit de se faire inscrire, et de s'engager à retirer les livraisons à mesure qu'elles paraîtront.

La première sera mise en vente le 15 mars.

On souscrit à Paris chez LADVOCAT, *libraire-éditeur, Palais-Royal, galerie de bois, n° 195.*

Et chez les principaux libraires de la France et de l'étranger.



OUVRAGES RÉCEMMENT PUBLIÉS.

MÉMOIRES INÉDITS DE L'ABBÉ MORELLET, de l'Académie française, sur le 18e siècle et sur la Révolution française; précédés de l'Éloge de l'abbé Morellet, par M. Lémontey, membre de l'Institut (Académie française), 2e édition, 3 forts volumes in-8°. Prix : 18 fr.

Ces Mémoires, qui ne peuvent entrer, puisqu'ils sont la propriété de l'Éditeur, dans la précieuse collection des *Mémoires sur la révolution*, publiée par MM. Baudouin frères, sont cependant destinés à la compléter; et comme ils sont indispensables aux souscripteurs de celle-ci, ils ont été imprimés dans le même format et avec les mêmes caractères.

Nota. L'éditeur a imprimé séparément le troisième volume de ces Mémoires, qui n'est pas moins curieux que les deux premiers, qui forment la première édition. Il se vend séparément 7 fr., et 8 fr. 50 c. par la poste.

PIERRE SCLÉMITH. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 c. et 3 fr. par la poste.

Cet ouvrage, vraiment extraordinaire, peut être comparé à Jean Sbogard pour son originalité.

VOYAGES AUX COLONIES ORIENTALES, *ou* Lettres écrites des îles de France et de Bourbon, à M. le comte de Montalivet, pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820, par Auguste Billiard. 1 vol. in-8°. Prix : 6 fr. et 7 fr. 50 c. par la poste.

Cet ouvrage a particulièrement pour objet les mœurs et les institutions coloniales.

L'IMMORTALITÉ DE L'AME, *ou* les Quatre âges religieux, poème en quatre chants, par M. Norvins, membre de la légion-d'honneur et de plusieurs académies. L'un des auteurs de la Biographie des Contemporains. 1 vol. in-8°. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 c. par la poste.

DES COMMUNES ET DE L'ARISTOCRATIE, par M. de Barante. 1 vol. in-8°. Prix : 5 fr., et par la poste 6 fr.

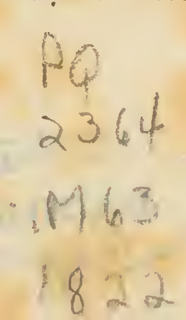
La première édition de cet important ouvrage a été épuisée en cinq jours.

DES MOYENS DE GOUVERNEMENT ET D'OPPOSITION DANS L'ÉTAT ACTUEL DE LA FRANCE, par F. Guizot. 2e édition. 1 fort vol. in-8° de 400 pages. Prix : 6 fr. 50 c., et 8 fr. par la poste.

Tome IX et X des ŒUVRES COMPLÈTES DE LORD BYRON (édition in-18, publiée en 1821), contenant les IIIe, IVe et Ve chants de DON JUAN. Les DEUX FOSCARI, CAÏN et SARDANAPALE, ont été imprimés pour compléter cette édition, et se vendent séparément 6 fr., et 7 fr. par la poste. Les dix volumes des Œuvres complètes de Byron, édition in-18, se vendent 20 fr., et 24 fr. par la poste.

Sous presse, pour paraître en mars prochain.

TRILBY ou LE LUTIN D'ARGAIL, par M. Charles NODIER.
LES NUITS DU LAC, par le même.
LES CONTES D'UN PHILOSOPHE GREC, par M. BAOUR-LORMIAN, membre de l'Acad. franç. 2 vol. in-12. Prix : 5 fr., et 6 fr. par la poste.







à Paris,

Chez LADVOCAT, Libraire,

Editeur de Shakspeare et Schiller.

1822.

PROSPECTUS.

Lord Byron est à la tête d'un genre de littérature qui ne réunit pas tous les suffrages, et qui a même de sévères critiques et de violents adversaires. Il n'est guère dans les attributions d'un libraire-éditeur de discuter une question aussi grave dans ses *prospectus*, et je laisse aux hommes éclairés, qui sont appelés par leurs études à la traiter avec autorité, le soin de décider jusqu'à quel point le premier des romantiques a mérité sa réputation et justifié ses succès; obligé à partir d'un point plus positif, et dont la réalité ne peut souffrir aucune contestation, pour me rendre compte à moi-même de mes entreprises, qu'il me suffise de dire que *dix mille* exemplaires des traductions de lord Byron se sont répandues depuis *deux années* dans le commerce; que trois éditions, de trois formats différents, se sont épuisées rapidement depuis leur publication; et que, si j'ai résolu d'en donner une édition nouvelle, ce n'est que pour céder au vœu bien connu du public, qui regrettait que cette collection, universellement recherchée, ne fût pas encore exécutée assez convenablement pour faire partie des bibliothèques de luxe. Le succès de ces poèmes a été d'abord trop populaire, pour qu'on pût prendre le temps nécessaire à l'exécution d'une édition très-soignée. Il est trop constaté aujourd'hui pour qu'on puisse se dispenser

d'accorder cette édition aux desirs des amateurs qui la sollicitent si vivement; et c'est le moindre hommage que la librairie française puisse consacrer à un auteur qui lui a procuré de si brillants avantages.

Pour rendre cette édition digne du but que je me suis proposé, je fais exécuter vingt-sept gravures d'après les beaux dessins de Westall, par les meilleurs artistes de notre école. Ce travail déja très-avancé, qui n'aura rien à envier à celui des plus habiles graveurs de l'Angleterre, et qui ne fera cependant pas sortir mon édition de la proportion économique de 20 pour 100 de prix d'achat (l'édition originale se vend 250 fr. à Londres), pourra être apprécié par la vignette même de ce *prospectus*.

25 janvier 1822. LADVOCAT.

Cette édition, qui formera cinq volumes * et qui sera imprimée par MM. Firmin Didot père et fils avec autant de soin que leur édition de Rollin, a été revue entièrement et corrigée par M. Pichot, collaborateur de M. Guizot pour la traduction de Shakspeare, et contient non-seulement toutes les poésies qui se trouvent dans l'édition in-8° publiée en 4 volumes, mais encore la fameuse tragédie le Doge de Venise, les Prophéties du Dante, les lettres sur Pope, les IIIe, IVe et Ve chants de don Juan, les Deux Foscari, Caïn et Sardanapale, et autres morceaux nouvellement traduits.

* Conformes au papier, aux caractères, à la justification et à la page 3 de ce prospectus.

OUVRAGES PUBLIÉS PAR SOUSCRIPTION
CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

CHEFS-D'OEUVRE DES THÉATRES ÉTRANGERS; Allemand, Anglais, Danois, Espagnol, Hollandais, Italien, Polonais, Portugais, Russe, Suédois; traduits en français par MM. AIGNAN, ANDRIEUX, membres de l'Académie française; le baron DE BARANTE, BERR, BERTRAND, BENJAMIN CONSTANT, CHATELAIN, COHEN, DENIS, ESMÉNARD, GUIZARD, GUIZOT, LABEAUMELLE, LE BRUN, MALTE-BRUN, MERVILLE, CHARLES NODIER, PICHOT, REMUSAT, le comte DE SAINT-AULAIRE, le baron de STAEL, TROGNON, VILLEMAIN, membre de l'Académie française; 20 vol. in-8° de plus de 500 pages.

Conditions de la souscription.

Pour être souscripteur, il suffit de se faire inscrire chez l'Éditeur.

Le prix de chaque volume est de six francs papier ordinaire, et quinze francs le grand papier vélin satiné : deux livraisons paraissent chaque mois; la collection entière sera publiée à la fin d'octobre 1822.

SHAKSPEARE (OEUVRES COMPLÈTES DE) traduites de l'anglais par Le Tourneur. Nouvelle édition entièrement revue et corrigée par F. Guizot et le traducteur de lord Byron, et ornée d'un beau portrait; précédée d'une notice biographique sur Shakspeare par F. Guizot. 13 volumes in-8°, de 500 pages chacun, ornés d'un portrait.

Prix : 5 fr. le volume, 5 fr. 50 c. papier satiné, et 15 fr. grand papier raisin vélin. Tous les volumes ont paru.

SCHILLER (OEUVRES DRAMATIQUES DE) traduites de l'allemand; et précédées d'une notice biographique sur Schiller, par M. de Barante, ornées d'un beau portrait; 6 vol. Prix : 30 fr. et 33 papier satiné, et 90 fr. grand raisin vélin. (Ainsi qu'au Shakspeare.)

Pour faire connaître au public le soin que l'Éditeur donne à cette précieuse collection, il joint ici une page de modèle de la justification et du caractère employés pour ces trois ouvrages. *(Voyez ci-contre.)*

WALTER SCOTT (OEUVRES COMPLÈTES DE SIR) 57 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 c. le vol. et 3 fr. par la poste. Format in-8°, 20 volumes. Prix : 6 fr. le volume. Cette édition est extrêmement soignée.

PROTÉO.

J'avoue, belle Silvie, que j'ai aimé; mais celle que j'aimais est morte.

JULIE, à part.

Tu ne serais qu'un menteur si je parlais, car je suis sûre qu'elle n'est pas enterrée.

SILVIE.

Tu dis qu'elle est morte; mais Valentin, ton ami, ne vit-il pas encore? et n'as-tu pas été témoin de la foi que je lui ai engagée? Ne rougis-tu pas de le trahir ici par tes lâches importunités?

PROTÉO.

J'ai appris aussi que Valentin était mort.

SILVIE.

Eh bien, suppose aussi que je le suis; car, je te l'assure, mon amour est enseveli dans son tombeau.

PROTÉO.

Ma douce et belle Silvie, laisse-le-moi exhumer de la terre.

SILVIE.

Va sur le tombeau de ton amante, réveille-la par tes gémissements; ou, si tu ne le peux, que sa tombe soit la tienne.

JULIE, à part.

Il ne suivra pas ce conseil.

PROTÉO.

Madame, si votre cœur est si endurci, daignez du moins accorder votre portrait à mon amour; ce portrait qui est suspendu dans votre chambre. Je

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL.

DES CONSPIRATIONS ET DE LA JUSTICE POLITIQUE, par F. Guizot. Brochure in-8°. Troisième édition. Prix : 3 fr., et 3 fr. 50 c. par la poste.

Cet ouvrage remarquable a obtenu le plus grand succès : les deux premières éditions ont été enlevées dans le mois de la mise en vente. Cette édition est augmentée de pièces justificatives très-importantes.

DU GOUVERNEMENT DE LA FRANCE DEPUIS LA RESTAURATION, et du ministère actuel ; par F. Guizot. Quatrième édition, revue, corrigée et augmentée d'un avant-propos et d'une note sur la révolution d'Espagne, de Naples et de Portugal, 1 vol. in-8°. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste. Supplément aux deux premières éditions de cet ouvrage. Brochure in-8°. Prix : 1 fr. 25 c.

DE LA LIBERTÉ RELIGIEUSE, par M. A.V. Benoît. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 c. par la poste.

Cet ouvrage est remarquable sous plus d'un rapport. Nous engageons les personnes qui voudraient s'en faire une juste idée à consulter le n° 62 de *la Minerve française*, à l'article Lettres sur Paris.

DE L'ESPRIT PUBLIC, ou DE LA TOUTE-PUISSANCE DE L'OPINION, par M. le baron Guérard de Rouilly. 1 vol. in-8°. Seconde édition. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.

Cet ouvrage, remarquable à-la-fois par la profondeur des pensées, la justesse des aperçus et l'élégance du style, a réuni les suffrages des publicistes, et ceux des littérateurs au milieu des circonstances qui le virent paraître. Ce n'était pas un faible mérite que celui de savoir concilier les formes d'une sage modération avec les principes d'une noble indépendance ; et c'est ce témoignage que se sont accordés à rendre à l'auteur tous les journaux de la capitale, dans le compte sommaire qu'ils ont publié de cette production. Voyez l'*Indépendant* du 1er avril 1820, le *Constitutionnel* du 2 du même mois, le *Courrier français* du 27, etc., etc.

ÉMILE, ou l'Éducation, par J.-J. Rousseau. Nouvelle édition à l'usage de la jeunesse, avec des retranchements, des notes et une préface par madame de Genlis. 3 vol. in-12. Prix : 10 fr., et 12 fr. par la poste.

NOUVEAU DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, le plus portatif et le plus complet, ou Manuel d'orthographe et de prononciation, par M. Marguery, professeur de belles-lettres.

Tous les soins qu'on a mis à la confection de ce Dictionnaire, qui est vraiment *le plus portatif et le plus complet*, m'autorisent à le désigner comme le plus commode et le plus utile.

Prix, broché, 5 fr. Relié en basane, 5 fr. 75 c. Et broché, par la poste, 6 fr.

VIE DE MARIE STUART, reine de France et d'Écosse, par F. Gentz. 1 vol. in-12, traduit de l'allemand par Damaze de Raymond. Seconde édition revue et corrigée, ornée de cinq jolies gravures. Prix : 4 fr., et 4 fr. 50 c. par la poste.

Cet ouvrage se recommande par l'intérêt historique qui y règne. Les matériaux ont été puisés dans les mémoires des auteurs, tous contemporains de Marie Stuart.

LES TROIS MESSÉNIENNES,

ou Élégies sur les malheurs de la France, par M. Casimir Delavigne.

Première Messénienne. Sur la bataille de Waterloo.

Seconde Messénienne. Sur la dévastation des monuments français, et l'enlèvement des tableaux du Musée.

Troisième Messénienne. Sur le besoin de s'unir après le départ des alliés.

Ces élégies, dont le succès augmente chaque jour, et dont tous les journaux ont parlé avec beaucoup d'éloges, se vendant 2 fr., et 2 fr. 50 cent. par la poste. Quatrième édition, augmentée de deux Élégies sur la vie et la mort de Jeanne d'Arc, et d'une Épître à MM. de l'Académie française.

PRINCIPES D'ÉCRITURE CURSIVE, abusivement appelée anglaise, à l'usage de toutes les écoles de France; précédés d'un discours sur l'écriture, par Barde de Vignan, professeur de grammaire et d'écriture. 1 vol. in-fol. Prix: 10 fr., et 12 f. par la poste.

Cette superbe collection d'exemples d'écritures est supérieure à tout ce qui a paru dans ce genre. Elle se compose de plus de trente feuilles, où l'on trouve une grande variété de modèles d'écritures.

STATISTIQUE DE LA FRANCE (TABLEAU), par Perrot.

Ce tableau, dont l'idée est fort ingénieuse, et dont l'idée est aussi complète qu'on peut le désirer, est très-utile aux commerçants et aux administrateurs. D'un seul coup-d'œil le lecteur peut connaître la superficie d'un département en arpents ou en hectares, ses productions en tous genres, les rivières qui l'arrosent, sa population, le nombre de ses communes, celui de ses députés, avec leur série, le prix moyen du blé, le départ des courriers, les siéges des évêchés, cours royales, académies, etc.

Prix: 2 fr. 50 c.; 3 fr. dans un étui; par la poste (en feuilles), 3 fr.

On se fera une juste idée de l'importance et de l'utilité de ce travail, lorsqu'on saura que S. Exc. le ministre de l'intérieur en a fait prendre 660 exemplaires pour le compte de son ministère.

TABLEAU DES MONNAIES ÉTRANGÈRES comparées à celles de la France; contenant leur titre, leur poids et leur valeur, à l'usage des banquiers, négociants, etc., par Chabouillé, ancien agent-de-change, superbe tableau gravé par Giraldon et imprimé sur une feuille grand-aigle. Prix: 2 fr. 50 c. Par la poste, 3 fr.

Pour prouver combien ce tableau est utile, nous donnerons la liste des monnaies qu'il fait connaître: Genève, Fribourg, Berne, Underwald, Uri et Zug, Bâle et évêché, *idem*. Lucerne, Zurich, Soleure et Saint-Gall, Piémont et Savoie, Gênes et Parme, Plaisance, Milan, Modène, Venise, Rome, Naples et Sicile, Turquie, Florence et Toscane, Madrid, Cadix, Portugal, Liége, Pays-Bas, Hollande, Hambourg, Angleterre, Leipsick, Saxe, Bavière, Wurtemberg et Brunswick, Hanovre, Russie, Prusse, Suède et Pologne, Danemarck, Hongrie et pays héréditaires, Perse et Mogol.

THÉORIE DU POUVOIR ARISTOCRATIQUE, ou Histoire de l'inquisition politique de Venise, ses statuts, ses lois et règlements depuis la création de cette autorité, jusqu'aux temps modernes; précédée d'une notice sur le gouvernement en général, et suivie d'un précis des événements qui ont amené la destruction de la république vénitienne, par Napoléon Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie. Seconde édition. 1 vol. in-8°. Prix: 3 fr., et 3 fr. 50 c. par la poste.

ÉPITRES ET POÉSIES DE M. VIENNET. 1 vol. in-8°. Prix: 4 fr., et 5 fr. par la poste.

Ce volume se compose de dix-sept Épîtres remarquables par le mérite du style et les nobles sentiments qui y sont exprimés.

PROVERBES DRAMATIQUES, par M. Gosse, auteur de la comédie *le Médisant*.

Ces proverbes, au nombre de vingt, forment 2 vol. in-8° de 4 à 500 pages chacun. Prix: pap. ordin., 12 fr.; fr. de port, 15 fr.; pap. satiné, 14; pap. vélin, 24.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE MILLEVOYE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MILLEVOYE,

DÉDIÉES AU ROI,

ET ORNÉES D'UN BEAU PORTRAIT.

TOME III.



A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES COMPLÈTES DE SHAKSPEARE, SCHILLER, BYRON, ET DES CHEFS-D'OEUVRE DES THÉATRES ÉTRANGERS.

M DCCC XXII.

TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE VOLUME.

Charlemagne à Pavie, poëme en six chants. Page 1
Avertissement 3
Notes sur Charlemagne 91
Alfred, poëme en quatre chants 105
Avertissement 107
Notes sur Alfred 195
La Rançon d'Égill, poëme 213
Avertissement 215
Emma et Éginard 229
Belzunce, ou la Peste de Marseille, poëme 245
Note sur Belzunce 261
La Mort de Rotrou 273
Goffin, ou le Héros liégeois 281
L'Amour maternel, poëme 291
Notes sur l'Amour maternel 309
Hermann et Thusnelda, scène lyrique 357
Fragment de Saül, tragédie en trois actes 367

POËMES.

CHARLEMAGNE

A PAVIE,

POËME EN SIX CHANTS.

AVERTISSEMENT.

Les éloges accordés presque uniquement au style de cet ouvrage m'ont fait regretter un peu tard qu'un soin plus sévère n'eût pas présidé à sa composition générale. Dans un nouveau travail, j'ai fait droit à toutes les critiques.

Avoir corrigé des défauts, est-ce assez? Non, sans doute, pour qui se proposerait la perfection réelle. Je n'ai pas l'orgueil d'y prétendre : heureux si je me rapproche de la perfection relative, celle qui a pour bornes les moyens de l'auteur. Mes efforts, ne fussent-ils pas couronnés du succès, prouveront du moins ma soumission à la critique judicieuse, et mon respect pour le public.

CHARLEMAGNE

A PAVIE.

CHANT PREMIER.

Je veux mêler aux belliqueux accords
Les doux accents d'amour et de féerie,
Et répéter aux échos de nos bords
Les nobles faits de la chevalerie.
Je chante un roi, la terreur des remparts,
Qui, dans les murs de Pavie alarmée,
Vint foudroyer l'empire des Lombards,
Lorsque de loin la ville des Césars
S'humiliait devant sa renommée.
Astre immortel, levé sur les héros,
De notre France, ô lumineuse étoile!
De tes rayons daigne éclairer ma voile,
Et diriger ma barque au sein des flots.
On avait vu le puissant Charlemagne
Planter sa lance aux rives de l'Ister,
Et des forêts de l'antique Allemagne

Fouler aux pieds l'informe Jupiter :
Du fier Theudon les forces déployées
N'ont pu lutter contre le coup fatal;
Du grand Hermann les aigles foudroyées
Fument encore au pied du mont Sintal.
  L'heureux vainqueur des princes de la terre,
Qui devant lui frémissent prosternés,
Daigne accueillir leur foule tributaire,
Et protéger ces vassaux couronnés.
Du noble Haroun le visir magnanime
Ce Giaffar, sa future victime,
Au roi suprême a présenté l'anneau,
Gage sacré d'alliance et d'estime;
Et l'envoyé du prince de Solyme
Met à ses pieds les clefs du saint tombeau.
Tout l'univers le redoute et l'implore :
Pour rassurer ses droits mal affermis,
De l'orient l'autre Sémiramis
Lui fait offrir sa main sanglante encore;
Et, des états où se lève l'aurore
Le suppliant d'accepter la moitié,
Maître nouveau, le jeune Nicéphore
Veut acheter sa puissante amitié.
  Vaincu deux fois non loin de ses murailles,
Didier posait le glaive des batailles :
De ses voisins reconnaissant les droits,
Ce fier Lombard respectait leurs domaines;
Et les débats du sceptre et de la croix

N'agitaient plus les campagnes romaines.
Au jeune front des fils de Carloman
Le roi pontife accordait l'huile sainte,
Et de ses mains, au pied du Vatican,
Laissait enfin tomber la foudre éteinte.
Charles vainqueur, méditant son départ,
Occupe encor les remparts de Modèce;
Et chez Didier le vaillant Isambart
Va de la paix confirmer la promesse.
Illustre appui du monarque des preux,
Cet Isambart de ses exploits nombreux
Avait le prix : Blanche était sa compagne,
Blanche, la sœur du fameux Charlemagne.
Il a revu chez le prince lombard
Le noble Ogier, l'ami de sa jeunesse,
Qui, n'écoutant qu'une aveugle tendresse,
Des paladins a quitté l'étendard.
Avant le jour où le fier Scandinave
Des bords français partit pour son malheur,
Les deux héros, aux champs de la valeur,
Laissaient douter quel était le plus brave.
On aurait dit ces gémeaux radieux
Qui sur la terre, amis toujours fidèles,
N'eurent qu'un sort, et jusques dans les cieux
Ont confondu leurs clartés fraternelles.
Ce temps heureux sans retour s'est enfui :
Ogier troublé d'Isambart craint l'approche;
Il se détourne, et désormais pour lui

De son ami la vue est un reproche.
Ainsi Marseille au pied de son rempart,
Quand les combats s'allumaient autour d'elle,
A vu depuis, soupirant à l'écart,
Ce connétable à son maître infidèle,
Qui rougissait en regardant Bayard.
Mais de la paix la prochaine assurance
Livrait son cœur à des pensers plus doux.
Muse fidèle! approche, et redis-nous
Qui des deux rois rompit l'intelligence.
Tyrans du cœur, orgueil, amour, vengeance,
Ce fut vous seuls : « Mon père! vengez-vous,
S'est écrié le fougueux Adalgise;
Vengez un fils en qui l'on vous méprise.
J'adorais Blanche et demandais sa main :
J'ai de son frère essuyé le dédain.
Au fils d'un roi Charlemagne préfère
Un Isambart, un simple paladin :
Vous le souffrez, et vous êtes mon père!
Depuis le jour où ce prince odieux
A mes desseins refusa de souscrire,
La soif du sang me consume, et vos yeux
Depuis ce jour ne m'ont pas vu sourire.
J'ai juré guerre à qui m'a dédaigné;
Mais je la veux et terrible et prochaine.
Je veux périr, mais dans le sang baigné;
Et si je vis, ce n'est que par ma haine.
Vengez-moi donc, seigneur, ou reprenez

Ces jours amers que vous m'avez donnés. »
Dès qu'Adalgise eut vu Didier souscrire
Aux noirs projets conçus par sa fureur,
Sa bouche enfin retrouva le sourire,
Et de la haine il savoura l'horreur.
Douce, et livrée à la mélancolie,
Sa jeune sœur, la touchante Ophélie,
Plaignait tout bas ses transports odieux.
L'ange infernal et l'ange de lumière,
La nuit profonde et la clarté des cieux
Diffèrent moins qu'Ophélie et son frère :
Tel est du sort l'arrêt capricieux.
Ne voit-on pas, des mêmes feux brillantes,
Du firmament les étoiles tremblantes,
Et la comète, effroi de l'horizon?
Ne voit-on pas les salutaires plantes
Fleurir non loin du funeste poison?
A la terreur ton ame s'abandonne,
Tendre Ophélie! A l'ombre des autels,
Tu vas prier la céleste Madone
De mettre un terme à ces combats cruels.
Les vœux fervents échappés de ta bouche,
Quelques moments, suspendent ta terreur;
Mais de ton frère inflexible et farouche
Ils ne sauraient enchaîner la fureur :
Cette fureur ne s'est point apaisée;
Tes pleurs en vain coulent pour le toucher,
Hélas! ainsi la goutte de rosée

Sans l'amollir tombe sur le rocher.
Moins insensible, Ogier pour toi soupire.
Ces yeux si doux, cette douce pâleur,
Ce mol accent et ce vague sourire,
Ce front pensif, et triste sans douleur,
Portent le trouble et le charme en son cœur.
Le nom chéri de la beauté qu'il aime
Par ses couleurs ne s'est point révélé;
Son bouclier, par un discret emblême,
En champ d'azur porte un astre voilé.
  Long-temps Morgane, habile enchanteresse,
Sut captiver ses vœux et sa tendresse:
Ce temps n'est plus; et quel enchantement
Peut ramener un infidèle amant!
  Près de Messine, et non loin de ce phare
Dont les clartés, chères aux matelots,
Frappent au loin les îles de Lipare
Et leurs volcans allumés dans les flots,
Assujetti sur sa base agitée,
Brille un palais, dont la perle argentée
A revêtu les murs éblouissants:
Ses tours sans nombre à demi sont voilées
De ces vapeurs qui du fond des vallées
Montent le soir comme un léger encens,
Et, vers les cieux lentement exhalées,
Suivent du jour les rayons pâlissants.
Là, du nocher jamais la rame active
N'interrompit le long calme des airs;

Là seulement gémit la voix plaintive
Des alcyons qui glissent sur les mers.
Ce lieu charmant de Morgane est l'asyle;
Et, chaque année, on dit que la Sicile
Au sein des flots voit apparaître encor
Du beau séjour l'image passagère,
Son toit vermeil, sa coupole légère,
Ses murs d'albâtre, et ses colonnes d'or.
Là, désormais Morgane, seule au monde,
Songe à l'ingrat qui néglige ses feux;
Et, tout entière à sa douleur profonde,
Elle soupire au bruit lointain des jeux,
Ou d'un ruisseau regarde couler l'onde.
Parfois encor, quand le jour qui s'enfuit
Cède l'empire aux astres de la nuit,
Morgane, au sein d'un nuage d'opale,
Vient enlever le héros bien-aimé,
Et le retient sur son sein enflammé,
En attendant l'étoile matinale.
Mais l'infidèle effleure avec ennui
Des voluptés la coupe enchanteresse;
Et, dans les bras de sa belle maîtresse,
Son bonheur même est un tourment pour lui.
De ces froideurs Morgane a vu la cause;
Rien à ses yeux ne saurait échapper.
Amante et Fée, on ne peut la tromper;
Et, sur la couche où le plaisir repose,
De sa vengeance elle aime à s'occuper.

Elle sourit à la guerre prochaine,
Se lève, attend le réveil du héros;
Et, déguisant les projets de sa haine,
Sur le théorbe elle chante ces mots :

C'était un soir. Au fond de sa tourelle
Je m'en allais, par le vague de l'air,
Réconforter naïve jouvencelle,
Pleurant l'ami qui voyage outre-mer.
Je t'aperçus errant sous la ramée :
Mon front alors se couvrit de rougeur;
Et j'oubliai, de ton aspect charmée,
La jouvencelle et l'ami voyageur.

Reine de l'air, du printemps et des roses,
Dans les parfums je descendis vers toi;
Et sans détour, et sans métamorphoses,
Beau chevalier! je te dis : sois à moi.
L'anneau d'azur du serment fut le gage :
Le jour tomba; l'astre mystérieux
Vint argenter les ombres du bocage;
Et l'univers disparut à nos yeux.

Dans le séjour de l'heureuse Morgane
Quel doux loisir eût charmé tes liens!
Combien de fois le palais diaphane
Eût éclairé nos jeux aériens!
Au mol accent de la harpe sonore,
On nous verrait, dès le réveil du jour,
Franchir les monts embellis par l'aurore,
Et jusqu'au soir nous enivrer d'amour.

Sur un rayon de la lune naissante,
On nous verrait descendre tous les deux,
Pour consoler la vierge languissante,
Et d'un amant lui rapporter les vœux;
Ou quelquefois, aux clartés des étoiles,
En feux errants voltiger sur les flots,
Et, de la nef illuminant les voiles,
Guider au port les tremblants matelots.

Mais du repos ton audace murmure;
Triste et rêveur, tu languis dans mes bras.
Eh bien! reprends l'étincelante armure,
Mon jeune amant, je te cède aux combats.
Cours affronter le vaillant Charlemagne:
Guidant ton glaive au milieu des hasards,
Dans les périls je serai ta compagne,
Et sur ton cœur j'émousserai les dards.

Elle s'arrête, et d'une douleur feinte
A tous ses traits elle donne l'empreinte.
Grace au pouvoir d'un art insidieux,
Le paladin la revit plus charmante,
Et, lui rendant le nom chéri d'amante,
D'un baiser tendre il scella ses adieux.
D'autres adieux vont coûter plus de larmes.
L'affreux clairon résonne, et d'Isambart
Ce bruit de guerre a marqué le départ;
Il va quitter Ogier... son frère d'armes!
Pâles tous deux, et le regard troublé,

Les deux amis s'abordent : leur pensée
Reste confuse, et leur langue glacée;
Mais leur silence avait déja parlé.
« Toi qui bientôt ne seras plus mon frère,
Dit Isambart d'une débile voix,
Donne ta main... cette main me fut chère...
Que je la presse une dernière fois!
Qui l'eût pensé, qu'une aveugle furie
De nos serments eût brisé le lien?
Rappelle-toi les instants où ta vie
Était la mienne, où mon sang fut le tien.
Pourquoi jadis, sous ces mêmes murailles,
M'as-tu sauvé du glaive des batailles!
Je serais mort ton frère, et nos deux noms
Eussent un jour paré tes écussons;
Plus d'une fois sur mes cendres chéries
Mon compagnon serait venu pleurer...
Mais non; le sort, hélas! doit séparer
Nos deux tombeaux comme nos deux patries.
Contre mon cœur laisse-moi te serrer...
Je vais partir; je vais sans espérance
Rejoindre, seul, les drapeaux de la France,
Et, désormais de larmes m'abreuvant,
Porter le deuil de mon ami vivant. »
Ogier frémit; il s'émeut, il hésite...
Se pourrait-il!... Isambart éperdu
A ses genoux soudain se précipite :
« Rends-moi, rends-moi celui que j'ai perdu,

Et prends pitié du trouble qui m'agite. »
Il triomphait... ô funeste retour!
Son faible ami, subjugué par l'amour,
De la beauté si chère à sa tendresse
S'est retracé l'image enchanteresse :
« Le sort, dit-il, enchaîne ici mes pas.
Plains-moi, plains-moi, ne me condamne pas. »
Tous deux alors s'embrassent en silence;
Un dernier gage est l'adieu du départ.
Du Scandinave Isambart prend la lance,
Et tristement lui donne son poignard;
Présent fatal! — Mais, l'œil sur l'Italie,
Et tout entière à son ressentiment,
Morgane aux vœux de son perfide amant
A résolu de ravir Ophélie.
Pour Charlemagne elle espère enflammer
Le cœur naïf de celle qui, peut-être
Cédant un jour au doux besoin d'aimer,
Eût partagé l'ardeur qu'elle fit naître.
Dès que le soir élève ses vapeurs,
La belle Fée en sa grotte profonde
Cherche un asyle, et des Sylphes trompeurs
Y réunit la foule vagabonde :
« Vous tous, dit-elle, ornement de ma cour,
Sylphes brillants, aimables infidèles,
Illusions, compagnes de l'amour,
Prenez vos luths et parfumez vos ailes.
Si tant de fois votre invisible essaim,

Glissant dans l'ombre aux heures du mystère,
Fit soupirer la vierge solitaire,
Et souleva l'albâtre de son sein;
Si, par vos soins, le miroir de la nue,
Qui se colore aux flammes du matin,
Lui présenta dans un riant lointain
Du jeune amant l'apparence inconnue;
A la lueur du magique flambeau,
Accompagnez mon nocturne voyage:
Je vous prépare un triomphe nouveau.»
Elle se tut. Dans la troupe volage
Un bruit flatteur doucement circula,
Comme le bruit du mobile feuillage,
Ou de l'abeille aux montagnes d'Hybla.
  De ses jardins, odorant labyrinthe,
La Fée alors gagne la vaste enceinte.
Là croît pour elle un arbuste enchanté,
Qui de ses mains autrefois fut planté:
Un charme pur de sa tige s'exhale;
Un prisme éclate au milieu de ses fleurs;
Et mollement la brise orientale
En fait mouvoir les changeantes couleurs.
Pour l'arroser, de vingt jeunes sylphides
Les urnes d'or se plongent tour-à-tour
Dans le cristal des fontaines limpides.
L'arbre inconnu se nomme arbre d'amour.
Tout est soumis à son magique empire.
L'hôte des airs, sur sa branche arrêté,

Charmé soudain, frémit de volupté;
Plus tendrement la palombe y soupire.
L'indifférent, qui sous l'ombrage heureux
S'est endormi, se réveille amoureux.
Même on a vu les Sylphides charmantes,
Abandonnant leurs urnes éclatantes,
Faibles, céder aux langueurs du désir,
Et l'œil fermé, la bouche demi-close,
En murmurant les accents du plaisir,
Tomber d'amour sur les tapis de rose.
  Morgane approche. Elle invoque la Nuit,
Divinité favorable au prestige;
Cueille un rameau qui verdit sur la tige,
Et des jardins rapidement s'enfuit.
A l'escorter sa troupe est préparée:
Quatre lutins, à l'aile diaprée,
Sont les coursiers de son char nébuleux;
Et dans sa main la branche balancée,
Sceptre léger, ressemble au caducée
Qui mène au Styx les mânes fabuleux.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHARLEMAGNE
A PAVIE.

CHANT SECOND.

CHARLEMAGNE

A PAVIE.

CHANT SECOND.

La nuit s'avance, et Morgane ravie
Dans la vapeur a reconnu Pavie :
Le char docile y descend à sa voix.
Devant ses pas déja s'ouvre l'asyle
Où d'un sommeil innocent et tranquille
Dormait encor l'héritière des rois.
Elle frémit de la trouver si belle :
« Songes d'amour, enivrez-la, » dit-elle.
Et le rameau doucement agité,
Avec lenteur s'abaissant sur la couche
Où reposait la pudique beauté,
Vient effleurer et ses yeux et sa bouche.
En même temps, les Sylphes mensongers
Ont caressé de leurs souffles légers
La vierge pure, et font jouer dans l'ombre
De leurs miroirs les facettes sans nombre :

Le roi des preux, sous mille aspects mouvants,
Paraît, s'enfuit, et reparaît encore;
Tantôt porté du couchant à l'aurore
Sur un coursier non moins prompt que les vents;
Tantôt debout sur le char de la guerre,
Distribuant les trônes de la terre,
Dictant la paix à vingt peuples soumis;
Tantôt aux pieds de la beauté qu'il aime,
Avec son sceptre, avec son diadême,
Posant un fer qui manque d'ennemis.
Mais sans retour le prestige s'envole;
Et l'on entend ce chant délicieux
S'unir au bruit des luths harmonieux,
De la cithare et des harpes d'Éole:

L'ombre s'enfuit; la courrière du Jour
Va de ses feux colorer le nuage:
Avec l'Aurore et les lis du bocage,
Éveille-toi du doux réveil d'amour.

Aime et jouis; le plaisir n'a qu'un jour:
Moins fugitive est la fleur printanière.
Dans les bosquets de rose et de lumière,
Viens te mêler à nos danses d'amour.

Viens d'Obéron charmer le beau séjour:
Titania sur son trône t'appelle;
Un char, traîné par la blanche gazelle,
Te conduira vers son île d'amour.

La voix s'exhale et meurt... L'aube nouvelle
Vient d'Ophélie éclairer le séjour.
Elle s'éveille, et regarde autour d'elle,
Et son regard semble étonné du jour.
Songes légers, peuples de Sylphirie,
Déja bornant votre rapide essor,
Vous reposiez au palais de féerie,
Que du réveil elle doutait encor.
Elle se lève et marche à l'aventure :
En noirs anneaux flotte sa chevelure,
Et des soupirs s'échappent de son sein ;
Puis, retenant ses plaintes étouffées,
Elle s'arrête, et croit dans le lointain
Ouïr les sons de la lyre des fées.
Le regard fixe et le sein palpitant,
Elle poursuit l'image qu'elle adore ;
Elle la voit, et lui parle, et l'entend ;
Et dans son cœur s'accroît à chaque instant
L'affreux progrès du mal qui la dévore.
Telle, aux rayons d'un soleil enflammé,
Du bord des mers quand la jeune Africaine
Croit découvrir la pirogue lointaine
Qui lui rendra l'aspect du bien-aimé,
Les flots en vain mouillent ses pieds d'ébène ;
La jeune amante, ainsi que le rocher,
Reste immobile, et de l'image vaine
Ses longs regards n'ont pu se détacher :
La vague enfin la soulève et l'entraîne.

Mais des remparts de piques hérissés
Au loin s'étend l'arsenal redoutable;
Les traits sifflants, la flèche inévitable,
Des rocs aigus les débris entassés
Bordent les murs et les larges fossés.
De la cité défense tutélaire,
Des toits d'airain couvrent ces vastes forts,
Qui, s'élevant sur le mont circulaire,
Du premier choc soutiendront les efforts.
De surveillants une élite éprouvée,
Debout, la nuit, aux clartés des fanaux,
Se succédait sur la tour élevée,
Et tout le jour, à travers les créneaux,
De Charlemagne épiait l'arrivée.
Les derniers feux du troisième soleil
De son approche éclairent l'appareil.
On voit marcher sous la même bannière
Ce Richardet et ce jeune Guiscard,
Qui de Renaud, leur invincible frère,
Tous deux encor regrettent le départ;
L'ardent Monglave et le fier Angibart,
Si redoutés des hordes germaniques;
Et Théodulphe, orateur et guerrier,
Et Lancelot, dont les vieilles chroniques
Nous ont transmis les actes héroïques.
Ne cherchez plus le vaillant Olivier;
Au champ d'honneur, une lance ennemie
De ce héros borna l'illustre vie;

Et le cyprès ombrage son laurier.
Roland n'est plus, bien qu'il respire encore :
D'un long amour le funeste poison
A désormais égaré sa raison ;
Il suit au loin l'ingrate qu'il adore.
Quel est le brave, à l'orgueilleux cimier,
Qui près du roi s'avance le premier ?
C'est Isambart. Vaincu par la tristesse,
En soupirant il songe à son ami,
Et sa douleur se rappelle sans cesse
L'adieu cruel dont son cœur a gémi.
  Quand tout s'élance au signal de la guerre,
Triste, et les yeux attachés à la terre,
Le seul Ogier se dérobe aux exploits :
« Quoi ! disait-il, regardant son épée,
Je combattrais mes amis d'autrefois !
Ce fer sanglant... Dieu ! si ma main trompée...
Mais Ophélie !... ô tendresse, ô devoir,
Qui de vous deux aura la préférence ?
La mériter, ou ne plus la revoir !
La mériter, c'est ma seule espérance. »
Et tout-à-toup Ogier, se ranimant,
Semble sortir d'un long enchantement.
  Oh ! que d'instants perdus pour son courage !
Que de hauts faits dérobés à son bras !
Il en rougit et de honte et de rage,
Et tout son cœur appelle les combats.
Tel en sursaut s'éveille le nomade

Qui, sans prévoir le matinal départ,
D'un long sommeil s'endormit à l'écart:
En haletant il poursuit la peuplade
Qui disparaît, et que l'œil incertain
Découvre à peine à l'horizon lointain.
Ou tel encor, si des meutes ardentes,
A son réveil, l'impatient chasseur
Entend déja les clameurs discordantes
Qui du hallier traversent l'épaisseur,
En s'accusant de sa molle indolence,
Du lit oiseux aussitôt il s'élance;
Son tube éclate aux rayons du soleil.
Hôtes tremblants de la forêt sauvage,
Fuyez ses coups, fuyez: un prompt ravage
Va réparer les lenteurs du réveil.

De ses guerriers à l'éclatante armure
Le roi des preux s'avance environné.
Éblouissant de pourpre et de dorure,
Un destrier, à la haute encolure,
Parmi la foule en pompe est amené:
C'est *Fulgurin*. Son pied frappe la poudre;
Son flanc jamais n'a senti l'aiguillon;
Fier de son maître, il vole, et de la foudre
A la vitesse, et le choc, et le nom.

Charles revêt la pesante cuirasse,
Et fait jaillir l'éclair du bouclier.
Il prend aux mains du fidèle écuyer
Les rênes d'or, les ajuste avec grace,

Monte; et déja le bouillant *Fulgurin*
S'agite, écume, et tourmente le frein.
D'un œil ardent il dévore l'espace;
Les crins dressés, et les naseaux mouvants,
Il est semblable aux coursiers dont la race
Naquit, dit-on, des cavales de Thrace
Que fécondaient les caresses des vents.
  Pour le combat cependant tout s'apprête.
Déja, non loin du rempart assiégé
Le double camp dans la plaine est rangé.
Les fiers Lombards, Adalgise à leur tête,
Pour arrêter l'armée aux larges flancs,
Ont déployé leurs formidables rangs.
Ils gardent tous un farouche silence;
Et les Français, en agitant leur lance,
D'un chant de gloire entonnent le refrain.
Charles, monté sur l'ardent *Fulgurin*,
Parcourt les rangs: sa parole enflammée,
Qui garantit le succès du combat,
Fait un héros du plus obscur soldat;
Et d'un regard il double son armée.
Quelques moments, retenant ses transports,
Des deux partis la fureur est réglée,
Et les guerriers s'attaquent corps à corps;
Mais par degrés s'animent leurs efforts;
A chaque instant s'épaissit la mêlée.
Le cimeterre, et la lance, et les dards,
La double hache, et les tranchants poignards,

Ont varié les coups et les blessures.
En pétillant le feu sort des armures.
Le sang jaillit; plus d'ordre, plus de rangs;
Vainqueurs,vaincus,chefs,soldats,morts,mourants,
Tout se confond : la vue épouvantée
N'aperçoit plus qu'une masse agitée;
L'oreille au loin n'entend plus dans les airs
Qu'un cri formé de mille cris divers.
Le grand monarque au loin se multiplie,
Chef et soldat, par-tout en même temps,
Presse ou retient l'essor des combattants;
Autour de lui tantôt il les rallie,
Tantôt lui-même au plus fort du danger
Se précipite, afin que leur courage
Jusques à lui s'ouvre un sanglant passage,
Et de la mort vienne le dégager.
Par les débris la terre est accablée;
L'énorme tour croule démantelée;
Les murs épais tombent; en un moment,
De paladins une troupe hardie
Monte à-la-fois sur la brèche agrandie,
Qu'un fer aigu protége vainement.
En ce désordre, Isambart, intrépide,
Va poursuivant la retraite rapide
Des ennemis dérobés à son bras.
Au sein des murs il pénètre : et les portes
Tout aussitôt se fermant sur ses pas,
Le livrent seul aux nombreuses cohortes.

Il va périr, mais il ne tremble pas.
Sous un portique il vole et se retranche ;
Le fer luisant de la lance et du dard
Vient s'émousser sur son armure blanche,
Et de son glaive il se fait un rempart.
Mais par degrés faiblit sa main lassée ;
Lors il commence à connaître l'effroi ;
A son épouse, à la France, à son roi
Il dit adieu du fond de sa pensée.
Loin du Caïstre ou des bords du Cydnus,
Tel un beau cygne, égaré dans l'orage,
Regrette, hélas ! à l'aspect du naufrage,
Le lac tranquille et les fleuves connus.
Pour échapper à son destin sinistre,
Il lutte en vain contre le flot des mers :
Une heure encore, et l'oiseau du Caïstre
Du dernier chant aura frappé les airs.
Mais Charlemagne avait suivi sa trace :
Des chevaliers il ranime l'audace ;
Les chevaliers, à sa voix rassemblés,
D'un bras nerveux levant l'énorme hache,
Frappent ensemble et frappent sans relâche ;
La porte crie ; et ses gonds ébranlés
Cèdent bientôt à leurs coups redoublés.
La hache en main, ils entrent dans Pavie,
Où sous le nombre Isambart terrassé
Allait périr, de mille coups percé :
Pour Isambart leur présence est la vie.

Des assiégés les bataillons épars,
Que d'Adalgise entraîne la menace,
Sont accourus de la plaine au rempart,
Et, furieux, ils rentrent dans la place.
A ta rencontre Adalgise est venu,
Noble Isambart! ses yeux ont reconnu
Le nom de Blanche écrit sur ta cuirasse;
En frémissant il mord son bouclier:
« Te voici donc, insolent chevalier,
Dont le bonheur me blesse et m'injurie!
De te soustraire à ma juste furie
Le fol espoir te pouvait-il flatter?
Époux de Blanche! ose la disputer. »
Disant ces mots, Adalgise en silence
Met en arrêt sa formidable lance;
Il va frapper: Isambart, s'écartant,
Échappe au coup de la lance trompée;
Et, d'un revers de sa terrible épée,
Sur la poussière à ses pieds il l'étend.
En vomissant la menace et l'injure,
Sous les débris de sa pesante armure
S'est relevé le farouche Lombard.
Ogier soudain, proférant le blasphême,
Accourt. La fée abuse son regard.
Le fer, présent de son cher Isambart,
Brille levé sur Isambart lui-même.
Les paladins s'étonnent; son ami,
Le cœur navré, d'un bras mal affermi,

Pare les coups de sa main forcenée,
En s'écriant : « Frappe, frappe, cruel !
Bientôt ma mort remplira ton attente.
L'ingrat oubli d'une amitié constante
Pour moi d'avance était le coup mortel. »
Il est frappé. Son sang coule et bouillonne,
Son œil s'éteint, la force l'abandonne,
Et de sa bouche après un long effort
Sortent ces mots : « Adieu... Je te pardonne. »
Le pâle Ogier, dans un sombre transport
Avec fureur l'appelle... Il était mort.
Le malheureux, contemplant son ouvrage,
Contre lui-même allait tourner sa rage;
C'en était fait : mais, plus prompt que l'éclair,
Charles retient son homicide fer.
Alors Ogier semble se reconnaître;
De son délire il sort pour un moment,
Nomme tout bas celui qui fut son maître,
Et de ses yeux maudit l'enchantement.
En soupirant Charlemagne l'embrasse,
Et dit : « De moi reçois aussi ta grace.
Quitte à jamais les drapeaux du Lombard,
Et dans ce sang que ton erreur s'efface.
C'est à toi seul de me rendre Isambart. »
A cette voix touchante et paternelle,
Ogier renaît : son sinistre regard
Se lève au ciel, au ciel qui tôt ou tard
Punit l'ingrat, et frappe le rebelle.

Son désespoir passe dans tous les cœurs :
Absorbés tous dans un sombre silence,
Les paladins laissent tomber la lance,
Et leur visière est humide de pleurs.
Des fiers vaincus le courroux même expire;
Même Adalgise, ému par la pitié,
Suspend le cours de son inimitié,
Et dans la ville à pas lents se retire.
Mais toutefois de cet aspect d'horreur
Morgane encor réjouit sa fureur,
Prend le poignard dans le sang qui ruisselle,
Et l'agitant trois fois : « Certes, dit-elle,
Ce fer est sûr; conservons bien ce fer;
Pour d'autres coups j'en saurai faire usage. »
Un rire atroce erra sur son visage,
Et dans ses yeux apparut tout l'enfer.

FIN DU SECOND CHANT.

CHARLEMAGNE
A PAVIE.

CHANT TROISIÈME.

CHARLEMAGNE

A PAVIE.

CHANT TROISIÈME.

Les paladins, appuyés sur la lance,
Pleuraient leur gloire : Isambart n'était plus ;
Et, dans ces murs où régnait le silence,
On eût douté quels étaient les vaincus.
Pour le convoi cependant tout s'apprête.
Le grand monarque, assis sur des pavois,
Reste à l'écart, immobile et sans voix,
Et sur sa main laisse tomber sa tête.
Les dards croisés, les larges boucliers
Sont du héros la couche funéraire.
Là tour-à-tour on voit les chevaliers
Se prosterner devant leur noble frère :
Ils vinrent tous... Ogier seul ne vint pas.
Il lui semblait de son compagnon d'armes
Ouïr le sang qui murmurait tout bas,

Et repoussait ses remords et ses larmes.
Muet, plongé dans un farouche ennui,
Les bras tendus, le front morne et stupide,
Il regardait de loin ce corps livide,
Moins effrayant et moins pâle que lui.
Dans la poussière, autour du mausolée,
Confusément traînent les étendards;
Et des guerriers la foule désolée
Baisse en pleurant la pointe de ses dards.
D'un crêpe noir la trompette voilée,
Plaintive et sombre, affaiblit ses accords,
Et tristement répond aux sons des cors.
Quand, tout entière à la lugubre fête,
L'armée en deuil oubliait sa conquête,
Les citoyens, prompts à se révolter,
De ces instants songeaient à profiter.
Ils sont armés, leur troupe se partage,
Et, s'enivrant de l'espoir inhumain
Qui lui promet un facile carnage,
Vient à-la-fois par un triple chemin
De ses vainqueurs surprendre le courage.
C'était en vain : des héros indignés
Le front penché se relève, et la rage
Sèche les pleurs dont leurs yeux sont baignés.
En lourds faisceaux assemblés sur la terre,
Leurs boucliers et leurs glaives nombreux
Sont ressaisis : Mort est leur cri de guerre;
Mort!... A ce cri répété plus affreux,

Ils crurent voir dans le sang qui la souille
Se ranimer l'insensible dépouille,
Et d'Isambart l'ombre s'armer pour eux.
Des révoltés la horde téméraire
Aux coups vengeurs veut en vain se soustraire;
Et des mourants les corps amoncelés
Ont satisfait sur le lit funéraire
Du paladin les restes consolés.
« Arrêtons-nous, dit Charles; nos épées
De trop de sang se sont déja trempées.
Que dès ce jour un convoi douloureux
Aux habitants de ma cité fidèle
Porte le cœur du plus vaillant des Preux,
Mort pour la France en triomphant pour elle. »
On dit qu'alors, posant son bouclier,
Il s'inclina vers la terre sanglante,
Pleura long-temps, et d'une main tremblante
Pressa la main du pâle chevalier.
O d'Isambart compagne triste et chère,
Que faisais-tu? Des créneaux de la tour,
Tes yeux, errant vers la plage étrangère,
Redemandaient l'objet de ton amour.
Tout désormais à ton cœur le retrace:
Là, quand du glaive avait jailli l'éclair,
Ton sein tremblant sentait les coups du fer
Que d'Isambart émoussait la cuirasse;
Mais d'Isambart quand les rapides coups
D'un paladin consommaient la défaite,

Ton ame alors respirait satisfaite,
Et tes regards brillaient d'un feu plus doux.
Là, quand le soir, aux heures du silence,
Le ménestrel consacrait ses chansons
A ce vainqueur dont la terrible lance
Aux plus vaillants fait vider les arçons,
Tu descendais de la tourelle obscure,
Pour octroyer au chanteur fortuné
L'agrafe d'or, et la verte ceinture,
Et le chapeau de roses couronné.
   Parfois aussi, livrée à tes alarmes,
Tu remontais au moment odieux
Où ton époux, les yeux baignés de larmes,
Reçut de toi le présent des adieux:
« Prends, disais-tu, cette écharpe nouvelle;
Garde-la bien... Hélas! et puisse-t-elle
A tout jamais conserver sa couleur! »
Stériles vœux! espérance trompée!
De ton époux attestant le malheur,
L'écharpe blanche, encor de sang trempée,
N'a pas long-temps conservé sa couleur.
   Mais Charlemagne, aussi grand que sa gloire,
Des châtiments déployant la rigueur,
Sait réprimer l'abus de la victoire,
Et du vaincu la grace est dans son cœur:
« Prince, a-t-il dit, je plains votre misère;
Vous faisant roi, le ciel vous fit mon frère.
Si votre empire a passé sous ma loi,

Toute grandeur ne vous est point ravie :
Ce beau palais, cette illustre Pavie,
Seront à vous ; acceptez-les de moi. »
En écoutant cette voix généreuse,
Didier pardonne au sort moins inhumain :
« Ma fille encor, dit-il, peut être heureuse. »
Et du vainqueur sa main toucha la main.
  Lors une vague et timide espérance
Vient d'Ophélie adoucir la souffrance.
O ! si jamais un avenir plus doux,
Réunissant Charlemagne et son père,
Dans un vainqueur lui gardait un époux !...
En ce moment son inflexible frère
L'appelle et dit : « Tout est perdu pour nous ;
Mais à l'affront je saurai te soustraire.
J'ai des amis, ce fer, et mon courroux.
Console-toi ! l'oppresseur téméraire
Avant trois jours tombera sous mes coups. »
Sa sœur à peine entend ce vœu farouche,
Qu'un cri d'effroi s'échappe de sa bouche :
« Eh quoi ! s'écrie Adalgise égaré,
Notre ennemi te deviendrait sacré !
Tu chérirais des jours que je déteste !
Tremble à ton tour : ce fer encor me reste ;
Il est pour toi ; tremble ! » A ces mots, il part,
Lançant sur elle un sinistre regard.
Elle en frémit ; son erreur passagère
A disparu comme une ombre légère

Et le réveil la rend à ses douleurs :
Tel un berger, qui, sur les bords de l'onde,
Tranquillement dormait parmi les fleurs,
S'éveille au bruit de la foudre qui gronde.
Sa longue nuit s'acheva dans les pleurs.
Le lendemain, languissante et plaintive,
Se dérobant à la foule attentive,
Dans les jardins seule elle s'égara,
Et jusqu'au soir, silencieuse, erra.
En ces jardins s'ouvre une morne enceinte,
Lieu d'épouvante où le saule agité
Semble imiter les soupirs et la plainte,
Lieu rarement des heureux visité.
Si l'on en croit les longs récits du pâtre,
Au clair de lune, en cortége folâtre,
Après minuit tout le peuple lutin
Y vient souvent, au bruit d'un luth sonore,
Sous les rameaux du jeune sycomore,
Danser en rond jusqu'aux feux du matin.
Là, depuis peu, sous la sombre feuillée,
Seule, Ophélie à ses chagrins secrets,
Sa harpe en main, consacre la veillée ;
Sa harpe encore est au pied d'un cyprès.
Sur les débris d'un tronc couvert de mousse
Elle s'assit, déplorant son malheur,
Et soupira d'une voix lente et douce
Ce lai touchant d'amour et de douleur :

Le noble Arthus fut aimé d'Arabelle,
Qui pour lui seul avait connu l'amour :
Dissimulant sa blessure mortelle,
Elle brûlait sans espoir de retour.
Dieu fasse paix à qui brûle comme elle !

Les doigts errants sur sa harpe fidèle,
Elle venait, à l'approche des nuits,
Sous les créneaux de la sombre tourelle
Gémir dans l'ombre et chanter ses ennuis.
Dieu fasse paix à qui gémit comme elle !

Un soir, cédant à sa peine cruelle,
L'infortunée à jamais disparut ;
Et, loin d'Arthus, la plaintive Arabelle
Ne pleura point, hélas ! elle mourut.
Dieu fasse paix à qui mourra comme elle !

Ainsi chanta la royale beauté ;
Et, du palais suivant la route obscure,
Elle entendit, sur le dôme écarté,
Siffler l'oiseau de lamentable augure.
C'était non loin de l'asyle pieux
Où de Didier reposent les aïeux.
A cet aspect, la tremblante Ophélie
Sentit rouler des larmes dans ses yeux,
Et dit : « Il reste une place en ces lieux ;
Bientôt peut-être elle sera remplie... »
Et cependant Charlemagne abusé
Ignore un mal que lui-même a causé.

Le voyageur ainsi dans la prairie,
Sans le savoir, a renversé la fleur,
Qui, se penchant sur sa tige flétrie,
Déja s'effeuille, et languit sans couleur.
Morgane alors, dans l'ombre solitaire,
De se venger gardant encor l'espoir,
De la magie invoquait le pouvoir,
De son pied nu frappait sept fois la terre,
Et, l'œil fixé sur le fatal poignard
Qui s'est plongé dans le sang d'Isambart,
Par ces accents commençait le mystère :

Rois des enfers et sujets de mon art,
Assemblez-vous autour de ce poignard!

Esprit des bois, vous qui dans la clairière
Allez rêvant à quelque affreux dessein;
Qui de vos feux armez l'incendiaire,
De vos couteaux le nocturne assassin;
Esprit des bois! de l'obscure demeure
Sortez enfin, sortez : voici votre heure!

Rois des enfers et sujets de mon art,
Assemblez-vous autour de ce poignard!

Démons du sang, noires Intelligences,
Qui, sur le corps d'un enfant massacré,
Chantez en chœur les sinistres vengeances,
L'ombre complice, et le crime ignoré;

Démons du sang, pères des maléfices!
Interrompez vos hideux sacrifices.

Rois des enfers et sujets de mon art,
Assemblez-vous autour de ce poignard!

Parques du Nord, divinités sauvages!
Fatales Sœurs, que servit mon amant!
Apportez-lui vos terribles breuvages,
Et l'enchaînez à mon ressentiment.
Parques du Nord! quittez vos Scandinaves.
Il vient le jour de la moisson des braves!

Rois des enfers et sujets de mon art,
Assemblez-vous autour de ce poignard!

Morgane ainsi, de vengeances avide,
Chantait tout bas les mots accoutumés;
Et tout-à-coup naît la plante homicide
Au noir calice, aux sucs envenimés,
Affreux trésor des marais de Colchide.
Elle sourit; et quand l'horrible fer
En triple cercle a rayonné dans l'air,
Elle répand sur sa pointe fatale
Tous les poisons de la plante infernale,
Et le dévoue à ces dieux qu'à-la-fois
Du sombre bord vient d'évoquer sa voix.
Pour achever sa cruelle entreprise,
Le front tranquille elle aborde Adalgise:

« Je t'ai sauvé, dit-elle; mais tes jours
Seraient un bien trop peu digne d'envie,
Si ton rival empoisonnait leur cours.
Sans la vengeance, eh! qu'importe la vie!
Prends ce poignard... en tes mains est la mort;
Frappe et détruis : je te réponds du sort. »
Elle parlait, deux légères Sylphides
Prennent dans l'air un lumineux essor,
Fendent l'espace, et leurs ailes rapides
Ont emporté le char étoilé d'or.
   Enseveli dans sa mélancolie,
Le même soir Ogier, seul à l'écart,
Baignait de pleurs le tombeau d'Isambart;
Et quelquefois il nommait Ophélie.
A ses regards se présentant soudain :
« Est-ce bien toi, valeureux Scandinave?
Crie Adalgise. Un fils du grand Odin
D'un prince altier s'est fait le vil esclave!
Il peut subir d'injurieuses lois!
Ah! c'en est trop; brise à jamais ta chaîne,
Jurons tous deux, par l'honneur et la haine,
D'unir nos bras, d'associer nos droits.
De l'oppresseur jurons la mort... — Arrête
Je te l'ordonne, ou ma vengeance est prête.
Moi, me prêter à ton forfait nouveau!
Moi, te servir! regarde ce tombeau.
Mon Isambart, sans ta haine funeste,
Verrait encor la lumière céleste;

Son sang me crie : « Égorge mon bourreau ! »
J'obéirai. Mais mon bras est sans armes :
Eh bien ! demain, dès le soleil naissant,
Je t'attendrai sur ce tombeau récent ;
Je t'attendrai : ton sang paîra mes larmes.
— Tu rejoindras celui qui te fut cher,
Crie Adalgise avec un rire amer.
— Non, dit Ogier, c'est toi seul qu'il appelle.
Je fus témoin de ton dernier malheur :
Encor froissé de ta chute nouvelle,
Il te sied bien de parler de valeur !
Il dit et part. Le fougueux Adalgise
Reste immobile et glacé de surprise.
Mille projets, l'un par l'autre heurtés,
Dans son esprit se confondent, se pressent,
S'offrent ensemble, ensemble disparaissent ;
Projets détruits aussitôt qu'enfantés.
Plein de sa rage implacable et profonde,
Il cherche en vain d'un farouche regard
Quelque vengeur dont le bras le seconde ;
Il reste seul ; mais il tient un poignard.

FIN DU TROISIEME CHANT.

CHARLEMAGNE
A PAVIE.

CHANT QUATRIÈME.

CHARLEMAGNE

A PAVIE.

CHANT QUATRIÈME.

Loin du palais, Adalgise en courroux
Nourrit sa haine et prépare ses coups :
A son poignard il garde une victime.
Quelques instants encore, et le guerrier
Ne sera plus qu'un lâche meurtrier.
Par intervalle, aux approches du crime,
De ses remords il se sent combattu ;
Par intervalle un reste de vertu
Malgré lui-même en son cœur se ranime.
Tel le soleil, de ses derniers rayons,
Vient colorer les ténébreux nuages,
Qui dans leurs flancs recèlent les orages,
La grêle affreuse et les noirs tourbillons.
Bientôt renaît la fureur d'Adalgise.
Que dis-je? il veut que, servant ses complots,
Son père même au crime l'autorise ;

Didier troublé reçoit et lit ces mots :
« L'ombre est propice, et la nuit est muette.
Que dans une heure une porte secrète
Devant mes pas s'ouvre! C'en est assez.
Ou la vengeance, ou ma mort : choisissez. »
Perdre son fils! le sauver par un crime!
Comment choisir? entre ce double abyme
Didier demeure interdit et flottant.
Si l'étranger, loin du port s'écartant,
Entre les flots et la creuse ravine
S'est engagé sur la roche en ruine,
Et des deux parts voit la mort qui l'attend,
Son œil se trouble, il pâlit, il s'arrête,
Jusques à l'heure où, sifflant sur sa tête,
Les vents du nord, fougueux tyrans des airs,
L'entraîneront au gré de la tempête
Dans la ravine ou dans les flots amers.
Du roi Lombard image trop fidèle!
Que fera-t-il? d'une main criminelle
Doit-il signer l'aveu des attentats,
Ou d'Adalgise accepter le trépas?
Au seul devoir il va céder peut-être...
Mais devant lui de son fils menaçant
L'errante image alors semble apparaître.
Il jette un cri, prononce en frémissant
L'ordre fatal, et tombe pâlissant
Sur les degrés de ce trône sans maître.
Durant ce temps, à pas précipités,

Autour des murs de la ville soumise
S'égare encor le farouche Adalgise;
Et du vainqueur les drapeaux détestés,
Battus des vents, sifflent à ses côtés.
De leur aspect sa haine est redoublée;
Un feu plus sombre allume ses regards.
De citoyens une foule troublée
Au même instant parcourait les remparts;
A leur approche Adalgise s'écrie :
« Amis! pour nous il n'est plus de patrie.
Les voyez-vous ces insolents drapeaux
Dont la présence insulte à nos misères?
Entendez-vous les mânes de nos pères
S'en indigner au fond de leurs tombeaux?
Vengeons ces murs, vengeons la Lombardie!
Armons nos bras de glaives, de flambeaux;
A ces drapeaux attachons l'incendie,
Et que leurs feux, guidant au loin nos pas,
De nos vainqueurs éclairent le trépas! »
Comme il parlait, d'une flamme soudaine
Les étendards pétillent dévorés;
Et, possédé du démon de la haine,
Vers le palais à sa suite il entraîne
Les citoyens, de sa rage enivrés.
  Et cependant l'adroite enchanteresse
Voudrait, au gré de son art infernal,
Punir d'Ogier l'infidèle tendresse,
Et l'accabler du bonheur d'un rival.

Elle voudrait dérober à la gloire
Du roi Lombard le généreux vainqueur,
Pour Ophélie enflammer son grand cœur,
Et lui ravir les fruits de sa victoire.
De sa baguette elle frappe ; et soudain
A son pouvoir la terre obéissante,
Près du palais, d'un merveilleux jardin
A déployé la pompe éblouissante.
Là, le printemps rit au sein des hivers ;
Les hauts sapins, les palmiers toujours verts
Vont balançant leurs souples colonnades ;
L'onde bondit en limpides cascades ;
Et son murmure, au loin charmant les airs,
A la douceur des plus tendres concerts.
Sous la feuillée à la voix de Morgane,
Le luth en main, un groupe de beautés,
Laissant flotter son voile diaphane,
Par ses regards invite aux voluptés
L'hôte nouveau de ces lieux enchantés.
Philtre d'amour plus dangereux encore,
Un pur nectar aussitôt a coulé,
Nectar charmant, que la vermeille amphore
Dans son cristal a long-temps recélé.
Il réunit au parfum de la rose
Le vif éclat des plus fraîches couleurs ;
Dans les bosquets Morgane le compose
Du suc des fruits et de l'esprit des fleurs.
« Grand roi ! permets qu'à tes vaillants trophées

J'ose enlacer les myrtes amoureux,
Lui dit Morgane : un dieu créa les fées
Pour le bonheur des amants et des Preux.
L'amour t'attend sur la couche odorante,
Dit-elle encor; ces nymphes sont à moi :
Leur voix est tendre et leur bouche enivrante.
Tu peux choisir, la plus belle est à toi. »
Charles se tait; il garde un front sévère :
« Contre l'amour mon cœur s'est affermi,
Dit-il. J'implore une faveur plus chère.
Le fier Roland, mon neveu, mon ami,
Peut-être, hélas! sur la rive étrangère
A rencontré le malheur ou la mort...
Savante fée! instruis-moi de son sort. »
Traçant dans l'air un signe symbolique :
« Fils de Milon! dit-elle, quel transport
T'enchaîne aux pas de l'ingrate Angélique?
Elle te fuit, elle insulte à tes feux :
Aux faibles sons d'un luth voluptueux,
Elle et Médor, sous des ombres fleuries,
Chantent l'amour... l'amour! ah! malheureux!
Leurs chants pour toi sont l'hymne des furies.
Ce bois profond, de chênes couronné,
Qui sait? peut-être a voilé leurs caresses,
Leurs longs baisers, leurs brûlantes ivresses!...
Qu'il tombe! il dit; sous son bras forcené
Le chêne éclate et meurt déraciné. »
Charles frémit de l'oracle funeste.

Mais tout-à-coup des accords ravissants
Frappent Morgane; une extase céleste
Vient par degrés enchaîner tous ses sens :
« Qu'ai-je entendu? dit-elle, quels accents!
Est-ce le chant des magiques Orphées?
Est-ce ta lyre, immortel Obéron?
Non. Brise-toi, luth impuissant des Fées!
C'est un mortel : Arioste est son nom.
N'entends-tu pas la voix aérienne,
De ton Roland signaler les travaux?
Avec sa gloire elle chante la tienne :
Dans l'univers tu n'as plus de rivaux;
Console-toi, même de Roncevaux! »
La docte Fée, en planant sur les âges,
De l'avenir lisait ainsi les pages.
Charles l'écoute avec étonnement.
A ses côtés cependant elle range
De ses lutins la légère phalange,
Et dit tout bas : « Nous touchons au moment
Que j'ai promis à mon ressentiment.
Secondez-moi, gracieuses sylphides,
Arbre d'amour! arbre que j'ai planté!
Trouble ses sens de tes charmes perfides,
Et des erreurs de ton prisme enchanté;
Et qu'aujourd'hui la haine et la vengeance
Avec l'amour marchent d'intelligence. »
Près du héros qu'elle aspire à charmer,
S'empresse alors chaque aimable sylphide;

Et la plus jeune en souriant le guide
Vers les rameaux dont l'ombre fait aimer.
A peine il touche au magique feuillage,
Que sur ses yeux se répand un nuage.
Environné de prestiges d'amour,
Il croit d'abord, au séduisant séjour,
Voir s'égarer en de vertes allées
D'autres beautés fuyant l'éclat du jour,
Et seulement de leur pudeur voilées.
L'une bientôt enchaîna tous ses vœux.
Les vents jouaient dans l'or de ses cheveux :
La plus modeste, elle était la plus belle ;
Et je ne sais quel charme en ses regards
Disait d'avance au vainqueur des Lombards
Qu'elle serait aussi la plus fidèle.
Dans cette image il avait reconnu
Les traits si doux de la belle Ophélie,
Ces yeux rêveurs et ce front ingénu,
Chargés d'amour et de mélancolie ;
Et, sur ses pas, de détours en détours,
S'abandonnant au magique dédale,
Sous les berceaux d'où la myrrhe s'exhale,
Toujours il suit l'ombre qui fuit toujours.
« Prince, arrêtez, ou c'est fait de vos jours !
Un noir complot menace votre tête. »
A ces accents Charlemagne s'arrête :
Il voit Ogier, qui, les regards troublés,
Des chevaliers par ses soins rassemblés

A précédé la phalange intrépide.
Devant ses pas le jardin mensonger,
L'arbre d'amour, la charmante sylphide,
Tout disparaît comme un songe léger.
La rage au cœur, Morgane frémissante
Agite en vain sa baguette puissante :
Au sein des airs reprenant son essor,
Elle se tait ; c'est menacer encor.
Vers Charlemagne en partant elle guide
Les assassins, dont la troupe homicide
Sert Adalgise et ses projets affreux :
Le météore à la clarté livide
Est le flambeau qui marche devant eux ;
Dans leur fureur silencieux et sombres,
Tantôt épars et tantôt ralliés,
Ils s'avançaient tels que d'horribles ombres,
Et frissonnaient, l'un de l'autre effrayés.
Au fils du roi les portes sont ouvertes ;
Suivi des siens, le long des cours désertes
Il s'avançait à pas lents et sans bruit :
Mais des clartés qui veillent dans la nuit
Frappent sa vue ; il s'arrête, il frissonne ;
Et l'espérance un instant l'abandonne.
« Dieu ! qu'ai-je fait ? dit-il, j'ai tout détruit.
Le traître Ogier, de mes projets instruit,
De ce palais n'a-t-il pas pris la route ?
Les chevaliers, pour leur maître alarmés,
Debout encore et de leur glaive armés,

En ce moment l'environnent sans doute.... »
Ils sont venus. Tremble, fier agresseur!
Charles sur toi fond comme la tempête,
Son cimeterre est déja sur ta tête;
La froide mort est déja dans ton cœur.
Le fer des Preux jette sur la poussière
Des révoltés la foule presque entière.
Le reste fuit, de terreur éperdu,
Et court au loin sous quelque abri sauvage
Ensevelir son impuissante rage,
Et le regret de son crime perdu.
   Le souvenir de sa chute fatale
Glace Adalgise, et sa témérité
N'ose tenter une lutte inégale;
Il cherche au loin l'ombre et l'impunité.
Didier tremblant, que le remords oppresse,
A révélé sa parjure faiblesse.
Coupable roi! ton arrêt est dicté.
   Charles, forcé de condamner le crime,
En l'immolant regrettait la victime:
« Toujours punir, s'écria-t-il trois fois,
Toujours punir est donc le sort des rois! »
   Soudain paraît, dans la salle isolée,
Du criminel la fille désolée;
Son œil est triste et son teint sans couleur,
Et sous ses traits on eût peint la douleur.
Elle tremblait ainsi que la gazelle
Quand par hasard, au sein du bois profond,

Elle aperçoit le chasseur vagabond
Qui l'atteignit de sa flèche mortelle.
Charles pensif lève les yeux sur elle.
O! qui peindra ses transports renaissants
Dès qu'il revoit cette sylphide aimable,
Dont la présence enivra tous ses sens.
Il veut parler; un trouble inexprimable
Fait sur sa bouche expirer ses accents.
Brûlant d'un feu qu'il peut cacher à peine,
Avec lenteur il s'était rapproché
Du front charmant vers la terre penché;
Il effleurait de sa brûlante haleine
Ce front d'albâtre et ces cheveux d'ébène.
Tremblant d'amour, il pressait une main
Qui frémissait dans la sienne oubliée,
Et, sur son sein doucement appuyée,
Pouvait compter les soupirs de son sein.
C'en était fait: un seul instant peut-être,
Et de ses feux il n'était plus le maître.
Mais un héros au devoir, à l'honneur
Sait immoler jusques à son bonheur:
« Fille adorable autant que malheureuse,
Rassurez-vous, dit la voix généreuse;
Beauté, vertus ont des droits sur mon cœur.
Didier vivra: les jours de votre père
Par vous sauvés lui paraîtront plus doux. »
Et, bénissant le prince tutélaire,
La vierge en pleurs embrassa ses genoux.

« La tendre fille est épouse fidèle,
Dit le héros, je vous dois un époux.
Ogier vous aime, il est digne de vous;
Le plus vaillant mérite la plus belle.
— Jamais d'époux! jamais... » s'écria-t-elle;
Et de ses traits s'enflamma la pâleur;
Et, le cœur plein d'un funeste présage,
L'infortunée en voilant son visage
Cacha du moins son trouble et sa douleur.

FIN DU QUATRIEME CHANT.

CHARLEMAGNE

A PAVIE.

CHANT CINQUIÈME.

CHARLEMAGNE

A PAVIE.

CHANT CINQUIÈME.

QUAND loin des cieux par la foudre ébranlés
De la tempête a fui le char funeste,
Les sept couleurs de l'écharpe céleste
Rendent le calme à nos bords consolés :
Ainsi la paix ramène dans Pavie
L'amour, les jeux, l'espérance, et la vie.
Les chants du barde et du gai ménestrel
Ont du palais déja frappé les voûtes ;
Pour les héros un brillant carrousel
A préparé ses défis et ses joûtes.
Dans les jardins Ophélie et sa cour
Du ménestrel écoutent la romance.
Chaque beauté proclame tour-à-tour
Du grand vainqueur la gloire et la clémence :
Seule Ophélie a gardé le silence,
Et dans son sein recueille son amour.

Pâle et tremblante, elle croit voir sur elle
Tous les regards à-la-fois s'attacher,
Et découvrir la blessure cruelle
Qu'à son cœur même elle voudrait cacher.
Pour déguiser son trouble involontaire :
« Ce roi puissant, dit-elle, de sa mère
A les vertus et n'eut point les malheurs.
Berthe jadis vécut pour les douleurs.
Beau ménestrel, sur ta lyre d'ivoire,
Il m'en souvient, tu nous contas ses maux.
Répète-nous la merveilleuse histoire. »
Le ménestrel fit entendre ces mots,
Et sa parole enchaîna l'auditoire :
« Dans un vallon de bois environné,
Près de Lutèce, une obscure retraite
Cachait son toit de mousse couronné.
Un bon vieillard, pieux anachorète,
Depuis vingt ans sous ce toit résidait ;
Depuis vingt ans, de la Vierge céleste
Il desservait la chapelle modeste.
Pauvre lui-même, au pauvre il accordait
Quelques secours, et Dieu les lui rendait.
S'acheminant vers le saint hermitage,
Dès le matin, les habitants du lieu
Venaient offrir au serviteur de Dieu
Les fleurs, les fruits, et le simple laitage.
Ils répétaient d'une commune voix :
« Priez pour nous, Notre-Dame-des-Bois ! »

Et chacun d'eux du pieux solitaire
Dévotement allait baiser la croix,
Et le missel, et le pieux rosaire.
Une étrangère, au timide regard,
Vint partager l'asyle du vieillard.
Cette beauté se disait orpheline;
Et sous le nom, le doux nom d'Azoline,
Du bon ermite elle écartait l'ennui,
Servait sa table, ou priait avec lui.
Lorsque l'hiver attristait la nature,
Au jour tombant, elle chantait parfois
La surprenante et tragique aventure
Des trois enfants égarés dans les bois :
Et quand la nuit s'étendait plus obscure,
Pour revêtir la veuve et l'orphelin
Elle filait et le chanvre et le lin.
Ses chastes mains paraient le sanctuaire,
D'un fin tissu voilaient le reliquaire,
Et tous les jours, pour la Reine du ciel,
Des suppliants recevaient en offrandes
Les blonds épis et les fraîches guirlandes,
Les fruits naissants et les gâteaux de miel.
O! comme alors l'œil charmé la contemple!
Plus d'une fois devant ses traits si doux
On fut tenté de fléchir les genoux :
On croyait voir la patrone du temple.
Voilà qu'un soir un grave pélerin,
Arrivé seul de la cité prochaine,

S'avance et dit : « Nous n'avons plus de reine,
Et, de la part de notre souverain,
Je viens ici déposer pour hommage
Cent pièces d'or aux pieds de cette image. »
Ainsi parlant, de la main il montrait
La Vierge sainte en son grossier portrait.
L'anachorète et la jeune inconnue
Se regardaient ; l'étranger continue :
« Jusqu'à ce jour, le spectre du hameau,
De la forêt le fabuleux château,
L'esprit des bois, le chêne aux sept merveilles,
De contes vains ont frappé vos oreilles,
Et mon récit pour vous sera nouveau. »
Lors, s'asseyant non loin de la colline,
Entre l'ermite et sa belle Azoline,
Il conte ainsi la royale douleur :
« Non sans regrets, la reine Blanchefleur
Se sépara de sa fille chérie.
Berthe quitta sa mère et sa patrie.
Un diadême et la main d'un époux,
Présents trompeurs, l'attendaient parmi nous.
Pour la guider Margiste fut choisie,
Cœur ténébreux, monstre d'hypocrisie ;
En méditant un projet inhumain,
De notre France elle prit le chemin.
Elle s'éloigne, et sa fille avec elle.
La jeune Alise, à ses leçons fidèle,
De la princesse est le portrait vivant ;

Entre elles deux l'œil hésita souvent.
De l'élever au trône de la France
L'horrible mère embrasse l'espérance :
Aux assassins qui marchent sur ses pas
Elle a de Berthe ordonné le trépas ;
Et la forêt silencieuse et sombre
Ensevelit ce secret dans son ombre,
Et d'un faux nom le crime revêtu
Obtint le rang promis à la vertu.
Quand l'imposture au trône fut assise,
On chercha Berthe, on ne trouva qu'Alise.
Son règne affreux, qui démentait son nom,
De Blanchefleur éveillant le soupçon,
(Eh! qui pourrait tromper l'œil d'une mère?)
Elle accourut, perça le noir mystère :
Bientôt Margiste expira dans les feux ;
On recueillit ses iniques aveux ;
Et sa complice, à l'échafaud ravie,
Au fond d'un cloître alla cacher sa vie.
Depuis ce jour Pepin dans la douleur,
En son palais seul avec Blanchefleur,
Pleure la mort d'une épouse ignorée :
D'un poison lent son ame est dévorée ;
Triste, il succombe à son fatal ennui.
Homme de Dieu! daignez prier pour lui. »
Il parle encore... Azoline éperdue
Soudain s'écrie : « Aux pieds de votre roi,
Bon pélerin, venez, conduisez-moi.

A ses regrets Berthe sera rendue.
— Elle respire! — Elle est devant vos yeux.»
L'astre du soir alors blanchit les cieux.
Le pélerin la regarde; ô surprise!
Dans tous ses traits il revoit ceux d'Alise:
« Bonté du ciel! embrasse ton époux,
Berthe! c'est lui que le sort te renvoie... »
Le saint pasteur versa des pleurs de joie,
Et de son maître il pressa les genoux.
Quand de minuit l'étoile radieuse
Revint briller sur l'enceinte pieuse,
Il consacra ces nœuds touchants et doux.
La sombre nuit achevait sa carrière:
Berthe à Pepin conta comment ses pleurs
Surent fléchir une main meurtrière;
Comment enfin la Vierge des douleurs
Lui fit ouvrir la porte hospitalière.
Au point du jour, son bâton blanc en main,
Le bon vieillard de la reine nouvelle
Suivit les pas; mais, le long du chemin,
Il soupirait, songeant à sa chapelle:
Le roi, dit-on, le fit son chapelain.
Berthe régna, sans en être plus fière;
Dans le palais comme sous la chaumière,
Pour revêtir la veuve et l'orphelin
Elle filait et le chanvre et le lin:
On la nomma Berthe la filandière.»
De Berthe ainsi répétant les malheurs,

Le ménestrel, sous la verte feuillée,
Par ce récit qu'interrompaient ses pleurs,
Charma long-temps la troupe émerveillée.
Mais les hérauts ont élevé leur voix :
« Accourez tous bénir les cieux propices,
Et déposez le glaive pour la croix,
Fiers paladins! au dieu maître des rois
D'un jour si beau vous devez les prémices.
Marchez au temple. » Et du temple sacré
On voit bientôt les vastes galeries
Se revêtir de riches draperies;
D'un lin plus pur l'autel est décoré.
A cet autel où brille l'oriflamme
Le patriarche à pas lents est monté;
Aux assistants ses mains ont présenté
Ce pain des cieux, nourriture de l'ame.
L'or d'un nuage enveloppait l'autel;
Quand descendit l'ange du sacrifice,
Qui transforma dans le pieux calice
Le vin mystique en un sang immortel.
Le prêtre enfin aux oreilles charmées
Fit retentir l'hymne cher au vainqueur,
Et les guerriers répétèrent en chœur :
« Louange au dieu qui conduit les armées! »
On entendit ce chant religieux,
Dont un pontife enrichit l'Ausonie,
Et dont jadis la sévère harmonie,
Sous Périclès, éclatait pour les dieux.

L'orgue y mêla ses sons mélodieux.
Charles priait : au pied d'un oratoire,
Humble vainqueur, il prosternait sa gloire.
C'était ainsi que le héros pieux
Se recueillait au sein du sanctuaire;
C'était ainsi que le roi de la terre
Se préparait le royaume des cieux.
On sort du temple, et les lices désertes
Par les hérauts à l'instant sont rouvertes.
Superbe, et jeune en sa maturité,
Le grand monarque est assis sous la tente.
On admirait sa libre majesté,
Son front serein, sa stature imposante,
Et de ses traits la douce gravité.
Sur cette foule à sa voix réunie
Il dominait : tel aux bois d'Hercynie
L'arbre sacré, de ses puissants rameaux,
Ombrage au loin les robustes ormeaux.
L'aigle lui seul repose sur sa tête;
Plus d'un trophée orne ses bras noueux;
Et des forêts ce roi majestueux,
Qui mille fois affronta la tempête,
Protège encor les fêtes et les jeux.
Non loin siégeaient ce chancelier fidèle,
Cet Archambaut, dont l'œil rapide et sûr
Perce des lois le labyrinthe obscur;
Cet Adélard, des sages le modèle;
Cet Albion, dont les sanglants exploits

Furent lavés dans les eaux du baptême;
Ce jeune Ecbert, qui, déchu de ses droits,
De loin s'essaie au poids du diadème,
Et, s'instruisant sous un maître qu'il aime,
Baise à genoux la main qui fait les rois.
Des nobles jeux l'écho par intervalles
A répété le prélude guerrier;
Déja la voix des timides vassales
Chante en ces mots la chanson d'Olivier,
Aux faibles sons des légères cymbales:

Au doux pays que son ombre aime encor,
Dès qu'Olivier jadis reçut la vie,
Pour le doter la Fée aux cheveux d'or
Lui départit valeur et courtoisie.
Ses yeux à peine avaient vu le soleil,
Qu'il palpitait au seul mot de victoire,
Et que déja son innocent sommeil
Était troublé par des songes de gloire.

De la lueur du glaive menaçant
Combien de fois il effraya sa mère!
Combien de fois le héros grandissant
Enorgueillit les cheveux blancs d'un père!
A sa merci tombait sur le préau
Maint damoisel en mainte cour plénière:
Paraissait-il? devant le jouvenceau
Les vieux barons inclinaient leur bannière.

Mainte beauté brûla pour lui d'amour;
Il fit rêver plus d'une châtelaine:
A son cimier l'on voyait tour-à-tour
De leurs cheveux flotter l'or ou l'ébène.
Terrible alors, contre les plus vaillants
Il s'élançait aussi prompt que la foudre;
Environné de nombreux assaillants,
Il les comptait, mais couchés dans la poudre.

Advint qu'un jour, jour à jamais fatal,
Il s'enfonça dans les vieilles Ardennes:
Là, répandu par un coup déloyal,
Son noble sang teignit le pied des chênes.
Consolons-nous: il est vivant encor;
Le paladin fut cher à la Sylphide,
Et, sur son char, la Fée aux cheveux d'or
L'a transporté vers l'heureuse Atlantide.

A ces accents, des clairons et des cors
Ont succédé les éclatants accords.
On a baissé l'importune barrière.
Un cri s'élève: « Honneur aux fils des preux! »
C'est le signal; et bientôt la carrière
A disparu sous l'escadron poudreux.
Troublant soudain la belliqueuse fête,
A la barrière un inconnu s'arrête.
Un coursier noir porte ce chevalier;
Noir est son casque et noir son bouclier;
Sur sa cuirasse on lit ce mot: Vengeance!

Vers Charlemagne, intrépide, il s'avance,
Et dit : « C'est toi que j'ose défier ;
Toi. » Du héros la terrible *Joyeuse* (1)
Frémit déja sous sa main furieuse.
Il est debout. S'empressant à-la-fois,
Les paladins allaient punir l'audace
Du discourtois dont l'altière menace
Se mêle aux jeux des paisibles tournois.
Charles retient leur fureur vengeresse :
« C'est à moi seul que le défi s'adresse,
Leur a-t-il dit. Je veux bien déroger
Jusqu'à soumettre un obscur étranger :
De cet honneur il est digne peut-être.
Malgré son casque et son noir écusson,
A sa valeur je saurai le connaître,
Ou dans la poudre il me dira son nom. »
Sur *Fulgurin* à ces mots il s'élance.
La rage au cœur, le farouche inconnu
Pique des deux, serre sa forte lance ;
Mais sans plier Charles a soutenu
De cet assaut l'horrible violence.
Autour de lui la terre en a tremblé ;
Et l'assaillant est lui-même ébranlé.
Tous deux alors, d'une volte soudaine,
Semblent se fuir, et du bout de l'arène

---

(1) C'est le nom que les romanciers donnent à l'épée de Charlemagne.

Plus menaçants reviennent.... Tel le flot,
Long-temps battu par le vent des orages,
En écumant se retire, et bientôt
D'un nouveau choc ébranle les rivages.
De l'étrier perdant l'utile appui,
Le forcené cède à l'atteinte affreuse,
Et de sa tête il frappe malgré lui
Du noir coursier la croupe vigoureuse.
Il va tomber : le royal paladin,
Noble vainqueur, le protège avec grace,
Et, lui tendant une loyale main,
Retient sa chute et prévient sa disgrace.
Jetant sa lance, il dit : « Fier étranger,
De cet essai mon ame est satisfaite;
Je t'ai sauvé l'affront de la défaite :
En t'éloignant, fuis un nouveau danger.
— Non, répond-il avec un cri de rage,
Je ne veux point de ta vaine pitié;
Je veux ton sang, du mien fût-il payé.
Victoire ou mort! qui m'épargne m'outrage.
Victoire ou mort! je suis prêt, défends-toi;
C'est un combat et non plus un tournoi. »
Alors commence une attaque nouvelle.
De leurs coursiers tous deux sont descendus :
Le cimeterre en leurs mains étincelle;
Les coups fréquents, ensemble confondus,
Tout-à-la-fois sont portés et rendus.
L'acier tranchant des lames aiguisées

Frappe à grand bruit les visières brisées;
L'éclair jaillit des mailles, des plastrons :
Aux champs d'Etna, tel et moins prompt encore
L'ardent marteau des nerveux forgerons
A coups pressés bat l'enclume sonore.
Du chevalier le fer vole en éclats ;
Mais le poignard, préparé pour son bras,
A remplacé le large cimeterre.
Le front royal vient d'en être effleuré;
Le sang jaillit de ce front révéré
Où sont écrits les destins de la terre.
A cet aspect, les pâles chevaliers
Poussent des cris, frappent leurs boucliers.
Rassurez-vous, élite généreuse!
De votre roi l'insolent agresseur
Est étendu dans la lice poudreuse :
Déja du fer la pointe est sur son cœur.
« Relève-toi, lui dit Charles. VENGEANCE
Fut ta devise, et la mienne est CLÉMENCE.
Je te fais grace. — Et moi, je me punis,
Dit le vaincu; nos débats sont finis.
Voici l'instant qui nous réconcilie :
Demain, demain nous serons réunis. »
Il meurt... C'était le frère d'Ophélie.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

CHARLEMAGNE

A PAVIE.

CHANT SIXIÈME.

CHARLEMAGNE

A PAVIE.

CHANT SIXIÈME.

Il était nuit; dans le royal domaine
On n'entendait que le souffle des vents
Qui frémissaient sur les vitraux mouvants,
Et tourmentaient le feuillage du chêne,
Ou quelquefois le monotone bruit
Des surveillants dont la voix assidue,
Des vastes cours traversant l'étendue,
Va mesurant les heures de la nuit.
    Roi malheureux et plus malheureux père,
Didier pleurait son fils privé du jour :
Sa fille en deuil oubliait pour un frère
Ce Charlemagne objet de tant d'amour.
Et cependant Charlemagne lui-même
Touche peut-être à son heure suprême.
Tout le venin de l'horrible poignard
Brûle son front et trouble son regard.

Morgane alors de sa joie infernale
Laisse éclater le farouche transport,
Et vient planer sur la couche fatale
En murmurant des paroles de mort.
« Meurs! poursuit-elle avec un cri de rage,
Meurs! souviens-toi du jour où mon amant
Pour te sauver détruisit mon ouvrage,
Et de mon art rompit l'enchantement.
J'avais juré de venger cet outrage;
L'heure est venue, et je tiens mon serment. »
Dans le palais court l'affreuse nouvelle;
Du souverain le danger se révèle :
Sur tous les fronts se répand la pâleur;
Le désespoir et la terreur muette
Glacent les cœurs, et la foule inquiète
Semble tranquille à force de douleur.
Quand l'incendie aux dévorantes ailes,
La nuit, s'attache aux toits des citadelles,
Quand le beffroi tinte à coups redoublés,
Les citoyens, interdits et troublés,
Errent en foule autour de l'édifice,
Et, sans tenter aucun secours propice,
S'intimidant loin de se raffermir,
Dans le péril ne savent que frémir.
Tels, dans l'effroi dont leur ame est atteinte,
Les habitants de la funèbre enceinte,
Laissant leur maître en proie à ses douleurs,
Au mal cruel n'opposent que des pleurs.

Plus le temps fuit, plus le danger s'augmente :
Au front brûlant où siége le poison
La fièvre monte, et le sang qui fermente
A menacé de rompre sa prison.
L'art ne peut rien; l'oracle d'Épidaure
Pour nos climats était muet encore.
Mais sur les rois veille un dieu protecteur;
Rassurons-nous... Alors se fit entendre
Sous les balcons une voix jeune et tendre.
Elle attira les zélés serviteurs;
Et, l'écoutant d'une oreille attentive,
On entendit ces mots consolateurs
Qu'accompagnait la guitare plaintive :

Sauvez les jours de votre souverain :
La Providence à son secours m'amène;
Je vous promets sa guérison soudaine.
Ouvrez la porte au jeune pélerin.

Sauvez les jours de votre souverain :
En voyageant aux monts de la Galice,
J'ai recueilli plus d'une herbe propice;
C'est le trésor du jeune pélerin.

Sauvez les jours de votre souverain :
Peut-être, hélas! pour finir sa souffrance,
L'ange qui veille aux destins de la France
A pris les traits du jeune pélerin.

L'adolescent, à la voix inspirée,
Ainsi chanta : ce ne fut point en vain.
Aux serviteurs il disait : « Si demain
Je n'ai sauvé cette tête sacrée,
Je veux périr frappé de votre main.
Seul avec vous, près d'un roi que j'adore,
Oh ! laissez-moi veiller jusqu'à l'aurore. »
Ses yeux en pleurs, ses accents ingénus
Ont désarmé l'inflexible refus.
Dieu ! quelle nuit d'éternelle durée !
La voix éteinte et la marche égarée,
Les chevaliers, désarmés à demi,
Redemandaient leur maître et leur ami,
Et parcouraient avec inquiétude
Des corridors la longue solitude.
Ils s'abordaient en se pressant la main,
Se regardaient d'un œil triste et sans larmes,
Et, dévorant leurs mortelles alarmes,
Silencieux, reprenaient leur chemin.
Les uns, du ciel implorant un miracle,
Allaient prier pour le prince adoré,
Et sur l'autel, près du saint tabernacle,
Offraient pour lui le cierge consacré.
Ils répétaient : « Que le Dieu des empires
Daigne un instant te regarder d'en haut,
O Charlemagne ! et demain, s'il le faut,
Nous mourrons tous pourvu que tu respires. »
Sur les perrons les autres rassemblés

Incessamment levaient des yeux troublés
Vers cette lampe obscure et vacillante,
Dont la clarté tristement avait lui,
Et qui, du roi compagne défaillante,
Peut-être encor doit durer plus que lui.
Enfin paraît l'aurore désirée;
Elle paraît! de la chambre du roi
Les preux en foule ont assiégé l'entrée,
Tous palpitant d'espérance et d'effroi.
A leur approche, ô bonheur! ô merveille!
Le roi chéri doucement se réveille :
Il croit sortir d'un songe plein d'attraits;
Un calme heureux respire dans ses traits.
Du pélerin ce bienfait est l'ouvrage.
Les chevaliers tour-à-tour sur leur cœur
Veulent presser l'enfant libérateur.
De ses deux mains il voile son visage.
Chacun sourit, et dans cette candeur
Croit du bienfait démêler la pudeur,
Ou l'embarras naturel au jeune âge :
On s'abusait. Mais l'ami d'Isambart
Du pélerin s'approche, et le supplie
De contenter leur avide regard...
Ah! malheureux! peux-tu savoir trop tard...
Tu l'as voulu : reconnais Ophélie!
Bientôt, hélas! finiront ses destins.
Déja la mort sur ses lèvres muettes
Change la rose en pâles violettes;

Son front est morne et ses yeux sont éteints.
Elle périt, la vierge magnanime!
Elle périt, volontaire victime;
Et les poisons par sa bouche aspirés
Jusqu'à son cœur arrivent par degrés.
En ces instants, belle de sa mort même,
Vers le monarque elle lève les yeux,
Et, souriant du sourire des cieux:
« Prince, je touche à mon heure suprême.
Or, apprenez le secret du tombeau.
D'un long tourment le trépas me délivre...
J'aimais un roi... pour lui je n'ai pu vivre...
Pour lui je meurs... et mon sort est trop beau. »
Elle a parlé; son ame au ciel s'élance,
Et de la mort tout garde le silence.
Lors on crut voir l'ange du dernier jour
Qui la couvrait de son aile d'albâtre;
Et tout-à-coup le nocturne séjour
Sembla rempli d'une clarté bleuâtre
Et d'un parfum d'innocence et d'amour.

Le lendemain, en pompe solennelle,
On emporta la dépouille mortelle
De cet objet autrefois si charmant,
Et sous les murs de la sainte chapelle
On éleva son simple monument.

Pour signaler sa puissance nouvelle,
En vain la pourpre, ornement des Césars,
Est préparée au vainqueur des Lombards;

En vain les murs de la ville éternelle
Ont vu flotter les sacrés étendards ;
De l'Occident l'empire en vain l'appelle :
Rien ne distrait ses douloureux ennuis ;
Il croit toujours voir l'ombre virginale
A ses côtés errer durant les nuits,
Jusqu'au lever de l'aube matinale.
Un soir encore il voulut une fois
S'acheminer vers l'enclos solitaire,
Pour y pleurer cette fille des rois,
Qui récemment avait quitté la terre.
Au lieu fatal, seul, il s'était rendu...
De longs soupirs ont frappé son oreille ;
Il aperçoit, sur la pierre étendu,
Un malheureux qui sanglote et qui veille.
C'était Didier. Sur la terre isolé
A ses regards son vainqueur s'offre à peine,
Qu'il lève au ciel un regard désolé,
Puis sur la pierre aussitôt le ramène.
Pâle et troublé, du misérable roi
Charles s'approche, et dit : « Pardonne-moi
Sur ce tombeau le regret nous rassemble ;
Et dans la nuit nous gémirons ensemble.
Tout a fléchi sous mes coups triomphants
Et cependant comme toi je soupire.
Si je ne puis te rendre tes enfants,
Je veux du moins te rendre ton empire. »
Didier se tait, sourit amèrement,

Et de l'enclos s'éloigne lentement.
Le cloître saint, Thébaïde profonde,
Ensevelit ce prince infortuné,
Qui, devant Dieu nuit et jour prosterné,
Goûte une paix qui n'est point de ce monde.
Du cénobite il apprend à souffrir,
En attendant qu'à son heure dernière,
Roi pénitent, sur un lit de poussière,
Le Christ en main, il apprenne à mourir.
Chaque minuit, l'airain du monastère
Sonne trois fois : à ce nocturne appel,
Les habitants de la cellule austère
Prennent la croix et le pieux missel,
Et, les pieds nus, vont embrasser l'autel.
Leurs chants aux cieux montent pour Ophélie;
Et, répondant à leur voix affaiblie,
L'orgue soutient de ses plaintifs accords
La litanie et le psaume des morts.
Couvert de cendre, et vêtu de la haire,
De tout son corps pressant les froids parvis,
A ces accents le royal solitaire
Mêle tout bas quelques vœux pour son fils.
Mais, d'Ophélie honorant la mémoire,
Une chronique, et nous devons l'en croire,
Atteste encor que le vaillant Ogier
Jusqu'au trépas resta son chevalier,
Et désormais porta l'armure noire.
Le jeune pâtre, au pied d'un chêne assis,

A l'étranger dit la touchante histoire,
Et l'étranger se trouble à ses récits.
Plus d'une belle en ces lieux égarée,
Triste, et plaignant la mort prématurée,
Sur le tombeau que ses pleurs ont mouillé
Laisse, le soir, son bouquet effeuillé.
De souvenirs l'ame encor poursuivie,
Souvent le roi vient lui-même en secret
S'y recueillir, et donner un regret
A la beauté qui lui donna sa vie.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER CHANT.

NOTES.

NOTES.

Page 5.

On avait vu le puissant Charlemagne
Planter sa lance aux rives de l'Ister,
Et des forêts de l'antique Allemagne
Fouler aux pieds l'informe Jupiter.

Tandis que Charlemagne était occupé de la guerre de Lombardie, les Saxons tentaient de nouvelles incursions sur les terres françaises : mais sa rapide vigilance ne se trouva jamais en défaut; il passait du milieu de l'Italie au fond de la Saxe, triomphait, et revolait en Italie. « Personne, dit Montesquieu, n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, et les difficiles avec promptitude.... Les affaires renaissaient de toutes parts; il les finissait de toutes parts. »

Charlemagne, provoqué sans cesse par les Saxons, voulut achever enfin cette guerre qui avait commencé avec la monarchie française. Il

pénétra dans la Germanie, s'empara de la forteresse d'Eresbourg, et livra aux flammes l'idole et le temple d'Irmensul, encore teints du sang des victimes humaines. La prise d'une forteresse que les Saxons jugeaient imprenable, la destruction d'un dieu impuissant à les sauver et à se défendre lui-même, entamèrent par la terreur l'ouvrage de leur conversion; et les convertir, c'était les vaincre.

Page 6.

Du fier Theudon les forces déployées
N'ont pu lutter contre le coup fatal.

Avec Theudon tomba la puissance des Huns. Les Saxons, enhardis par la défaite de quelques lieutenants de Charlemagne, aux environs du mont Sintal, expièrent bientôt leur faible avantage.

Les conquêtes de Charlemagne avaient reculé les bornes de son empire, et l'obligeaient à se former une Capitale entre la France et la Germanie. Il l'établit à Aix.

Page 6.

Du noble Haroun le visir magnanime,
Ce Giaffar, sa future victime,

Au roi suprême a présenté l'anneau,
Gage sacré d'alliance et d'estime...

Aaron ou Haroun Raschild, fils de Mahadi, et calife de la race des Abassides, était nommé par les Français le Charlemagne de la Perse, tandis que les Persans appelaient Charlemagne le Raschild de la France. Ces deux princes, qui ne se virent jamais, avaient conçu l'un pour l'autre la plus sincère affection. En effet, leurs ames étaient dignes de s'entendre. Le calife fit présent au monarque du premier éléphant, du premier orgue et de la première horloge de verre qui eussent paru en France : il lui envoya aussi son anneau.

Page 6.

Pour rassurer ses droits mal affermis,
De l'Orient l'autre Sémiramis
Lui fait offrir sa main sanglante encore;
Et, des états où se lève l'aurore
Le suppliant d'accepter la moitié,
Maître nouveau, le jeune Nicéphore
Veut acheter sa puissante amitié.

L'Empire d'Occident, qui achevait de se renouveler, fit trembler Irène sur son trône. Elle proposa sa main à Charlemagne, et lui apportait

en dot l'Empire d'Orient. Nicéphore, qui du rang de simple chancelier était monté jusqu'à l'Empire, voulut à son tour céder au monarque la moitié de ses états pour s'assurer la possession tranquille de l'autre moitié. Comme Irène, il n'obtint que des refus. La pompe orientale qu'étalaient ses ambassadeurs n'éblouit point Charlemagne, qui ne voulut pas que l'Occident cédât en splendeur à l'Orient.

Page 7.

Il a revu chez le prince lombard
Le noble Ogier, l'ami de sa jeunesse,
Qui, n'écoutant qu'une aveugle tendresse,
Des paladins a quitté l'étendard.

Cette circonstance est historique. Ogier, s'étant retiré de la cour de France, se réfugia chez Didier, roi des Lombards.

Page 15.

Dès que le soir élève ses vapeurs,
La belle Fée en sa grotte profonde
Cherche un asyle, et des sylphes trompeurs
Y réunit la foule vagabonde.

M. Baour-Lormian, qui dans ses *Veillées Poé-*

tiques et Morales a su faire habilement contraster les couleurs les plus opposées, a répandu sur le tableau des sylphes tout le charme de son talent. Je vais transcrire ce brillant passage : citer de pareils vers, c'est faire plus que les louer.

Dans la coupe d'un lis tout le jour enfermés,
Et le soir s'échappant par groupes embaumés,
Aux rayons de la lune ils viennent en cadence
Sur l'émail des gazons entrelacer leur danse;
Et de leurs blonds cheveux dégagés de liens
Les zéphyrs font rouler les flots aériens.
O surprise! bientôt dans la forêt antique
S'élève, se prolonge un palais fantastique,
Immense, et rayonnant de l'éclat le plus pur.
Tout le peuple lutin, sur ses parvis d'azur,
Vient déposer des luths, des roses pour trophées,
Vient marier ses pas aux pas brillants des Fées,
Et boire un doux nectar qui pétille dans l'or,
Jusqu'à l'heure où du jour l'éclat douteux encor,
Dissipant cette foule inconstante et folâtre,
La ramène captive en sa prison d'albâtre.

Page 28.

Au sein des murs il pénètre... et les portes,
Tout aussitôt se fermant sur ses pas,
Le livrent seul aux nombreuses cohortes.

C'est ainsi que le comte d'Artois, frère de Saint-

Louis, se précipita dans Massoure, où il périt, victime de son ardeur héroïque.

Page 54.

Est-ce le chant des magiques Orphées ?
Est-ce ta lyre, immortel Obéron ?
Non. Brise-toi, luth impuissant des Fées !
C'est un mortel. Arioste est son nom.

Je me suis plu à rendre hommage au rare génie de l'Arioste, en le faisant annoncer à Charlemagne comme le chantre futur de son neveu Roland. J'ai sur-tout évité soigneusement (et c'est encore un hommage) de remettre en scène les héros de cet admirable poëme, qui n'eut point de modèle, et qui ne doit point avoir de copie.

Page 58.

Didier vivra : les jours de votre père
Par vous sauvés lui paraîtront plus doux.

Cet acte de clémence est historique. Didier, qui, à l'instigation d'Adalgise, avait tenté une nouvelle révolte, en fut absous par son vainqueur.

Page 63.

Pour le héros un brillant carrousel
A préparé ses défis et ses joûtes.

Madame de Genlis, dans les notes de ses *Chevaliers du Cygne*, observe avec raison qu'il n'est point parlé de tournois dans l'histoire avant le règne de Charles-le-Chauve. Elle n'a cependant point hésité à les reproduire dans son roman, et ils y répandent un charme de plus. J'ai cru pouvoir, à son exemple, avancer l'époque de cette institution brillante. Ce n'est pas l'unique inspiration que je doive à son intéressant ouvrage.

Page 64.

Berthe jadis vécut pour les douleurs.

Berthe, mère de Charlemagne, a souvent exercé la plume des romanciers. L'épisode que j'ai introduit dans mon poëme est tiré d'un roman en vers, d'Adenès, ancien troubadour.

Page 67.

Depuis ce jour, Pepin dans la douleur...

C'est ce même Pepin dont le tombeau ne portait pour inscription que ces mots : *Ci gît le père de Charlemagne.*

Page 69.

L'or d'un nuage enveloppait l'autel,
Quand descendit l'ange du sacrifice
Qui transforma dans le pieux calice
Le vin mystique en un sang immortel.

J'aurais développé davantage cette description, si le même sujet n'eût inspiré à un grand talent des vers dont Racine se fût honoré, et que La Harpe place au rang des plus beaux de la langue française. Ils sont trop connus pour que je les cite.

Page 69.

On entendit ce chant religieux,
Dont un pontife enrichit l'Ausonie,
Et dont jadis la sévère harmonie,
Sous Périclès, éclatait pour les dieux.

Il s'agit ici du chant que la Grèce avait consacré aux fêtes de Cérès-Éleusine, et qui fut introduit dans nos cérémonies religieuses par le Pape Grégoire, d'où il prit le nom de *grégorien.*

Page 70.

...............Ce chancelier fidèle,
Cet Archambaut dont l'œil rapide et sûr
Perce des lois le labyrinthe obscur.

Archambaut, légiste et chancelier, jouissait de toute la confiance de son maître; il avait, dit-on, travaillé aux *Capitulaires*.

Page 70.

Cet Adélard, des sages le modèle...

Adélard, Théodulfe, Hilduin, et Alcuin, qui voulaient faire de la France une Athènes chrétienne, furent les principaux coopérateurs de la renaissance des lettres. On sait que Charlemagne avait formé une académie. Les académiciens de ce siècle d'ignorance se distribuaient entre eux les noms célèbres des génies de l'antiquité : ainsi, Angilbert s'appelait Homère; Théodulfe, Pindare; Alcuin, Horace; etc. On a quelquefois attribué à Charlemagne la fondation de l'université.

Page 70.

Cet Albion, dont les sanglants exploits
Furent lavés dans les eaux du baptême...

Albion, lieutenant de Vitikind, finit comme lui par se rendre, et vint dans Attigny pour recevoir le baptême.

Page 71.

Ce jeune Ecbert qui, déchu de ses droits,
De loin s'essaie au poids du diadême,
Et, s'instruisant sous un maître qu'il aime,
Baise à genoux la main qui fait les rois.

Un des plus grands rois de l'Angleterre, et qui devait un jour en être le seul roi, Ecbert, chassé pour un temps de son pays par la persécution, trouva un asyle dans la cour du roi de France, et, apprenant de lui à réunir des États, y médita et y mûrit le grand projet de l'extinction de l'heptarchie; il accompagna Charlemagne au voyage de Rome. — Lorsqu'il partit pour réunir l'Angleterre sous ses lois, Charlemagne en l'embrassant lui fit présent de son épée : « Elle a « vaincu mes ennemis, dit-il; j'espère qu'elle aura « la même vertu contre les vôtres. — Elle n'est « plus dans la même main, répondit Ecbert, mais « votre disciple tâchera de suivre les leçons et les « exemples d'un tel maître. »

(M. Gaillard, *Hist. de Charlemagne.*)

Page 71.

Déja la voix des timides vassales
Chante en ces mots *la Chanson d'Olivier,*
Au faible son des légères cymbales.

Charlemagne avait recueilli un grand nombre de chants militaires. Les plus connus sont ceux dont Olivier et Roland étaient les héros. On les chantait à la tête des armées, et ils conduisaient à la victoire. Il nous en est resté des fragments dont la naïveté, quelquefois énergique, est plus souvent triviale. J'ai conservé quelques traits de ces anciennes ébauches.

Page 72.

Un cri s'élève : « Honneur aux fils des preux ! »

Cette formule d'acclamation était usitée dans les tournois.

Page 79.

Des surveillants dont la voix assidue,
Des vastes cours traversant l'étendue,
Va mesurant les heures de la nuit.

Les horloges sonnantes ne furent connues que

vers le milieu du quatorzième siècle. Avant cette époque, des hommes étaient chargés de *crier* les heures pendant la nuit.

Page 84.

En vain la pourpre, ornement des Césars,
Est préparée au vainqueur des Lombards;
En vain les murs de la ville éternelle
Ont vu flotter les sacrés étendards...

La prise de Pavie, dit M. Gaillard, dans son estimable histoire de Charlemagne, mettait sous l'Empire de Charlemagne le royaume des Lombards et lui ouvrait les portes de toute l'Italie. Les grands, les magistrats, toute la jeunesse romaine allèrent au-devant de lui; les uns portant des étendards, marques de leurs dignités, les autres en habits de fête, couronnés de fleurs, tenant des palmes dans leurs mains, tous chantant des hymnes d'alégresse, rendant graces à leur libérateur, célébrant ses victoires, et s'écriant : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » On déploya devant lui les bannières de l'Exarque; on porta les croix qu'on ne portait que devant ce magistrat ou devant les patrices. A cette reconnaissance

non équivoque de sa souveraineté, Charles descendit de cheval et suivit à pied les bannières sacrées jusqu'à l'église Saint-Pierre. Il y entra aux acclamations de tout le peuple.

ALFRED,

POËME EN QUATRE CHANTS.

AVERTISSEMENT.

Milton, dans une dissertation littéraire, désigne pour sujet d'un poëme héroïque les aventures d'Alfred, qui, ajoute-t-il, ne sont pas moins intéressantes que celles d'Ulysse. Si, comme le chantre d'Ulysse et d'Hector, Milton avait pu enfanter deux chefs-d'œuvre, sans doute il eût fait mieux que d'indiquer un sujet remarquable, il l'eût traité.

Mais ce qui doit sur-tout nous étonner, c'est que Shakespear, ce peintre énergique des royales infortunes, c'est que Pope, ce traducteur célèbre de la plus belle des épopées, n'aient pas confié, l'un à la tragédie, l'autre à la muse héroïque, le soin de reproduire le grand nom d'Alfred et son histoire merveilleuse.

Quel personnage plus éminemment poétique, en effet, qu'un monarque, fondateur et guerrier, poëte et législateur, qui joint à tant de sortes

d'intérêt, l'intérêt plus grand qu'inspire un malheur non mérité? Les poëtes et les romanciers ont-ils rien inventé de plus généreux que le caractère, de plus attachant que les aventures de cet Alfred, qui, accablé sous le nombre après d'éclatantes victoires, abandonné de son peuple dont il est chéri, suspend sa couronne aux rameaux d'un chêne, se réfugie dans une cabane, et, simple pâtre, songe, en conduisant un troupeau, qu'il doit encore gouverner un peuple; qui, au signal de l'amitié, passe sous le déguisement d'un chanteur dans le camp des farouches Danois, observe leurs positions, profite de leur désordre, et, un luth en main, s'apprête à reconquérir ses états?

Au charme d'un sujet si noble, si dramatique, si complet, se rattachent les scènes d'une nature primitive, les tableaux contrastés de mœurs sauvages et de mœurs plus adoucies, des soins champêtres et des travaux guerriers, de l'audace ignorante et sans frein et de la valeur disciplinée: et, au milieu de ces images tour-à-tour gracieuses et sombres, imposantes et terribles, domine le caractère magnanime d'un héros à qui les vic-

toires même n'ont pu faire aimer la guerre, d'un roi dont la gloire est pure et consolante, et dont un historien, qui ne prodiguait pas la louange, disait : « Je ne sais s'il y a jamais eu sur la terre un homme plus digne des respects de la postérité qu'Alfred-le-Grand.... L'histoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut, ni faiblesse, le met au premier rang des héros utiles au genre humain.... »

Je me garderai bien de donner ici, à propos de mon poëme, une de ces poétiques où les préceptes de l'art sont adroitement détournés par l'auteur au profit de l'ouvrage. Il me paraît peu convenable d'offrir au public des préceptes, quand on attend de lui des leçons.

ALFRED.

CHANT PREMIER.

Muse du Nord, qui, seule et recueillie,
Au bruit lointain de l'orageuse mer
Vas répétant, dans les longs soirs d'hiver,
De l'Écossais la ballade vieillie!
Soit que tes yeux s'arrêtent par hasard
Sur les créneaux de ces tours sépulcrales,
Sanglants témoins des crimes du poignard;
Soit qu'à minuit tu foules à l'écart
Les marbres saints ou les tombes royales;
Viens. Les esprits à la baguette d'or,
Rassemblés tous en des cercles sans nombre,
Ont de Windsor peuplé la forêt sombre :
L'heure est propice; aux sentiers de Windsor,
Du grand Alfred je veux évoquer l'ombre.
Apporte-moi le luth consolateur,
Dernier ami, qui, fidèle à son maître,
Suivit au loin dans un exil champêtre
Ce roi caché sous l'habit du pasteur.

Libre au milieu de l'Angleterre esclave,
Une île étroite, et ceinte de roseaux
Qu'un double fleuve abreuvait de ses eaux,
Se dérobait à l'œil du Scandinave.
Là demeurait un vieux soldat d'Ecbert:
Olgard, issu d'une noble famille,
Fuyait le monde, et sur ce bord désert
Coulait des jours embellis par sa fille.
Tout le hameau chérissait Edvitha:
Plus d'un pasteur la nomma la plus belle;
Plus d'un vieillard à son fils souhaita
De mériter une épouse comme elle.
Nouvel ami du vieillard généreux,
Le jeune Elvin dans la simple chaumière,
Qui de tout temps s'ouvrit aux malheureux,
Avait trouvé la table hospitalière.
Vers les rochers qui dominent les eaux
Il conduisait les chèvres vagabondes,
Ou, dans les prés que baignent les ruisseaux,
L'agneau timide et les brebis fécondes.
Edvin cachait le secret de son cœur;
Mais d'Edvitha souvent à la veillée
Il ramassait la guirlande effeuillée;
Même parfois il l'appelait sa sœur.
Ce nom de sœur et si pur et si tendre,
Qu'Edvin répète avec un doux accent,
Trouble Edvitha qui se plaît à l'entendre,
Et qui tout bas répond en rougissant.

Telle une fleur qui, sur les eaux penchée,
Se balançait au flexible rameau,
S'échappe enfin, par les vents détachée,
Et mollement suit le cours du ruisseau;
Telle Edvitha s'abandonne sans peine
Au sentiment dont le charme l'entraîne.
Quand les troupeaux, des prés quittant l'émail,
Sont renfermés dans l'ombre du bercail,
Edvin, assis aux pieds de la bergère,
Lui répétait la ballade étrangère,
La longue histoire, et les simples chansons
Qu'à leurs foyers les filles des Saxons
Chantaient, la nuit, en attendant leur père.
Mais, par hasard, venait-il quelquefois
A rappeler quelque triste aventure
De rois proscrits cachés au fond des bois,
Il se troublait; les cordes sous ses doigts
Ne formaient plus qu'un lugubre murmure;
Morne et pensif, il demeurait sans voix.
Ce n'était point la vague rêverie
Du pâtre obscur qui songe à ses troupeaux,
Aux fruits des bois, aux fleurs de la prairie,
En essayant sur ses légers pipeaux
Un air d'amour pour la beauté chérie.
D'un soin plus grave il semble inquiété:
Tout le trahit, ses discours, son silence;
Et, sur ces bords trop long-temps arrêté,
Vers d'autres lieux en espoir il s'élance,

Impatient de son obscurité.
Olgard un jour lui dit: « Ton luth sommeille,
Et loin de nous tu rêves à l'écart.
D'un chant guerrier viens flatter mon oreille;
Le chant guerrier rajeunit le vieillard. »
Edvin soumis se rend aux vœux d'Olgard.
Précipitant sa cadence plus vive,
Il veut chanter l'hymne de la valeur;
C'est vainement, et la note plaintive
Revient toujours soupirer la douleur :
« Mon luth est triste; en vain je l'importune :
Aux sons de gloire il n'est plus destiné.
Tel il gémit dans le jour d'infortune
Où de son peuple Alfred abandonné...
— O! parlez-nous de ce roi détrôné;
Répétez-nous sa douloureuse histoire,
Dit la bergère; au bord du fleuve assis,
Vous la contiez un jour, et vos récits
Depuis ce jour occupent ma mémoire. »
Alors Edvin, sur un mode touchant,
Du roi banni redit le triste chant :

Alfred un jour, abandonné des braves,
Vit ses sujets passer sous d'autres lois,
Et sous le joug des tyrans scandinaves
Courber le front pour la première fois.
Plaignez Alfred et le destin des rois.

Un seul ami, qui l'aima pour lui-même,
En lui jurant de soutenir ses droits,
Vint embrasser le roi sans diadème...
L'embrassait-il pour la dernière fois?
Plaignez Alfred et le destin des rois.

Dès le retour de l'aurore prochaine,
Se dérobant aux féroces Danois,
Il suspendit sa couronne au vieux chêne,
Et le vieux chêne en tressaillit trois fois.
Plaignez Alfred et le destin des rois.

Heureux Ecbert! au beau pays de France
Un roi fameux t'accueillit autrefois;
Et, sans appui comme sans espérance,
Ton héritier gémit seul dans les bois.
Plaignez Alfred et le destin des rois.

Depuis ce temps, on dit que son fantôme
Dans la feuillée apparut une fois.
Peut-être, hélas! songeant à son royaume,
Sous quelque ombrage est-il mort dans les bois.
Plaignez Alfred et le destin des rois.

Des pleurs mouillaient les yeux de la bergère;
Elle disait : « Que je plains sa misère!
Pourquoi le ciel, qui protége les rois,
Ne l'a-t-il pas amené sous nos toits?
Chéri de nous, il eût béni mon père.

— Quoi! se peut-il, répond Edvin troublé,
Qu'il vous inspire un intérêt si tendre?
Belle Edvitha! s'il pouvait vous entendre,
De son malheur il serait consolé.
— Le nom d'Alfred est cher à mon grand âge,
Poursuit Olgard; jadis par mon courage
Je dérobai son aïeul au trépas.
Suivant Ecbert au milieu des combats,
Du fer levé je vis le coup funeste
De ses vieux ans prêt à borner le cours:
Je le sauvai; mon sang paya ses jours.
Cette blessure est un bien qui me reste.»
Il la montra sur son sein découvert;
Puis il reprit: « Ce magnanime Ecbert
Entre ses bras m'emporta sous sa tente;
Il dénoua son écharpe éclatante,
Et de mon sang elle étancha les flots.
Je la conserve.» En écoutant ces mots:
« Ah! dit Edvin, permettez que je touche
Ce don sacré d'un roi victorieux;
Noble vieillard, permettez que ma bouche
Presse un moment le tissu glorieux.
— Oui,» dit Olgard. Aussitôt il se lève;
Au mur poudreux où pendait son vieux glaive
Il prend l'écharpe. Edvitha, souriant,
En décorait Edvin impatient.
Dieu! quels transports il sent naître en son ame!
Dans ses yeux brille une subite flamme.

Olgard lui parle, il ne l'écoute plus;
Sa voix s'égare en des accents confus;
Il nomme Ecbert, parle de diadême...
Ce jeune Edvin, c'était Alfred lui-même.
Dès ce moment, la fille du vieillard
N'occupait plus son ame tout entière.
Plus matinal, il quittait la chaumière,
Vers la chaumière il revenait plus tard.
A la veillée, interrogeant Olgard,
Il ne parlait que du fier Scandinave.
Leur chef Ivar, si farouche et si brave;
Son frère Ubba, pirate au cœur de fer,
Moins digne fils du courageux Recner (1);
Du camp nouveau les secrètes entrées;
Des monts voisins les routes ignorées;
Tel est d'Alfred l'entretien le plus cher.
Quand du vieillard la longue expérience
L'avait charmé par d'utiles récits,
Il se levait, saisi d'impatience,
Et dans les bois par les ombres noircis
Portait son trouble et ses pas indécis.
A tout moment, non sans rougir de honte,
Il croyait voir, sous ses yeux éperdus,

(1) *Recner* ou *Regner,* roi de Danemarck et barde fameux, qui, renfermé dans une prison par son ennemi, acheva tranquillement son hymne de mort, au milieu des serpents qui le dévoraient.

L'auguste Ecbert, qui lui demandait compte
De tant de jours obscurément perdus.
Il s'écriait : « O père de mon père !
Me verras-tu long-temps humilié ?
Et toi, Dévon, espoir de ma misère,
Dans ce désert m'as-tu donc oublié ?
Tu me promis qu'un fidèle message
M'apporterait le signal du retour :
Sur les rochers qui bordent cette plage,
L'œil fixe, en vain je m'assieds tout le jour ;
Rien ne paraît. Dans ce triste séjour
Me faudra-t-il consumer mon jeune âge ?
Ah ! si j'obtiens ce signal désiré,
J'en fais serment au dieu de ma patrie,
Seul, sans escorte et sans crainte, j'irai
De ces Danois affronter la furie ;
Simple chanteur, j'irai, mon luth en main,
Du camp d'Ivar observer l'étendue,
Et, préparant l'attaque inattendue,
De la victoire apprendre le chemin.
Un heureux sort près d'Ivar me protége :
Quand des Danois je soutins les assauts,
Ivar absent, sur ses légers vaisseaux,
Suivait son frère aux côtes de Norwège.
Si mes exploits jusqu'à lui sont venus,
Mes traits du moins ne lui sont pas connus.
Sans défiance il m'ouvrira sa tente. »
Alfred ainsi trompait la longue attente,

Et les langueurs d'un pénible repos;
Mais quand du soir l'ombre voilait la terre,
Il s'arrachait à ses rêves de guerre,
Et tristement ramenait ses troupeaux.
  De ton monarque ami sage et fidèle,
Noble Dévon! alors que faisais-tu?
Long-temps pour lui ton bras a combattu;
Et, pour tenter une lutte nouvelle,
Tu rends l'audace à son peuple abattu.
De combattants une troupe aguerrie
Déja s'apprête à servir ton dessein;
Déja ta voix fait tressaillir leur sein
Aux noms sacrés de prince et de patrie.
Non loin du camp des farouches Danois,
De Sommerset la forêt solitaire
Voit sous son ombre accourir à-la-fois
Tous les héros, honneur de l'Angleterre.
  Un jour Alfred, aux rayons du matin,
Était assis sur la déserte plage,
Et, de Dévon attendant le message,
Ses yeux erraient vers le sentier lointain.
A son oreille arrive un bruit soudain.
Entre le fleuve et l'aride clairière,
Passait Ubba; de six guerriers suivi,
Fier du butin dans sa course ravi,
Il retournait au camp d'Ivar son frère.
Alfred entend sa formidable voix,
Qui, résonnant sur la rive escarpée,

Criait ces mots aux pirates danois :
« Tout doit tribut aux enfants de l'épée !
Qui tient un fer, amis, possède tout !
La terre est vaste et nos biens sont partout !
Vous avez vu ces troupeaux qui bondissent ?
Ils sont à nous ; que vos mains les saisissent !
D'un tel présent rendons grace au destin ;
Élançons-nous dans cette île sauvage,
Et sur ses bords préparons le festin. »
Il fend les flots et touche le rivage.
Ses compagnons le suivent... Le berger
Posant son luth sur la roche prochaine,
Arme sa main du rameau d'un vieux chêne,
Marche au-devant du farouche étranger,
Et d'une voix menaçante et tranquille :
« Chef inconnu ! qui t'amène en cette île ?
Qu'y cherches-tu ? réponds. — Ce n'est pas toi.
— N'avance pas. — Qui me le défend ? — Moi.
— Quel chef puissant règne sur ce parage ?
— Moi. — Tu me plais. Aurais-tu du courage ?
— Tu le verras. — Je te protégerai.
Le camp danois vaut bien ton pâturage ;
M'y suivrais-tu ? — Je t'y précéderai.
— Quel es-tu donc ? — Que t'importe ? peut-être
Dans peu d'instants je me ferai connaître :
Combats toujours. — Tu vas, faible pasteur,
De cet acier sentir la pesanteur.
— Frappe, et tais-toi. » Frémissant de l'injure,

Ubba de l'œil quelque temps le mesure,
Et la vengeance est au fond de son cœur.
Mais, du combat craignant déja l'issue,
Tous les Danois sur Alfred élancés
Vont l'accabler; il lève sa massue,
Frappe, redouble, écrase à coups pressés
Les plus hardis à ses pieds terrassés.
Le reste au loin s'enfuit sur le rivage.
Ubba, les yeux étincelants de rage,
Fond sur Alfred; mais Alfred, sans terreur,
Lui laisse user sa force et sa fureur.
Bientôt, joignant la valeur et l'adresse,
De toutes parts il l'attaque, il le presse;
Seul il l'entoure, et le pâle Danois
Trouve en un seul dix guerriers à-la-fois.
Du fer rompu l'inutile poignée
Reste en sa main; il pousse un cri d'effroi.
Alfred s'arrête, et lui dit: « Remets-toi. »
Le fier Ubba voit sa vie épargnée;
Il s'en indigne: « Insolent! tu mourras. »
La forte hache arme aussitôt son bras.
Terrible, il lève au-dessus de sa tête
Le coup pesant que sa vengeance apprête.
A sa rencontre Alfred s'est élancé;
D'un choc affreux le Danois renversé
Succombe: « Eh bien! dit Alfred, que t'en semble?
Faible pasteur, j'ai vaincu le Danois.
Oseras-tu nier une autre fois

Que je sois pâtre et guerrier tout ensemble?
— Honneur à toi! » dit le fils de Recner;
Et pour frapper il soulève le fer.
Alfred échappe à sa rage trompée;
Des mains du traître il arrache l'épée,
Et d'un sang noir fait ruisseler les flots.
Interrompant sa menace inutile,
Le Danois rit, et meurt. Dans le repos
Tout rentre alors, et le berger tranquille
Va retrouver son luth et ses troupeaux.

FIN DU PREMIER CHANT.

ALFRED.

CHANT SECOND.

ALFRED.

CHANT SECOND.

Or maintenant, dis-nous, muse du Nord,
Quel fut d'Olgard le généreux transport,
Quand, rougissant d'une si faible gloire,
Edvin, pensif, lui conta sa victoire.
« Toi! leur vainqueur! O mon fils! à leurs coups
Quel sort heureux a donc pu te soustraire?
Eh quoi! toi seul contre eux tous! — Non, mon père;
A mes côtés j'avais Ecbert et vous. »
Vous eussiez vu des feux du premier âge
Les yeux d'Olgard reprendre tout l'éclat:
« Que n'ai-je, ami, secondé ton courage!
Oh! si le ciel encore au vieux soldat
Eût accordé les honneurs d'un combat!...
Le temps n'est plus. Toi, fille aimable et chère,
Songe à présent qu'Edvin n'est plus pour nous
Un pâtre obscur; c'est le fils de ton père:
Par sa valeur il nous a sauvés tous;
Je te permets de le nommer ton frère. »

Alfred à peine entend ces derniers mots :
De longs regrets poursuivent le héros ;
Il pense au jour de victoire et de fête
Où, tout ensemble et monarque et soldat,
Poudreux encor de son dernier combat,
Du diadême il vit ceindre sa tête;
Il se souvient de ses nombreux exploits,
Quand de l'état les plus fermes colonnes
Tombaient sans lui sous l'effort des Danois,
Quand à leur joug il déroba sept fois
Son front chargé du poids des sept couronnes (1).
Mais, de leur trouble à peine revenus,
Les compagnons du guerrier qui n'est plus
Ont emporté sa dépouille mortelle.
Au camp danois arrivés lentement,
Des yeux d'Ivar ils cherchent un moment
A détourner cette image cruelle.
Ivar accourt, frissonne, et dit ces mots :
« Auprès de vous je ne vois point mon frère! »
L'un d'eux répond : « Il est avec son père;
Comme son père il est mort en héros. »
Triste, et les bras croisés sur sa poitrine,
Loin des guerriers Ivar alla s'asseoir.
Le scalde alors chanta : sous la colline
Le corps glacé reposait vers le soir.

---

(1) L'heptarchie.

Le jour suivant, à l'ombre fraternelle,
Ivar, tourné vers la tombe nouvelle,
Jure, au milieu du funèbre festin,
De consacrer à la flamme éclatante
Les deux captifs que leur fatal destin
Doit les premiers amener sous sa tente.
Levant au ciel un regard furieux,
Il en atteste Odin l'incendiaire (1),
Et par le scalde en traits mystérieux
L'affreux serment est gravé sur la pierre.
  Quelques Danois, vainement poursuivis,
Qui, des forêts repoussés vers la plaine,
En ce moment arrivaient hors d'haleine,
Viennent au chef apporter ces avis:
« Chef! au combat le Saxon se prépare;
Le fier Anglais sort enfin du repos.
Un court trajet de leur camp nous sépare,
Et Sommerset voit flotter leurs drapeaux.
Ils sont nombreux : dans la forêt profonde,
D'un vaste camp ils dressent l'appareil;
Nous les verrons avant que le soleil
Ait quatre fois plongé ses feux dans l'onde.»
Ivar écoute, et dit à ses soldats :
« Amis, buvez. Le retour des combats
D'un long repos vous épargne l'injure;

---

(1) *L'incendiaire* est une des nombreuses dénominations d'Odin.

Ne craignez plus de mourir sans blessure.
Gloire au guerrier noblement terrassé!
Malheur au lâche! avec lui tout succombe:
L'oiseau d'oubli (1) vient chanter sur sa tombe;
Pour lui déja l'avenir est passé.
Buvez.» Il dit; les clameurs se confondent,
Et les échos en mugissant répondent.
Trois chefs alors s'approchent: «Noble Ivar,
Que des combats le jour enfin se lève!
Auprès du tien brillera notre glaive.»
C'étaient Usdal, et Tremnor, et Rismar.
Ces trois guerriers, qu'un même nœud rassemble,
Aux sœurs d'Ivar ont donné leur amour.
Du même flanc sortis le même jour,
Au sein des camps ils grandirent ensemble.
Leurs bras unis, sous le même étendard,
Frappent ensemble à travers la mêlée,
Comme à-la-fois la fourche au triple dard
D'un triple coup fend la terre ébranlée.
Mais nul danger digne de leur valeur
Ne s'est offert; de leurs armes encore
Nul attribut, nul signe ne décore
L'airain sans noms et l'acier sans couleur.
Ils ont juré leur chaîne fraternelle
De mériter une armure nouvelle,

---

(1) Expression souvent employée dans les poésies danoises.

Et dans ce jour veulent au prix du sang
Se délivrer de leur bouclier blanc.
Heureux, hélas! si le sort de la guerre
N'ordonne point que les trois compagnons,
Unis toujours, emportent sous la terre
Leurs boucliers sans couleur et sans noms!
« De votre bras je connais la vaillance,
Leur dit Ivar; amis, souvenez-vous
Qu'en vous mes sœurs chériront leurs époux,
Et méritez une illustre alliance. »
Mais cependant ces filles de Recner,
Prenant en main la navette de fer,
A la lueur d'une lampe magique,
Sous le rocher qui s'élève à l'écart
Ont commencé la trame fatidique
Qui des Danois formera l'étendard.
Dans leur beauté moins aimable qu'austère,
On cherche en vain l'abandon si touchant;
Mais de leurs traits le noble caractère
Peint de leurs cœurs l'héroïque penchant.
Leur front est pâle, et leur regard est sombre;
Leurs noirs cheveux flottent désordonnés;
Et ces trois sœurs, se recueillant dans l'ombre,
Des sœurs d'enfer aux regards étonnés
Offrent ensemble et l'image et le nombre (1).

---

(1) On supposait que trois déesses, messagères d'Odin, connues sous le nom générique de *Valkyries*, allaient au mi-

Déja s'étend sur leur métier d'airain
Le long tissu qu'attachent deux épées;
Et lentement leurs voix entrecoupées
Chantaient cet hymne au sinistre refrain :

Odin se lève; Odin l'invulnérable
A par trois fois demandé son coursier,
Et des rameaux du frêne vénérable
A détaché l'étincelant acier.
Sa voix puissante ébranle au loin la terre,
Et retentit dans les antres du Nord.
Formons, formons le tissu de la guerre;
Chantons, chantons le refrain de la mort.

De noirs corbeaux une troupe affamée
Au pied des monts vient de se rassembler,
Et, s'élevant entre la double armée,
Boit en espoir le sang qui va couler.
Fiers combattants qui joncherez la terre!
La Valkyrie a marqué votre sort.
Formons, formons le tissu de la guerre;
Chantons, chantons le refrain de la mort.

Fatales sœurs! épargnez notre frère;
Gardez Ivar à nos embrassements :

---

lieu des combats dispenser la victoire et désigner ceux qui devaient périr. Ces parques du Nord s'appelaient *Gadur*, *Rosta*, et *Skulda*.

Vengez d'Ubba la couche funéraire,
Et toutefois protégez nos amants.
Puissent leurs noms, terribles sur la terre,
Occuper seuls les cent harpes du Nord!
Formons, formons le tissu de la guerre;
Chantons, chantons le refrain de la mort.

Et du corbeau, l'emblême du carnage,
Sur l'étendard elles peignaient l'image (1),
Non sans tracer les signes merveilleux
Par qui des morts la cendre est réchauffée,
Et qu'autrefois, dit-on, la vierge-fée
Devers Upsal apprit à leurs aïeux.
L'ombre s'enfuit, le jour blanchit les cieux,
Et les trois sœurs travaillent sans relâche.
Le soir enfin les voit finir leur tâche,
En proférant des mots mystérieux.
Ivar des mains de ses trois sœurs chéries
Avec transport reçoit le don sacré;
Il le dévoue aux pâles Valkyries,
Et le suspend au chêne révéré.
Le même soir, dans l'île solitaire,
Alfred songeait au trône héréditaire;
Quand tout-à-coup s'élève un bruit léger...
Sur l'autre bord un voyageur l'appelle.

---

(1) L'étendard sacré des Danois s'appelait *Reifstein*, mot qui dans leur langue signifie *corbeau*.

A cette voix, Alfred vers l'étranger
Guide aussitôt la légère nacelle:
De son ami c'était le messager.
« Au pâtre Edvin, conduis-moi. – C'est moi-même.
— Prends cet anneau; j'ai rempli mon devoir. »
Il dit, et part. Aux feux pâles du soir,
Le roi pasteur, saisi d'un trouble extrême,
Lut pour devise autour de l'anneau d'or
Ces mots gravés : SOMMERSET! DIADÈME!
Et s'écria : « Je suis Alfred encor! »
Tel un enfant de la libre Helvétie
Goûtait loin d'elle, au printemps de sa vie,
D'un nœud charmant l'innocente douceur.
Le ranz du pâtre un jour se fit entendre.
A ces accents si connus de son cœur,
Mal du pays, mal douloureux et tendre!
Dès l'instant même il ressent ta langueur.
Le lac d'azur, le châlet, la prairie,
A sa pensée ont apparu soudain;
Il voit déja dans l'horizon lointain
Fumer les toits de sa chère patrie.
Il reconnaît cette chaîne de monts
Qui dans les airs lèvent leur tête blanche,
Et croit ouïr dans les ravins profonds
Mugir long-temps la bruyante avalanche.
En vain l'amour gémit : le lendemain,
Abandonnant la plaintive étrangère,
De la montagne il reprend le chemin,

Et s'en retourne au pays de sa mère.
Tel est Alfred. Mais l'heure s'enfuyait,
Et les troupeaux rentrèrent sans leur maître,
Et d'Edvitha le regard inquiet
Cherchait Edvin sans le voir reparaître.
De la chaumière elle sort en tremblant,
Pose dans l'ombre un pied timide et lent :
Le moindre bruit l'arrête; elle frissonne
Quand sur ses pas le vent qui tourbillonne
A fait frémir le feuillage mouvant.
Se rassurant enfin, elle commence
Du roi banni la touchante romance,
Qu'à ses côtés Edvin chanta souvent.
  Alfred, plongé dans sa mélancolie,
Errait encore au pied du mont voisin;
De longs soupirs s'échappaient de son sein.
Il écouta la cadence affaiblie
Du lai plaintif, et ces accents connus
Qui jusqu'à lui bientôt ne viendront plus;
Et, s'approchant de la beauté tremblante
Qu'il croyait voir pour la dernière fois,
Il répéta d'une voix triste et lente :
« Plaignez Alfred, et le destin des rois. »
  Le lendemain, quand l'aube blanchissante
Perce à demi l'obscurité des cieux,
Le pâle Edvin d'Edvitha gémissante
Veut s'épargner les déchirants adieux.
Au lit d'Olgard, qu'un faible jour éclaire,

Il marche, et dit : « Bénissez-moi, mon père!
Je pars. » Olgard soupire, et lui répond :
« Je t'aimais trop, Edvin. Un deuil profond
Va désormais attrister ma vieillesse;
Tu manqueras long-temps à ma tendresse;
Mais tu le veux, dispose ton départ :
Songe parfois à mon humble demeure;
Sur ton chemin si tu vois un vieillard,
Songe un moment à celui qui te pleure. »
Tous deux long-temps se tinrent embrassés.
Olgard enfin s'écria : « C'est assez,
Mon cher Edvin! à la mâle rudesse
D'un vieux soldat sied mal tant de faiblesse.
Pars; comme moi va servir ton pays :
Pars; quelque jour tu reviendras, mon fils.
Tu reverras le vallon, la chaumière,
Mon Edvitha peut-être!... mais alors
Le vieil Olgard sera parmi les morts.
Edvin du moins bénira ma poussière. »
Dans son silence Olgard retombe. Enfin
Il poursuivit d'une voix altérée :
« De ce séjour, tu me l'as dit, Edvin,
Un long trajet sépare ta contrée.
Aux durs mépris d'une avare pitié
Je ne veux pas que le sort t'abandonne.
Je t'en supplie, Edvin... je te l'ordonne,
De mon peu d'or emporte la moitié.
—Gardez un bien pour moi trop inutile,

Cœur généreux! Ah! vous m'avez appris
Que le malheur, sans subir les mépris,
Peut en chemin rencontrer un asyle,
Des soins touchants et des hôtes chéris.
Une richesse et plus noble et plus pure
Est en vos mains. — Parle, et, je te le jure,
Tu l'obtiendras. — Cette écharpe d'un roi,
De votre sang rougie... — Elle est à toi.
La voici; prends. — Mon père!... O! de ce gage
J'avais besoin pour garder mon courage.
Bénissez-moi. » Sur Alfred à genoux
Le bon vieillard étend ses mains, et prie.
Alfred se lève : « Adieu, séparons-nous,
Il en est temps. Du jour qui vient de naître
Je vois déja s'agrandir les rayons;
A nos regards Edvitha va paraître...
Dites-lui bien... C'est elle! Adieu, fuyons. »
Et, s'échappant, au fond de la vallée
Il disparaît. Edvitha désolée,
De son malheur instruite, mais trop tard,
Tombe en pleurant sur le sein du vieillard.

Tendre Edvitha! seul avec ton image,
Edvin distrait s'égara tout le jour.
Quand la nuit vint, sous l'humide feuillage
Il s'étendit, et reprit son voyage
Dès que l'aurore aux cieux fut de retour.
Mais, ô surprise! un sentier le ramène
Vers le séjour que la veille il quitta;

Il reconnaît sur la rive prochaine
L'humble cabane où respire Edvitha,
Et cet aspect l'attendrit et l'enchaîne.
Le fleuve ainsi, de détours en détours,
Toujours fuyant et revenant toujours,
Laisse à regret la rive accoutumée,
Où l'aubépine et la rose embaumée
Charmaient ses flots et parfumaient son cours.
Son cours l'appelle au séjour des orages :
Mais en quittant ces bords délicieux,
Le fleuve encor se plaît sous leurs ombrages;
A la prairie, aux parfums, aux rivages
Il semble encor murmurer des adieux.
Edvin s'écrie : « Est-ce un avis suprême
Qui vers ces lieux vient de me rappeler?
Où vais-je, hélas! L'incertain diadême
Vaut-il le sang qui bientôt doit couler?
Du toit que j'aime, ah! pourquoi m'exiler?
Cachons mes jours sous le paisible chaume :
Fille d'Olgard! tu les embelliras.
Ces prés, ces bois deviendront mon royaume,
Et mes sujets ne seront point ingrats. »
Disant ces mots, prompt comme la pensée,
Il s'élançait au rivage prochain,
Lorsque d'Ecbert l'écharpe balancée
Frappa ses yeux... Ce ne fut point en vain.
Son front rougit, incliné vers la terre;
Et jusqu'à l'heure où la nuit solitaire

Revint tomber sur les bois obscurcis,
De son aïeul il vit l'ombre royale
Qui, d'un pas ferme, à ses pas indécis
Ouvrait la route, et qui par intervalle
Le regardait, en disant : « Sois mon fils. »

FIN DU SECOND CHANT.

ALFRED.

CHANT TROISIÈME.

ALFRED.

CHANT TROISIÈME.

Du beau ramier gémissante compagne,
Que cherches-tu? Sans espoir de retour,
Ton jeune ami délaisse la montagne;
Du toit d'azur qui couronne la tour
Prenant son vol dans un ciel sans orages,
Il n'ira plus aux vallons d'alentour
Te retrouver sous les riants ombrages.
Douce colombe! au moins en ta douleur
Tu ne sais pas quel danger le menace;
Tu ne sais pas quelle imprudente audace
Lui fait braver les rets de l'oiseleur.
  Fille d'Olgard! tu gémissais comme elle;
Comme elle en proie à de mortels ennuis,
Dans la langueur et des jours et des nuits,
Tu déplorais une absence cruelle.
Au bord des eaux tu le cherches; tu crois,
Sous la fraîcheur de la feuille légère,
Entendre encore et ses pas et sa voix :

Non : c'est le bruit de la feuille des bois,
C'est du vallon la biche passagère.
Le soir, assise à côté de son père,
Elle lui dit, et non pas sans rougeur :
« Votre Edvitha doit vous ouvrir son cœur.
J'aimais Edvin, je l'aimais plus qu'un frère...
Mais d'un penchant si fatal et si doux
Edvin jamais ne surprit le mystère;
Il n'est connu que du ciel et de vous.
— Edvin t'aimait! — Respectueux et tendre,
Il se taisait, mais parfois un regard
Timidement savait se faire entendre.
— De ton Edvin j'ai pleuré le départ;
Dans ton Edvin j'eusse embrassé mon gendre ;
Et ton bonheur... — Mon père, il est trop tard.
A le revoir je n'ose plus prétendre.
Qui sait, hélas! en sa route égaré,
Edvin peut-être aux périls est livré?...
Ah! dissipez mon trouble involontaire...
Dans la chapelle antique et solitaire,
Au fond des bois un ange est révéré,
Des voyageurs c'est l'ange tutélaire.
Allons tous deux le prier pour Edvin;
Jamais, mon père, on ne le prie en vain.
Pour un seul jour quittons notre ermitage. »
Ton vœu me plaît, et mon cœur le partage,
Répond Olgard. Et, dès le lendemain,
De la chapelle ils prirent le chemin,

Pour accomplir leur saint pélerinage.
  Alfred, hélas! a besoin de leurs vœux.
Errant, perdu sous des bois ténébreux,
Des noirs taillis, non sans inquiétude,
Il traversait la morne solitude.
Ses traits pâlis de sueur sont trempés;
La soif le brûle et la faim le dévore;
Et les lueurs du perfide phosphore
Loin du sentier guident ses pas trompés.
Le vent mugit dans la cime des chênes;
Les loups cerviers hurlent; sur son chemin,
Il les entend, aux cavernes prochaines,
Se disputer quelque ossement humain.
A son oreille incessamment frappée
Dans le lointain se prolongent les cris
De ces corbeaux que sa vaillante épée
Du sang danois a si long-temps nourris.
Durant deux jours, durant deux nuits entières,
Le gland du chêne et l'herbe des bruyères
Du roi proscrit furent le vil repas;
La ronce aiguë et la sanglante épine
Battaient son front, déchiraient sa poitrine:
Vaines douleurs! il ne les sentait pas.
Mais à la fin, triste et l'ame oppressée,
Il suspendit sa marche, et le sommeil
Ferma bientôt sa paupière lassée.
Un songe heureux, consolant sa pensée,
Vint doucement retarder son réveil.

Il lui sembla qu'un fleuve de lumière
Vers l'occident s'élançait à sa voix,
Et de ces bords sans culture et sans lois
Allait percer l'obscurité première.
Il croyait voir, d'avance retracé,
Ce monument de gloire et de sagesse (1),
Savant gymnase, où l'ardente jeunesse
Doit s'abreuver aux sources du passé.
Il retrouvait dans sa magnificence
Cette cité des antiques Romains,
Où de Léon les paternelles mains
L'avaient marqué du sceau de la puissance.
Les orateurs, les sages, les guerriers
Sortaient pour lui de leurs tombes muettes;
En écoutant la lyre des poëtes,
Il s'égarait en des bois de lauriers.
Souvent, assis dans la grotte fleurie,
Nouveau Numa près d'une autre Égérie,
Il entendait cette sublime voix
Des immortels qui conseillent les rois,
Et recueillait pour sa noble Angleterre
De ces leçons le trésor salutaire.
Bientôt il donne à ses vastes projets
L'appui des lois sagement dispensées;
Monarque et père, il veut voir ses sujets

(1) L'université d'Oxford.

Libres toujours ainsi que leurs pensées (1).
Les grands soumis, par leurs égaux jugés (2),
Sont tour-à-tour et vengeurs et vengés;
Et, contenu par un pouvoir suprême,
Le peuple, fier de ses droits protégés,
Trouve son juge au sein du peuple même.
  Alfred s'éveille; et ce grand avenir
A de ses maux chassé le souvenir.
L'espoir renaît dans son ame accablée.
Mais quel aspect pour son regard ravi!
Du roc altier que ses pas ont gravi,
Il aperçoit la plaine et la vallée.
Impatient, il sort de la forêt,
Cherche, et déja son trouble recommence;
Quand à ses yeux confusément paraît
De l'ennemi la forteresse immense.
Pourquoi faut-il que ses pas ralentis,
Par la fatigue enfin appesantis,
Secondent mal l'ardeur qui le dévore!
Mais les échos de la roche sonore
A son oreille apportent à-la-fois
Les rauques sons des trompes du Danois,
Et des clameurs plus bruyantes encore.
De quel bonheur Alfred est enivré!

---

(1) Mot d'Alfred lui-même dans son testament.

(2) L'institution du jury.

D'un pied rapide il franchit la distance
Qui des Danois le tenait séparé,
Au milieu d'eux passe sans résistance,
Et près d'Ivar a bientôt pénétré.
Du sombre Ivar la fureur vengeresse
Accomplissait sa fatale promesse;
Et deux captifs, dès l'aurore amenés,
Allaient périr au bûcher condamnés.
Vers la colline où repose son frère
Les feux ont lui; le dévorant brasier
Doit consumer et la fille et le père,
Emprisonnés dans l'homicide osier.
Mais la beauté qu'à la flamme on destine
Pourrait d'Ivar charmer le désespoir...
« Non, dit Ivar, regardant la colline:
Ubba n'est plus, je ne veux point la voir. »
Un serviteur vigilant et sévère
Paraît soudain : « De la terre étrangère
Un inconnu vient d'arriver ici.
—Qu'on le saisisse!—Il a nommé ton père.
—Qu'il reste libre et vienne!—Le voici.
Ton nom?—Edvin.—Ton pays?—La Scanie.
—Et que veux-tu, jeune barde?—Te voir,
Et de ce luth essayer le pouvoir.
—Qui t'enseigna la divine harmonie?
—Ton père.—Chante, et je vais le savoir. »
Du nom d'un père ô puissance suprême!
Le dur Ivar se sent ému lui-même

Au nom chéri devant lui prononcé.
A ses regards soudain se représente
Du vieux Recner l'attitude imposante,
Quand, tout entier de serpents enlacé,
Il acheva son hymne commencé.
  Quelques moments Edvin reste en silence;
Il se recueille, et, bientôt inspiré,
Confie au luth ce chant non préparé
Qu'Ivar écoute, appuyé sur sa lance :

Le grand Odin me recommande à toi,
Fils de Recner, honneur de sa mémoire !
Je sais un chant qui donne la victoire;
Recner jadis le répéta pour moi.

Je sais un chant qui soumet à sa loi
Le noir sépulcre et la mort éternelle :
Le corps glacé que par trois fois j'appelle
Se lève, et vient converser avec moi.

Je sais un chant que la fille du roi
Voulut apprendre : elle était jeune et belle;
Mais ce doux chant qui rend l'amour fidèle,
Je l'ai gardé pour ma sœur et pour moi.

Je sais un chant qui dissipe l'effroi :
Ton père encore à son heure suprême
Le redisait; je le redis moi-même,
Quand les serpents sifflent autour de moi.

Je sais un chant qui sur le front d'un roi
Peut replacer la couronne usurpée;
Du plus vaillant il fait tomber l'épée...
Et dès demain tu l'apprendras de moi.

Ton chant me plaît; je veux l'entendre encore,
Barde! et ta bouche a dit la vérité.
La voix des vents dans le chêne agité,
Le bruit lointain de la vague sonore,
Même l'accent des beautés que j'adore,
Ont moins d'attraits pour mon cœur enchanté.
Reste avec nous; et si la Valkyrie,
Le doigt tendu, me désignait au fer,
Pour qu'en riant j'abandonne la vie
Tu me diras la chanson de Recner.
Viens! Tu parais fatigué du voyage:
Dans les longs flots d'un savoureux breuvage
Goûte le suc de nos miels le plus doux.
A ce lait pur joins la hure sauvage
D'un sanglier qui tomba sous mes coups. »
Edvin s'assied. Une chair succulente
A ranimé sa force chancelante.
Le front moins pâle, il se lève. Soudain
Avec transport Ivar saisit sa main:
« Vois-tu d'ici la flamme qui pétille?
Dans cette flamme un vieillard et sa fille
Avant la nuit termineront leur sort.
Tu chanteras leur cantique de mort.

— Non, dit Edvin; c'est pour une autre fête,
Ivar, et non pour celle qui s'apprête,
Que je réserve un cantique sacré.
Fils de Recner! crois un barde inspiré:
Un dieu m'a dit, et je viens te redire
Qu'un autre sang en offrande est promis,
Le sang d'Alfred : Alfred encor respire;
Le sort d'Alfred en tes mains est remis.
— Alfred! Alfred!... cria d'un ton farouche
L'affreux Ivar, le rire sur la bouche.
— Un dieu l'a dit, reprend Edvin. Souvent
Les dieux du ciel au barde solitaire
Ont révélé les destins de la terre.
Tes yeux dans peu verront Alfred vivant;
Retiens ces mots que ma bouche profère;
Il est vivant; j'en jure par ton père.
— Serait-il vrai, Barde?... Que m'as-tu dit?
D'étonnement je demeure interdit.
Des prisonniers voués au sacrifice
En ta faveur je suspends le supplice;
J'en jure Odin. Mes scaldes assemblés
Sous le vieux chêne, à l'heure des ténèbres,
Commenceront les mystères funèbres;
A leurs accents les tiens seront mêlés.
Évoque Alfred; il t'entendra peut-être. »
Alfred répond : « Dans le combat prochain
Je te promets de le faire apparaître.
Crois-moi : jamais je ne promis en vain.

—Si jusque-là s'élève ta puissance,
S'écrie Ivar, de ma reconnaissance
Je te destine un gage solennel.
Oui, dans ma coupe épuisant l'hydromel,
Tu dormiras sous ma tente dorée;
Les chants d'amour berceront ton sommeil :
Le lendemain, de la vierge éplorée
Dont j'ordonnais le mortel appareil,
Tu recevras le baiser du réveil,
Et sa pudeur sera pour moi sacrée. »
Comme il parlait, du soleil qui s'enfuit
Les traits mourants dans l'onde s'affaiblissent.
Scaldes, venez! Que les harpes s'unissent
A vos refrains plus tristes que la nuit!
Ils sont rangés autour du chêne immense :
Le rit lugubre au même instant commence;
Et quatre fois dans les antres du Nord
Mugit le son du bouclier de mort.
Près des faucons la cavale égorgée,
A la lueur du chêne étincelant,
Se débattait sur le tertre sanglant :
Dans le sang pur la coupe s'est plongée,
Puis à la ronde elle va circulant.
Des assistants la lèvre s'y colore.
Alfred, prenant la coupe tiède encore :
« Danois, dit-il, ne réservez qu'à moi
Le chant de mort... Ivar! je bois à toi.

Redis tout bas les paroles sacrées (1);
Rien ne résiste à leurs charmes puissants.
Scaldes! touchez les cordes inspirées,
Et qu'à ma voix répondent vos accents!

ALFRED.

Scaldes, chantez! Sur l'autel du carnage
Est attendu l'aigle tombé des cieux:
Assez long-temps au fond du marécage
Il a caché les éclairs de ses yeux.

LES SCALDES.

Périsse Alfred, s'il est vivant encore!
Et, rassemblés près du chêne brûlant,
Puissions-nous tous à la troisième aurore
Nous abreuver dans son crâne sanglant!

ALFRED.

Scaldes, chantez! pressez l'heure fatale:
L'aigle insultant se rit de vos lenteurs.
Attendez-vous que son aile royale
Renverse autel et sacrificateurs?

LES SCALDES.

Périsse Alfred, s'il est vivant encore!
Et, rassemblés près du chêne brûlant,
Puissions-nous tous à la troisième aurore
Nous abreuver dans son crâne sanglant!

---

(1) Les *mots runiques*, langage mystérieux enseigné par Odin, et ignoré du vulgaire.

ALFRED.

Scaldes, chantez! Et toi, saisis le glaive,
Car de tes mains l'aigle peut s'échapper;
Il est tombé: tremble, s'il se relève!...
Plus redoutable, il viendra te frapper!

LES SCALDES.

Périsse Alfred, s'il est vivant encore!
Et, rassemblés près du chêne brûlant,
Puissions-nous tous à la troisième aurore
Nous abreuver dans son crâne sanglant!

Du chant de mort telle était l'harmonie;
Et, poursuivant sa tranquille ironie,
Au son du luth Alfred, le front serein,
Accompagnait leur atroce refrain.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

ALFRED.

CHANT QUATRIÈME.

ALFRED.

CHANT QUATRIÈME.

« N'EN doutez pas, c'est lui, c'est lui, mon père !
J'ai de son luth reconnu la douceur.
C'était sa voix : cette voix toujours chère
A retenti jusqu'au fond de mon cœur.
— Y songes-tu, ma fille ? Quel prodige
L'eût amené dans ce séjour d'effroi ?
— C'est lui, mon père ! — Il maudissait son roi ;
Le pourrait-il ? Détrompe-toi, te dis-je. »
Dans une tour, sur le tertre voisin,
Ainsi parlait à sa fille éperdue
Le vieux Saxon dont la mort suspendue...
C'était Olgard, et l'amante d'Edvin.
  Mais la nuit règne, et les autans mugissent ;
Au camp danois cependant retentissent
Les jeux bruyants, les ris désordonnés,
L'aigre dispute et les cris forcenés.
L'affreuse Orgie et la Débauche immonde,
La coupe en main, circulent à la ronde.

Le frêne antique et les chênes altiers
Sont dévorés par la flamme éclatante,
Fournaise immense, où des bœufs tout entiers
Tombe à grand bruit la masse palpitante.
La flamme à peine a coloré leurs flancs,
Que par lambeaux leur chair est arrachée,
Et que leurs os dont la terre est jonchée
Loin du festin roulent, noirs et brûlants.
De tous côtés les coupes étincellent;
De tous côtés les breuvages ruissellent;
Et les soldats, près des foyers ardents,
Hurlent en chœur des refrains discordants.
  Parmi les chefs assemblés sous sa tente,
Le sombre Ivar de moment en moment,
D'un air distrait, verse et boit froidement
Et l'hydromel et la bière écumante.
Au vieux Recner il songeait, et son œil
Cherchait le barde assis non loin du seuil:
« Approche, Edvin! parle-moi de mon père;
Ainsi qu'à moi sa mémoire t'est chère,
Buvons à lui: remplis la coupe d'or,
Et vide-la pour la remplir encor! »
L'instant d'après, frémissant de colère,
Ivar se lève, et, déja chancelant:
« Ta coupe, Edvin! Bois au trépas sanglant
Du meurtrier qui m'a privé d'un frère.
— Arrête, Ivar!... Le luth mélodieux
Ne s'unit point à la coupe d'ivresse;

Le barde austère a besoin de sagesse :
Sobre ici-bas, je boirai chez les dieux. »
D'Ivar pensif le front alors s'abaisse ;
D'une voix sombre il prononce ces mots :
« Fidèle Ubba, l'ami de ma jeunesse,
Qui partageais mes plaisirs et mes maux !
Tu n'es plus là. Dans l'amère tristesse,
Le cœur d'Ivar lentement se flétrit ;
Le plus doux miel sur mes lèvres s'aigrit. »
Et sa fureur tout-à-coup se ranime :
« Ouvre la tour, impétueux Rismar !
Amène-moi l'une et l'autre victime ;
Je veux les voir. — Que vas-tu faire, Ivar ?
S'écrie Edvin. Songe à la foi jurée.
— Oui. Ma parole en tout temps fut sacrée :
Songe à la tienne, Edvin. — Rassure-toi.
A sa promesse Edvin sera fidèle.
Demain, aux feux de l'aurore nouvelle,
Alfred ici doit paraître avec moi. »
Il dit. Rismar, sous la tente guerrière,
Au chef danois amène brusquement
Le vieux captif, la jeune prisonnière...
Edvin recule. Un cri d'étonnement
Va le trahir ; mais la fille et le père,
Déguisant mieux leur trouble et leur effroi,
Gardent tous deux un visage sévère.
« Où t'ai-je vu, jeune barde ? et pourquoi
Cette surprise... — Hélas ! pardonnez-moi,

Noble vieillard, et vous, belle étrangère,
Un doux prestige avait trompé mon cœur;
J'ai cru revoir et mon père et ma sœur.
— Jusqu'à demain sous la prochaine tente
Vous resterez, gardés par mes soldats,
Captifs! Demain, la vie ou le trépas.
Malheur à vous, s'il trahit mon attente!
— Malheur à moi plutôt!... reprend Edvin.
Infortunés, comptez sur moi; j'espère
Qu'en vous ici je n'aurai pas en vain
Revu ma sœur et retrouvé mon père.
— Prends, dit Ivar, prends ton luth inspiré.
Les fiers accords plaisent au Scandinave;
Va, dans ce camp au tumulte livré,
A mes guerriers chanter l'hymne du brave;
Tu me réponds d'eux tous. — Sois sûr de moi.
Je te l'ai dit, Ivar, tu peux m'en croire:
Je sais un chant qui donne la victoire,
Je sais un chant qui dissipe l'effroi. »
Soudain il part; dans sa marche discrète
Observant tout, les passages ouverts,
Les feux éteints, et les postes déserts.
Là, dérobant son approche secrète,
Il entrera par des chemins couverts;
Là, des Danois prévenant la retraite,
Il leur destine ou la mort ou les fers.
Tout est prévu, tout est dans sa pensée,
Et sa victoire est déja commencée.

Prudent, il chante; et les Danois ravis
Prêtent l'oreille à ces trompeurs avis :

Buvez, buvez, en attendant l'aurore !
Qu'elle vous trouve au milieu des festins.
Buvez, buvez ! Le jour est loin encore,
Et les brasiers ne se sont pas éteints.

Chantez, chantez ! Que votre voix sonore
Frappe l'écho des rivages lointains.
Chantez, chantez ! le jour est loin encore,
Et les brasiers ne se sont pas éteints.

Dormez, dormez ! En attendant l'aurore,
Rêvez la gloire et les futurs destins !
Dormez, dormez ! le jour est loin encore,
Et les brasiers ne se sont pas éteints.

Mais un Danois l'observait en silence :
« Pourquoi ce luth ? il sied mal à ta main,
Barde ; et mes yeux t'ont vu porter la lance. »
Il dit, se lève ; Alfred suit son chemin.
« Ivar ! Ivar ! sais-tu qui tout-à-l'heure
Dans notre camp chantait l'hymne au guerrier ?
– Sans doute. Eh bien ? – Ou qu'à l'instant je meure,
Ou c'est d'Ubba le fatal meurtrier.
— De tes discours la raison est bannie.
Quoi ! sous les coups d'un chanteur de Scanie,
De qui la main n'a point touché le fer,

Ubba, l'honneur de la Scandinavie,
Le fier Ubba, le fils du grand Recner,
Aurait perdu sa généreuse vie!
Pour sa mémoire as-tu tant de mépris?...
Trop de breuvage a troublé tes esprits:
Va sommeiller. — Je vis périr ton frère;
J'ai reconnu... — Cesse, ou crains ma colère! »
Le Scandinave, à cet ordre soumis,
S'éloigne; Edvin, dans la nuit ténébreuse,
Passe au milieu des gardes endormis,
Et librement poursuit sa marche heureuse
Vers la forêt où veillent ses amis.
Dévon alors redoublait l'énergie
De ses soldats autour de lui rangés.
Ce n'était point la turbulente orgie,
Les chants impurs et les cris prolongés
De ces Danois dans l'ivresse plongés;
Mais une troupe aux combats toujours prête,
Qui, repoussant les douceurs du sommeil,
Debout, se plaint de la nuit qui l'arrête,
Et, tout armée, appelle le soleil.
Au vaste sein de la forêt obscure
S'ouvre et s'étend un cirque sans mesure,
Désert sauvage, et dont les pas humains
Ont rarement fréquenté les chemins.
Inébranlable, un majestueux chêne,
Seul, se balance au milieu de la plaine,
En vain battu des tempêtes du Nord.

Tel un héros, seul avec son courage,
Résiste seul aux efforts de l'orage,
Et sans plier soutient les coups du sort.
Sur ce rameau le grand Alfred lui-même,
Partant, hélas! incertain du retour,
Vint tristement poser son diadême,
Et s'enfonça dans les bois d'alentour.
Dévon, au pied de l'arbre solitaire,
A la clarté des flambeaux pétillants,
Avait conduit les chefs les plus vaillants.
Il leur disait : « Soutiens de l'Angleterre!
De vous dépend le destin de la guerre.
Jadis Alfred vous guidait aux exploits;
Vengez Alfred, ou du moins sa mémoire,
Et que son nom, gage de la victoire,
Porte la mort dans le camp du Danois!
Ces feux épars, cette nuit, ce silence,
Ce chêne altier qui dans l'air se balance,
Ces ornements suspendus sur nos fronts,
Et qui d'Alfred rappellent les affronts,
Tout semble ici nous parler de vengeance.
Vengeons Alfred! Eh! que diriez-vous tous
Si du tombeau sa grande ombre échappée,
Sous ce feuillage, aux lueurs de l'épée,
Apparaissait pour combattre avec nous? »
A cette image, au saint nom de leur maître,
Tous répétaient : « Puisse-t-il apparaître!
— Braves amis! Alfred est devant vous, »

Dit le héros : et la troupe étonnée
Tressaille, et tombe à ses pieds prosternée,
En s'écriant : « Mânes chers et proscrits!
Dans la nuit sombre entendiez-vous nos cris?
— Alfred vous parle, et non son vain fantôme;
Je suis vivant : sur les brigands du Nord
J'aurai demain reconquis mon royaume.
Je suis vivant : le Danois seul est mort. »
Tandis qu'Alfred embrasse avec tendresse
Le digne ami qui protégea son sort,
Autour du chêne une foule s'empresse;
Et, sous vingt bras courbé non sans effort,
Un vert rameau de la tige robuste
Au front royal rend la couronne auguste.
En même temps éclatent dans les airs
Les glaives nus, les enseignes dorées;
Les boucliers, les lances acérées
Ont confondu leur bruit et leurs éclairs.
Les cris joyeux et les chansons de gloire
A cette fête invitent la victoire;
Elle y viendra : pour elle est déployé
Le vieux drapeau si long-temps oublié,
Dont les replis enferment l'épouvante.
Sur le tissu respire un coursier blanc,
Qui, l'œil en feu, la crinière mouvante,
Souffle la guerre et provoque le sang.
Couvert bientôt d'une armure nouvelle,
Le grand Alfred a gardé toutefois

La noble écharpe, et l'instrument fidèle
Dont les accords se mêlaient à sa voix[1]:
Et sur ses pas l'impétueuse élite
Au camp danois vole et se précipite.
Durant sa route il compte les moments :
L'affreux bûcher, la hache suspendue,
Semblent présents à son ame éperdue.
« Éloignez-vous, tristes pressentiments!
Se disait-il; le lien des serments,
Lien sacré pour la Scandinavie,
Retient d'Ivar la fureur asservie;
Ivar lui-même, à l'aspect de la mort,
De ses captifs abandonnant le sort,
Ne songera qu'à défendre sa vie.
A mon exil toi qui vins m'arracher,
Dieu protecteur! que ta bonté suprême
Brise le glaive, éteigne le bûcher!
Veiller sur eux, c'est veiller sur moi-même. »
Mais sous sa tente Ivar préoccupé
D'un trouble extrême est tout-à-coup frappé :
« Le jeune barde est lent à reparaître!
S'il m'abusait!... Si le guerrier danois...
Cet inconnu ne serait-il qu'un traître?...
Et ces captifs qu'il semblait reconnaître?
Et son maintien, et ses yeux, et sa voix?...
Serait-il vrai qu'en un perfide piége?...
Éclaircissons le doute qui m'assiége. »
Et s'élançant vers les deux prisonniers :

« Répondez-moi ; parlez sans imposture,
Et prévenez l'effroyable torture
Qui vous attend sur les ardents brasiers !
— La vérité sur mes lèvres réside,
Répond Olgard ; je la dis sans trembler.
Un seul instant j'ai pu dissimuler,
Et j'en rougis. — Tu connais le perfide
Qui dans ces lieux est venu sur tes pas ?
Dis. — A ce nom je ne le connais pas.
— Ce jeune barde, est-ce Edvin qu'il s'appelle ?
— Oui. — D'où vient-il ? — De mon humble séjour.
Hier pour lui, dès le lever du jour,
Nous cheminions vers l'antique chapelle ;
Au bord lointain, pour lui notre ferveur
Allait du ciel implorer la faveur,
Quand un ramas de brigands scandinaves
Vint nous surprendre et nous fit tes esclaves.
— Et cet Edvin, quand doit-il revenir ?
— Demain, cruel, armé pour te punir.
— Qu'oses-tu dire, étranger téméraire ?
Quoi ! ce chanteur... — Il a tué ton frère,
Et chez les morts il va vous réunir. »
Ivar frémit ; la rage le consume :
« Courez, soldats ! que le bûcher s'allume,
Et qu'à l'instant ces captifs abhorrés
Au sein des feux expirent dévorés !
Du vaste camp parcourez l'étendue ;
Que l'insolent soit saisi !... Malheureux,

Tu m'appartiens, et la mort qui t'est due
Consolera mon désespoir affreux. »
Comme il parlait, un bruit confus s'élève;
Il voit dans l'ombre étinceler le glaive,
Frappe son front, et crie à ses soldats :
« Je suis trahi; mais frémisse le traître!
Vous, des captifs ne vous éloignez pas;
Vous, redoublez les feux; bientôt peut-être
Je reviendrai jouir de leur trépas. »
Il est parti. Déja, sur son passage,
Au bruit du cor ses Danois réveillés
Sont accourus avec des cris de rage,
Ivres encore, et d'armes dépouillés.
Des longs débris de l'orgie infernale
Que sur leurs pas la terre encore étale
Ils sont armés : les hideux ossements,
Du front des bœufs l'armure menaçante,
La coupe énorme et les tisons fumants,
Tout sert de glaive à leur main frémissante.
A pas pressés Tremnor, Usdal, Rismar
Suivent de loin l'audacieux Ivar :
Ivar, hurlant, court à travers la plaine;
Sans s'arrêter, il renverse, il entraîne,
Ouvre les rangs, abat les étendards;
Du large glaive et de la double hache
Il perce, il tranche, il brise, et sans relâche
Au même instant frappe de toutes parts.
De toutes parts les hordes scandinaves,

Parmi les rangs des Saxons étonnés
Ont répandu leurs flots désordonnés :
Tel un volcan précipite ses laves
Du haut des monts par ses feux sillonnés.
A leurs efforts, un moment redoutables,
A leur audace et sans règle et sans frein,
Bientôt Alfred oppose un mur d'airain.
Ses bataillons, serrés, impénétrables,
Autour de lui viennent se rallier;
Et des Danois l'attaque repoussée
Faiblit, pareille à la flèche émoussée,
Qui d'un vain bruit frappa le bouclier.
Devant ses pas, Alfred voit sur la terre
Morts et mourants au loin s'amonceler,
Et frémissant des horreurs de la guerre :
« Le sang d'un seul, dit-il, pouvait couler.
Superbe Ivar, où donc est ton audace?
A t'appeler j'ai fatigué ma voix.
De te chercher une dernière fois
Je daignerai te faire encor la grace. »
Et dans la foule il court se replonger.
Dévon le suit, et bientôt le devance :
A son monarque épargner un danger,
Combattre Ivar, telle est son espérance.
Tandis qu'Alfred, du haut d'un roc voisin,
A son appel entend répondre enfin,
Parmi les rangs le Danois intrépide
Court furieux : « Qui m'appelle? — C'est moi.

— Qui donc? — Dévon. Arrête, et défends-toi. »
Et de leurs coups un échange rapide
Au même instant fait scintiller dans l'air
Du fer croisé l'étincelant éclair.
Le cimeterre à la pointe luisante,
Aux deux tranchants récemment aiguisés,
Trahit d'Ivar les efforts épuisés;
Il se saisit de sa hache pesante :
Soin superflu! Par Dévon assailli,
Il pare en vain l'atteinte de l'épée;
Deux fois déja son sang a rejailli,
Et sa cuirasse en est toute trempée.
Dans le passage ouvert avec effort
Au sein durci de la cuirasse épaisse,
L'ami d'Alfred espère avec adresse
Plonger ensemble et le fer et la mort :
Ivar recule et trompe son attente;
Son fer se rompt sur l'armure éclatante.
Ivar joyeux triomphe... Alfred paraît,
Baisse son casque, et lui dit : « Es-tu prêt? »
A cette voix, que pourtant il déguise,
A cette taille, à ce port de héros,
Le Scandinave est saisi de surprise.
« As-tu besoin d'un instant de repos?
Lui dit Alfred, je te l'accorde. — Guerre!
Répond Ivar, du pied frappant la terre,
Et par ces mots se croyant offensé :
Vois si mes coups partent d'un bras lassé. »

En même temps, plus prompt que la tempête,
D'Alfred tranquille en fureur s'approchant,
Sur le cimier qui décore sa tête
Il fait tomber le rapide tranchant.
Le haut cimier à la crête dorée,
Brisé sans peine, a tournoyé dans l'air;
Mais le tranchant, repoussé par le fer,
Glisse en sifflant sur l'épaule effleurée.
Alfred échappe à l'effort meurtrier;
Il y répond d'un coup épouvantable,
Que, sans l'airain de l'épais baudrier,
Aurait suivi la mort inévitable.
Le chef danois vomit des flots de sang,
Et fuit... Alfred s'attache à sa poursuite.
Tremnor d'Ivar veut protéger la fuite,
Mais de Tremnor Alfred ouvre le flanc.
Rismar frappé tombe. Levant la lance,
Usdal en vain leur promet la vengeance;
Et tous les trois atteints du même fer...
Pleurez, pleurez, ô filles de Recner!
Dieu! les voici. La tête échevelée,
Le front livide, au fort de la mêlée,
De trois coursiers plus blancs que les frimas
Leurs cris aigus précipitent les pas,
Les pas sanglants... Hélas! que faisaient-elles?
Sans le savoir ces amantes cruelles
Ont, sous les pieds de leurs coursiers fumants,
Foulé le corps de leurs pâles amants.

De ces trois sœurs l'approche inattendue,
Leurs noirs cheveux, leurs cris, leur main tendue,
Leurs blancs coursiers aussi prompts que l'éclair
Jettent l'effroi dans la foule éperdue;
Les fils d'Odin, laissant tomber le fer,
Poussent des cris et détournent la vue.
Ils croyaient voir les trois parques du Nord,
Quittant pour eux la demeure éternelle,
Paraître ensemble, et du signe de mort
Les désigner pour leur moisson cruelle.
Alfred accourt, Alfred habilement
Sait profiter de leur saisissement;
Autour de lui la mort se multiplie;
Rapide, il fond sur la troupe qui plie,
L'enfonce, et seul, d'ennemis entouré,
Prend de ses mains leur étendard sacré.
Pour lui dès-lors la victoire est certaine;
Les sœurs d'Ivar, en frissonnant d'horreur,
Ont regagné leur caverne lointaine;
Et les Danois, vaincus par la terreur,
D'un dernier cri font retentir la plaine.
Le fier Ivar, à la fuite réduit,
Rugit de rage et vomit le blasphême.
De sa défaite il accuse et la nuit,
Et les Danois, et ses sœurs, et lui-même :
« Oui, disait-il, j'ai mérité mon sort.
Apaise-toi, fantôme de mon frère!
Il brûle encor, le bûcher funéraire!

Apaise-toi, je vais venger ta mort. »
Alors il court vers la tente voisine
Que le bûcher de sa flamme illumine;
Ses fortes mains saisissent à-la-fois
Et le vieillard et sa fille tremblante;
Et les traînant vers la roche brûlante :
« Sors de la tombe, ô mon frère! et reçois
Ce sacrifice à ton ombre sanglante.
—Edvin! Edvin! mon père va mourir;
Ah! si jamais sa fille te fut chère,
Laisseras-tu sacrifier mon père!
—Non, crie Edvin, je viens vous secourir.
Parjure Ivar! tombe devant ton maître. »
Et sous ses pieds, renversé sans combat,
Ivar confus vainement se débat.
« Du barde Edvin il te souvient peut-être?
Pour te payer de l'hospitalité,
De son serment Edvin est acquitté.
Il t'a promis de te faire apparaître
Alfred vivant... Sois satisfait; c'est moi :
Reçois de moi la vie, et lève-toi. »
En même temps il détourne son glaive,
Et lentement le Danois se relève.
Au nom d'Alfred, le vieil Olgard surpris
Croit qu'un vain songe a troublé ses esprits.
Il veut parler, et sa parole expire.
A ses côtés son Edvitha soupire.
Elle compare (et non pas sans effroi)

Le nom de prince et le nom de bergère,
Et dans Edvin, qu'elle appelait son frère,
Gémit tout bas de retrouver son roi.
Tandis qu'Alfred les contemple en silence,
Ivar lui dit : « Perce-moi de ta lance;
Délivre-moi du jour. — Moi, t'immoler!
Non, tu vivras; je veux te consoler.
Je te rendrai le glaive, la puissance,
Le bonheur même. — Hélas! me rendra-t-on
De mes travaux le brave compagnon?
J'ai tout perdu, tout jusqu'à la vengeance.
Mais dis : mon frère est-il mort sous tes yeux?
– Oui, sous mes yeux. – Comment? – Calme et farouche.
— Est-ce là tout? — Le rire sur la bouche.
— Je suis content : mon frère est chez les dieux. »
La sombre joie a passé dans son ame;
Son front est calme et son sourire amer :
Au sein des feux il s'élance, et la flamme
Ensevelit l'héritier de Recner.
De cette scène imprévue et cruelle
Alfred ému se détourne; ses yeux
Cherchent Dévon : « Ami brave et fidèle,
Viens recevoir ce fer victorieux,
Trop faible prix de ton généreux zèle. »
Il ajouta : « Je vous délivre tous,
Danois! Vos fils béniront ma mémoire;
Votre vainqueur entre son peuple et vous
Partagera son vaste territoire.

Pour le vrai Dieu, l'unique Dieu, le mien,
Vous quitterez l'aveugle idolâtrie;
Et sur vos fronts le signe du chrétien
Vous ouvrira la céleste patrie.
Londres bientôt reconnaîtra son roi :
Vous m'y suivrez; et les Danois fidèles,
Soumis sans honte, et libres sous ma loi,
A mes sujets serviront de modèles. »
Il parle encor; leur cri de liberté
Frappe déja la plaine et le rivage;
Et de leurs mains sur un tertre sauvage
Le grand Alfred en triomphe est porté.
Le vieil Olgard tombe aux pieds de son maître.
« Vous à mes pieds! Ah! venez sur mon cœur.
Je suis Edvin, et je veux toujours l'être;
Soyez mon père, Olgard! A mon bonheur
Il manque un bien dont mon ame est jalouse :
Sous la chaumière Edvitha fut ma sœur,
Que sur le trône elle soit mon épouse! »
Le front d'Olgard de rougeur s'est couvert,
Tant le confond une faveur si grande!
Alfred alors : « Sais-tu, soldat d'Ecbert,
Que par ma voix Ecbert te la demande?
Sais-tu, vieillard, qu'un soldat tel que toi
Peut honorer la famille d'un roi? »
L'heureux Olgard s'incline; et de son père
Alfred obtient la main de la bergère;
Et, la guidant vers le tertre isolé,

Il la présente à ce peuple assemblé :
« Dignes Saxons ! valeureux Scandinaves !
Leur a-t-il dit, reconnaissez-la tous,
C'est votre reine ; elle est digne de vous,
Et la beauté doit régner sur les braves. »
A ces accents, qui font battre son cœur,
La jeune reine, encor simple et timide,
Ne répond rien, mais lève avec lenteur
Son doux regard et sa paupière humide,
Pour contempler ce roi qui fut pasteur.
   Alfred, assis au trône d'Angleterre,
Songeait souvent à l'île solitaire.
De chaque année il consacrait dix jours
A visiter cette modeste plage :
Son Edvitha l'accompagnait toujours.
Olgard long-temps, malgré le poids de l'âge,
Suivit leurs pas ; et son toit protégé
Fut désormais en chapelle érigé.
En lettres d'or, sur un autel d'albâtre,
On y grava le nom des deux époux ;
Et le saint lieu, conservé jusqu'à nous,
Se nomme encor *la Chapelle du Pâtre.*

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER CHANT.

NOTES.

NOTES.

Page 112.

Libre au milieu de l'Angleterre esclave,
Une île étroite, et ceinte de roseaux
Qu'un double fleuve abreuvait de ses eaux,
Se dérobait à l'œil du Scandinave.

L'île d'Athelney (*Insula Nobilium*), formée par les rivières de Paret et de Thonne, avait échappé à l'invasion des Danois, qui, maîtres du Northumberland, ravageaient toute la province de West-Sex.

« Les Danois, dit Speed, fondaient sur les pays étrangers, où ils inspiraient autant de terreur que l'épée qui sort du fourreau, ou que la mer irritée qui franchit ses rivages, et qui désole les pays qu'elle inonde. » Si la forme est ici un peu trop poétique, le fond n'en est pas moins vrai.

Page 112.

Là demeurait un vieux soldat d'Ecbert.

Il m'a semblé plus dramatique de faire du berger chez qui Alfred s'était réfugié, un ancien soldat du fameux Ecbert, dont Alfred était le petit-fils.

Page 114.

Olgard un jour lui dit : Ton luth sommeille.

Ce luth, que d'autres ont appelé une harpe, était une sorte de lyre ou plutôt de violon à quatre cordes, tendues avec quatre chevilles, qui se trouvaient horizontalement placées à l'extrémité du manche.

Page 114.

Précipitant sa cadence plus vive,
Il veut chanter l'hymne de la valeur;
C'est vainement, et la note plaintive
Revient toujours soupirer la douleur.

Cette forme, imitée de la première ode d'Anacréon, a été reproduite, de la manière suivante, dans un poëme anglais moderne très-intéressant, *la Dame du Lac*, par Sir Walter Scott :

Alas! than mine a mightier hand
Has tuned my harp, my strings has spann'd;

I touch the chords of joy, but low
And mournful answer notes of woe;
And the proud march which victors tread,
Sinks in the wailing for the dead.

Sir Walter Scott, auteur de plusieurs poëmes du même genre, tels que *Marmion*, *le Lai du Ménestrel*, etc., n'est pas le seul poëte dont s'honore, de nos jours, la littérature anglaise. On cite avec éloge les ouvrages de lord Byron, de MM. Campbell, Moore, et plusieurs autres.

Page 118.

Et toi, Dévon, espoir de ma misère,
Dans ce désert m'as-tu donc oublié?

Le comte de Dévon, ami d'Alfred, connaissait le lieu de sa retraite, et devait lui envoyer un anneau d'or, signal du retour. En attendant, il rassemblait les Saxons dans la forêt de Sellwood, à l'extrémité du comté de Sommerset.

Page 119.

De Sommerset la forêt solitaire.

J'ai été forcé de substituer ici le nom générique

du comté au nom plus particulier de Sellwood, qu'il était difficile de placer dans un vers.

Page 121.

Le fier Ubba voit sa vie épargnée;
Il s'en indigne.

Lorsqu'un ennemi forçait un guerrier scandinave à recevoir la vie, l'autre regardait cet affront comme plus odieux que la mort même. Une situation qui a quelque chose de semblable, mais dont les détails sont beaucoup plus touchants, se trouve développée avec profondeur dans un petit poëme de M. Victorin Fabre, intitulé *Lémor*. Harcelé sans cesse par l'orgueil outragé de Morna, qui excite Lémor contre Selgar son ami, le malheureux Lémor ne prononce que ces mots :

Je combattrai, cours préparer ma tombe.

Les tristes détails de ce combat, où deux amis s'épargnent, me semblent peints admirablement :

Dans les champs de Morni nos lances s'élevèrent,
Nos glaives se croisèrent;
Nos glaives cependant évitaient de blesser.

Rapides, mais toujours à l'amitié fidèles,
En s'éloignant du sein qu'ils craignent de percer,
Ils font jaillir dans l'air de vaines étincelles,
De nos casques à peine effleurent le cimier,
Ou tombent sans offense au bord du bouclier.

Mais la voix de l'impérieuse Morna se fait entendre de nouveau; elle est vengée, et Lémor reprend son récit déplorable :

Depuis ce jour fatal, souillé du fratricide,
Malheureuse est la main de Lémor homicide.
L'ennemi d'Inhistore a traversé les flots.
J'ai combattu : le sort a trahi mes héros;
Leurs mânes gémissants ont accusé mon crime :
Du forfait de son prince innocente victime,
A peine un faible reste a fui dans les déserts.
L'étranger peuplera nos villes solitaires;
Nos femmes, nos enfants languissent dans ses fers;
Il s'est assis vainqueur au tombeau de mes pères!
Et l'insolent orgueil des harpes étrangères
Dans mon palais sanglant insulte à mes revers.

Ma gloire est morte : et moi, dans ce rocher sauvage,
Je mêlerai ma plainte au murmure des vents,
Jusqu'au temps où mon ombre, errant sur le nuage,
Dérobera sa honte aux regards des vivants.
Et toi, belle Iona, belle et toujours chérie,
En vain tes yeux charmants, de regrets consumés,
Sur l'herbe de la plaine, encor rouge et flétrie,

Cherchent au loin mes pas dans le sang imprimés.
Tu m'attends, l'œil en pleurs! Pleure, et cesse d'attendre.

Il s'arrête, et gémit. Ce souvenir si tendre
Calme de ses transports la sauvage fureur.
Il embrasse, en pleurant, l'ami de son malheur.
« Fédor, dit-il, témoin de ces larmes cruelles,
« A mon fils, gémissant sous le joug du vainqueur,
« Garde-toi de porter les armes paternelles;
« J'ai fui. » Son cœur se serre; et sa bouche, à ces mots,
Se refuse à la plainte, et se ferme aux sanglots.

Cinq fois, depuis ce jour, l'étoile radieuse
Avait blanchi les flots de paisibles lueurs;
Et la fraîcheur des flots, l'ombre silencieuse,
N'avaient point de Lémor assoupi les douleurs.
Mais la sixième nuit, à l'heure où, sur les fleurs,
Descend, légère et douce, une humide rosée,
Le repos descendit dans son ame apaisée :
Calme, il ferma les yeux sur le sein de Fédor.
Il ne les rouvrit point à l'aube matinale.
Et quand de ses vapeurs la mer occidentale
Du soleil affaibli voila le disque d'or,
Sa paupière immobile était fermée encor.

Sous le chêne vieilli, près des vagues profondes,
Maintenant il repose, il dort au bruit des ondes.
Et souvent le nocher qui vogue sur ces mers,
A travers le nuage et la brume des airs
Aperçoit, au penchant de la côte rustique,

La pierre de sa tombe, et sur la pierre antique
Sa lance et son carquois par la ronce couverts.

Toute cette fin me paraît pleine de charme; elle se distingue sur-tout par sa teinte profondément élégiaque, et par un heureux choix de circonstances mélancoliques, habilement graduées.

Page 122.

Le Danois rit, et meurt.

Mourir en riant était une sorte de point d'honneur chez les Danois.

Un poëte dont les lettres et l'amitié doivent pleurer long-temps la perte, M. de Parny, dans *Isnel et Asléga*, poëme charmant et trop peu cité, a imité du scandinave les vers suivants, où cette coutume est rappelée :

Le même jour il vit sur la colline
L'acier briller : au combat il courut.
Le premier trait atteignit sa poitrine;
Il fut percé, tomba, rit, et mourut.

Page 126.

Il pense au jour de victoire et de fête,
Où tout ensemble et monarque et soldat,

Poudreux encor de son dernier combat,
Du diadème il vit ceindre sa tête.

Alfred monta sur le trône, à Winchester, en 871, après une victoire qui avait ranimé l'espérance et le courage des Saxons.

Page 126.

Quand de l'État les plus fermes colonnes
Tombaient sans lui sous l'effort des Danois;
Quand à leur joug il déroba sept fois
Son front chargé du poids des sept couronnes.

Ecbert avait réuni sous son autorité les sept royaumes de l'heptarchie. Alfred, à qui ce fardeau était imposé, eut à les défendre contre les Danois dans sept combats, parmi lesquels il faut compter la célèbre bataille de Vilton.

Page 126.

Triste, et les bras croisés sur sa poitrine,
Loin des guerriers Ivar alla s'asseoir.

Ivar est triste; il se tient à l'écart, mais il ne verse pas une larme. Je me suis souvenu que les Danois regardaient comme une faiblesse de pleurer leurs amis et leurs parents les plus chers.

Page 126.

Le scalde alors chanta...

« Les scaldes (1) transmettaient les actions d'éclat à la postérité, et leurs chants furent longtemps les seules chroniques de la Norwège, de la Suède et du Danemarck. Ils suivaient les héros au combat, afin de voir par leurs propres yeux ce qu'ils devaient raconter (2). Le roi Olaf Tryguason dit, en donnant le signal d'une grande bataille : « Arbitres de la gloire, vous qui la partagez en la « célébrant, vous ne chanterez point ce soir ce « que vous aurez entendu, mais ce que vous- « mêmes aurez vu. »

« Durant les marches des guerriers dans les camps et dans la mêlée, et sur-tout dans les expéditions maritimes, résonnait toujours la voix

---

(1) Ce passage est extrait de *la Gaule Poétique :* M. de Marchangy a bien voulu enrichir les notes de mon poëme, en détachant de son intéressant ouvrage plusieurs morceaux où l'on retrouvera tout-à-la-fois la preuve de son talent et un tableau fidèle des mœurs du Nord.

(2) Worm., *Fast. Dan.*, l. I, c. 6. — Loccenius, *Antiq. Sveogoth.*, l. II, c. 15. — Koler, *Dissert. de Scaldis*, p. 6.

des scaldes. Le matin du jour qui éclaira la bataille de *Stilastad*, trois scaldes éveillèrent le camp au son de la harpe ; et *Thormod*, l'un d'eux, fit entendre ces paroles, que les autres accompagnaient en imitant le bruit sourd des forêts et des flots avant la tempête :

« Le jour va luire, enfants des braves, et le « moment de nos travaux approche. Levez-vous, « compagnons ! Que votre bravoure prévienne la « voix des chefs, et vous montre à l'aurore, foulant la bruyère de ces collines, couverts de l'a« cier des combats ! Toi, vaillant *Evard*, dont « l'épée fait de si larges plaies ; toi, *Germanor*, « dont l'arc est si terrible ; vous tous, ô mes hé« ros ! vous qu'on ne vit jamais fuir ou céder ; « écoutez les paroles de *Thormod*. Ce n'est point « à la chasse du cerf timide, ce n'est point aux « banquets, ni aux délices de l'amour, que sa « voix vous convie aujourd'hui, mais au choc « des boucliers et des lances, mais au carnage, à « la mort, ou plutôt à l'immortalité (1). »

« Ces poëtes remplissaient aussi des fonctions pacifiques, soit qu'ils instruisissent la jeunesse,

---

(1) Snorro, *Olafs Helges Saga*, c. 220. — Stephan., *Notæ ad Sax. Gramm.*, p. 82.

ou qu'initiés aux mystères de la religion, leur chant ajoutât à ses pompes; soit que, médiateurs entre les rois et les familles divisées, ils sussent calmer les ressentiments et rompre le cours des haines héréditaires; soit que, dans les fêtes nuptiales et les funérailles, leur harpe, se conformant à la joie ou à la douleur, se plût à accroître ces sentiments en des cœurs dociles à la mélodie (1). Souvent même ils allaient, au nom de leur roi, demander la main d'une princesse que sa beauté rendait célèbre, et qui, séduite par leurs accords, les suivait sans hésiter. C'est ainsi que la princesse *Astrid* fut attirée sur le trône de Suède par les chants d'un scalde ambassadeur.

« Les scaldes étaient quelquefois tourmentés d'un esprit prophétique; l'un d'eux, chantant un jour devant un roi breton, devina où était le tombeau du grand *Arthur*, qu'on n'avait pas encore découvert.

« De quels honneurs, de quelles prérogatives devaient jouir, parmi des hommes enthousiastes de gloire et ivres d'amour, les poëtes dont les

---

(1) Snorro, *Sturles. Præf. ad Heims Kringla.* — Schützeus, *sur la manière de penser des anciens poëtes.*

chants pouvaient assurer ainsi l'immortalité des héros et le bonheur des amants!

« Les chefs scandinaves étaient si orgueilleux et si jaloux d'être célébrés par leurs poëtes, qu'un jour *Harald le Brave*, écoutant les vers que le scalde *Arnor* avait composés pour lui et pour *Magnus* de Norwège, et ceux-ci lui paraissant plus beaux, il s'écria avec l'accent de la douleur :

« Roi des concerts, ô scalde! que *Magnus* est « heureux de t'avoir inspiré de si nobles chants! « Mais, hélas! ceux que tu m'as consacrés ne sont « que les restes d'un génie épuisé sur la gloire d'au- « trui; ils ne dureront point parmi les hommes, « et avec eux passera le souvenir de mes exploits. « A peine aurai-je cessé de vivre, que nul voya- « geur ne demandera au pâtre de ces vallées où se « voit la tombe d'*Harald le Brave :* cependant « *Magnus*, grace à tes vers, sera l'entretien des « héros, tant que le Nord sera peuplé (1). »

« Les rois prodiguaient les trésors et les faveurs pour attirer les scaldes à leurs cours. Souvent, comme le roi *Lysten*, ils leur donnaient la main de leurs filles; ils les faisaient asseoir près d'eux

---

(1) Torfæus, *Ser. Dynast. et Reg. Dan.*, l. I, c. 6.

à leur festin, de préférence aux plus grands seigneurs : leur admiration allait même jusqu'à l'abus, puisqu'elle leur faisait absoudre les crimes que ces chantres célèbres commettaient. Sous le règne de *Bero* et d'*Hakon*, un scalde, condamné à mort, obtint sa grace à cause de ses vers. *Eric Blodoxe*, pleurant encore son fils immolé par *Egill*, ayant entendu un hymne de ce scalde, ne voulut point qu'il mourût, et cet hymne fut appelé *la rançon d'Egill*. *Helfrid*, qui avait par un grand meurtre ensanglanté le palais d'*Olaf*, dut aussi le pardon à ses talents (1).

« Les souverains, pour la plupart, cultivaient eux-mêmes la poésie, et se plaisaient à mêler aux voix des scaldes leurs voix royales et guerrières. Plusieurs sont cités avec honneur dans la littérature runique. *Harald aux beaux cheveux* honora d'une élégie le tombeau de *Snafrid*, son épouse. *Hakon*, son fils, improvisa un chant ingénieux, pour répondre au scalde *Ewind;* et *Olaf* composa un hymne après la victoire d'Erling.

« Les scaldes improvisaient avec une merveilleuse facilité sur toutes sortes de sujets; leur

---

(1) Torf., *Hist. Norw.*, t. II. — *Olavius in Stephan.*

poésie était énergique, imitative, et abondante en images frappantes et en expressions animées. Ils se plaisaient à y mêler des allégories, des fables, des allusions, et sur-tout des sentences et des proverbes.

« La concision et la hardiesse de leur style rendent presque impossible une bonne traduction de leurs chants : souvent ils n'emploient qu'un mot pour une grande pensée; d'autres fois ils se servent de périphrases et de métaphores, pour s'exprimer poétiquement.

« Il est étonnant qu'un peuple guerrier, impétueux et presque barbare, ait pu astreindre son génie poétique à des règles compliquées, à un mécanisme de vers non moins difficile et aussi minutieux que celui de nos rondeaux, de nos sonnets et de nos acrostiches : ils possédaient cent trente-six sortes de vers, qu'ils employaient selon les genres de poésie et les circonstances qu'ils célébraient. Tantôt ils assignaient à leurs syllabes finales et identiques un retour plus ou moins fréquent, et combinaient avec beaucoup d'art le redoublement de leurs sons et les effets qu'ils devaient produire (1) : tantôt ils distribuaient leurs

(1) Schilters, *Thes. Antiq. Teut.*, t. I. — Wormius, *App.*

vers en strophes plus ou moins longues ; si c'était un chant de guerre ou un hymne religieux, leur rhythme était mâle et sévère, et divisé par des chœurs et des refrains.

« Ce que nous savons de la littérature des scaldes doit nous faire vivement regretter d'avoir perdu la plus grande partie de leurs vers. Où sont les chants du fameux *Starkotter*, l'Hercule du Septentrion, qui célébra ses propres victoires et ses diverses aventures ? Où sont les chants composés sur Attila ; ceux du roi *Biar*, dont il ne nous reste que cette épitaphe : *Biar tomba, rit et mourut?* Où sont les chants qu'*Alboing* fit sur les Gépides ; ceux qu' *Eginard* recueillit parmi les Saxons, et tous ceux enfin qu'avait rassemblés la bibliothèque de Tolède (1)? »

Page 127.

Ivar, tourné vers la tombe nouvelle,
Jure, au milieu du funèbre festin,

---

ad. Lit. Runic. — Loccenius, *Antiq. Sveogoth.*, l. II, c. 15.

(1) Avent. *Annal. Boj.*, l. II, p. 130. — Torf. Ser. *Dyn. et Reg. Dan.*, l. 1, c. 7. — Paul Diac., *Hist Longob.*, l. I, c. 27. — Egin., *in Vitâ Carol. Magn.* — Alv. Gomez, *de Reb. gest. Franc. Ximenii*, l. XI.

De consacrer à la flamme éclatante
Les deux captifs que leur fatal destin
Doit le premier amener sous sa tente.

Les Danois étaient plus cruels que les Saxons dans leurs sacrifices. Lorsqu'ils voulaient détourner d'eux un péril, ou se rendre les dieux propices, les rois n'épargnaient ni le sang de leurs sujets, ni celui de leurs propres enfants. *Hakon*, roi de Norwège, dévoua son fils à Odin, pour obtenir la victoire sur *Harald*, son ennemi. Le prêtre consacrait la victime par ces mots : *Je te dévoue à Thur*, ou *Thor*, l'un des fils d'Odin. (*North. antiq.*)

Page 128.

Gloire au guerrier noblement terrassé !
Malheur au lâche ! avec lui tout succombe :
L'oiseau d'oubli vient chanter sur sa tombe ;
Pour lui déja l'avenir est passé.

La religion des Scandinaves était éminemment destinée à inspirer un courage fondé sur le mépris de la mort.

« Le *Niflheim*, enfer des Scandinaves (1), était

(1) Extrait de *la Gaule Poétique*.

composé de neuf mondes, réceptacles affreux des criminels, des lâches et de ceux qui mouraient sans gloire. Dans le premier réside *Héla* ou la Mort : la moitié de son corps est bleue, le reste a la couleur de la chair vivante; et ces deux nuances marquent le passage de l'existence à la dissolution (1).

« Le seuil de sa porte est un précipice.... Près de là se découvre le sombre *Nastroud*, ou le rivage des cadavres (2). Là s'élève une maison, dont les fenêtres sont ouvertes du côté du nord, et laissent pénétrer le grésil et les rafales. Ses cloisons sont tressées de serpents, dont les têtes, tournées vers l'intérieur, lancent des dards, mêlent des sifflements au bruit de l'ouragan, et distillent des poisons qui s'écoulent en un lac verdâtre, où sont jetés les assassins, les parjures et les adultères.

« Plus loin est une forêt de fer, dont la mousse est une rouille épaisse : c'est là que sont enchaînés les géants ennemis du ciel; mais un jour, secondés de *Surtur*, prince des mauvais génies,

---

(1) *Edda Myth.* — Barth. *Antiq. Dan.*, l. II, c. 4, p. 317.

(2) *La Volupsa*, stroph. 36 et 37. — Spegel, *Gloss. Sveogoth.*

ils doivent rompre leurs chaînes et détruire le ciel et la terre; alors arrivera le crépuscule, ou le dernier jour des Dieux, prédit par la *Volupsa*.

« Cette forêt métallique est environnée de trois côtés par une mer couverte de brouillards épais et de glaces vagabondes, sur lesquelles se tiennent les ombres des débiles vieillards et des guerriers pusillanimes (1).

« Voici maintenant quel lieu de délices était promis aux valeureux Scandinaves :

« *Asgard* était le pays des *Ases*, peuple de Scythie, que leur roi Odin avait entraînés à des expéditions lointaines. Ce peuple, qu'il établit dans le Nord, regretta long-temps la douce température et la fécondité d'*Asgard*, situé entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Les vieillards, comme il est d'usage, vantaient l'ancien temps et les charmes de la primitive patrie, dont un conquérant les avait sevrés. Bientôt des récits exagérés, des traditions mensongères firent de cette patrie perdue un lieu de prédilection, que les divinités et les héros étaient seuls dignes d'habiter. Odin mit à profit ces regrets, et y mêla les douceurs

(1) L'*Edda Myth.* — Spegel, *Gloss. Sveog.*

de l'espérance. Il persuada à ses sujets que, s'ils mouraient en braves, leurs ames s'envoleraient à Asgard (1); ainsi fut créé l'Olympe scandinave.

« Selon l'*Edda* et l'*Hamavaal* d'Odin, le palais de *Valhalla* s'élevait à *Asgard*, à l'extrémité méridionale du ciel : c'était là que résidaient les héros après leur mort, et ils y prenaient leurs rangs d'après le nombre des ennemis qu'ils avaient tués. Nul ne pénétrait dans le *Valhalla*, s'il n'avait péri de mort violente : aussi, les femmes qui accouchaient d'un fils demandaient-elles aux dieux qu'il mourût dans les combats; et souvent les guerriers et les vieillards qui se sentaient malades, s'étranglaient, ou se perçaient de leurs épées, pour échapper à l'ignominie d'une mort naturelle (2).

« Dès l'aube du jour, la bergère *Gygur*, assise sur une colline, réveille les hôtes heureux de *Valhalla* aux sons de la harpe. Bientôt *Fialar*, ou le *Coq rouge*, perché sur un palmier d'or, fait entendre son chant national : c'est le signal des jeux

---

(1) Rudbeck, *Atlant.*, t. I, II et III.

(2) Stalenberg, p. 76, not. 2. — Pelloutier, t. II, ch. 12, p. 302, not. 32.

guerriers. Aussitôt les habitants d'*Asgard* sortent de leurs pavillons : ils sont couverts de leurs armes ; c'est le seul bien qu'ils aient voulu garder de tous ceux qu'ils eurent sur la terre. Leur foule héroïque traverse cinq cents portes resplendissantes, pour se rendre, au son des clairons, dans la lice préparée pour le combat : là, ils s'attaquent mutuellement, se font de larges blessures et se donnent le trépas ; mais ce trépas est aussi court qu'un léger sommeil, et interrompt à peine leur immortalité ; car aussitôt que l'heure du repos et des festins est arrivée, la lyre de *Braga* les ressuscite ; et des vierges, roses comme l'aurore, viennent panser leurs blessures (1).

« Les braves retournent dans les salles du *Valhalla*, où le banquet est préparé. Les chairs brûlantes du sanglier *Scrimner* sont servies sur les disques des boucliers ; et les *Valkyries*, couvertes d'armes blanches, font couler la bière et l'hydromel dans les crânes des vaincus. Vidant à la lueur de mille flambeaux les coupes écumantes, ils savourent à longs traits l'allégresse et l'oubli des maux (2).

---

(1) L'*Edda Myth.*

(2) Keysler, *Antiq. Sept.* — Loccenius, *Antiq. Sveogoth.*

« Pendant le repas, les Fées célèbrent sur la harpe les exploits des convives ; elles racontent les guerres des Dieux et des Géants ; la victoire du dieu *Thor* contre le grand serpent ; la descente d'*Hermode* aux enfers ; les délices du voluptueux séjour de *Gimle* et de *Glasiswal*. Pendant ces concerts, *Iduna* offre aux assistants des pommes qui entretiennent en eux une éternelle jeunesse. Autour de la table folâtrent les bons génies et les compagnes de *Frigga*.

« Odin, le plus puissant des immortels, est assis sous le frêne *Ydrasil*. La Mémoire et l'Esprit, sous la forme d'un corbeau et d'un écureuil, viennent tour-à-tour raconter à son oreille tout ce qui se passe sur la terre.

« Ce dieu ne daigne pas toucher aux portions du festin qui lui sont servies ; mais il savoure le breuvage qui inspire l'art des vers. Ce breuvage, composé avec du miel et le sang de *Weiser*, était gardé par la belle *Gundula*. Odin la séduisit, s'enivra près d'elle de la boisson divine, et se transforma tout-à-coup en un aigle audacieux (1).

« Tel est le paradis des Scandinaves. Un grand

---

(1) Edd. *Isl. Myth.* 65. — Mallet, *Introd. à l'Hist. de Danem.*, t. II, p. 259. — Gråberg, p. 53, § XVI.

pont, formé de l'arc-en-ciel, est son unique entrée; la garde en est confiée à *Heimdal*, dont les dents sont d'or pur. Ce dieu vigilant voit dans la nuit comme dans le jour; il dort plus légèrement qu'un oiseau; il entend croître l'herbe des prés et la laine des agneaux. »

Page 129.

Et dans ce jour veulent, au prix du sang,
Se délivrer de leur bouclier blanc.

Tout le monde n'avait pas le droit de porter des armures ornées de dessins ou de reliefs. Quand un jeune guerrier faisait ses premières armes, il portait d'abord un bouclier blanc, nommé le *bouclier de l'attente*, jusqu'à ce que des exploits signalés lui permissent d'y faire graver les preuves de sa valeur. Les princes et les guerriers distingués par leurs services chargeaient leurs boucliers de devises et d'emblêmes, qu'ils transmettaient de père en fils; et de là sans doute l'origine des armoiries héréditaires.

« Mais si un Danois fuyait sans y avoir été contraint par le nombre, il était déclaré infame, et n'avait plus droit de paraître dans les assem-

blées publiques. Ses parents le repoussaient de leurs demeures; et si, dans la nuit, il osait se glisser jusqu'à la porte de sa maîtresse, celle-ci restait insensible à la voix de son amant, exposé au souffle orageux de l'aquilon. Couché sur un lit de frimas, à la lueur des étoiles scintillantes, il soupirait, la tête tristement baissée; et ses dogues fidèles semblaient seuls compatir à sa douleur. Dès le point du jour, il se cachait dans les forêts; et, gravissant les rochers couverts de noirs sapins, il perçait le timide chevreuil de ses flèches déshonorées.

« Si le Scandinave, accablé par le nombre, était amené captif, il refusait la liberté que lui offrait un ennemi généreux, et ne voulait être délivré que par un coup d'épée.

« L'histoire nous a conservé ces mots d'un roi du Nord pris par un rival qui lui proposait de briser ses fers :

« Qu'est-ce que l'avenir peut me garder en-
« core, pour compenser ma honte? Toutes les
« coupes du festin me seraient amères désormais;
« tous les chants des scaldes seraient funèbres pour
« moi. Irai-je baisser un front humilié devant la
« harpe qui juge les héros, et devant les trophées
« de mes pères, qui pendent aux voûtes de mon

« palais? Ah! quand tu me rendrais mes trésors; « quand tu reconduirais sous mes pavillons mon « amante et ma sœur, ces bienfaits ne me ren- « draient pas ma gloire, et n'imposeraient point « silence aux siècles futurs, qui diraient toujours « que je connus un vainqueur! »

(*Gaule Poétique.*)

Page 129.

Mais cependant ces filles de Recner,
Prenant en main la navette de fer,
A la lueur d'une lampe magique,
Sous le rocher qui s'élève à l'écart,
Ont commencé la trame symbolique
Qui des Danois formera l'étendard.

In quo etiam acceperunt id vexillum, quod Reafan *nominant. Dicunt enim quod tres sorores Hungardi et Hubbæ, filiæ Lodebrochi, illum vexillum texuerunt, et totum paraverunt illud uno meridiano tempore. Dicunt etiam quod in omni bello ubi præcederet idem signum, si victoriam adepturi essent appareret in signo quasi corvus vivens volitans; sin vero vincendi in futuro fuissent, pendere directe nil movens, et hoc sæpe probatum est.* (Asserius.)

Le sort des Scandinaves semblait attaché à cet étendard merveilleux, qui a été décrit dans un chant danois, imité en beaux vers par Gray. — *Voyez* son Ode sur la descente d'Odin aux enfers.

Page 130.

« Odin se lève ; Odin l'invulnérable...

Ce chant des sœurs d'Ivar, et les autres chants qui se trouvent dans le cours du poëme, ont inspiré au talent déja connu d'un agréable compositeur (M. Lambert), plusieurs airs qui, au jugement des connaisseurs, se distinguent par un heureux mélange de force et de grace, et par une couleur souvent dramatique et toujours locale.

Page 144.

Il croyait voir, d'avance retracé,
Ce monument de gloire et de sagesse,
Savant gymnase, où l'ardente jeunesse
Doit s'abreuver aux sources du passé.

La fondation de l'université d'Oxford et de sa bibliothèque.

Page 144.

Il retrouvait, dans sa magnificence,
Cette cité des antiques Romains,
Où de Léon les paternelles mains
L'avaient marqué du sceau de la puissance.

Alfred avait reçu à Rome sa première éducation, sous la tutelle du pape Léon IV, qui, pressentant la grandeur future du jeune prince, lui donna l'onction royale, au préjudice des trois frères placés entre le trône et lui.

« *Athelwelpus rex, filium suum Alfredum, magno nobilium, et etiam ignobilium, numero constipatum, honorificè Romam transmisit, quo tempore dominus Leo Papus quartus Apostolicæ sedi præerat, qui præfatum infantem Alfredum oppido ordinans, unxit in regem et in filium adoptionis sibimet accipiens confirmavit.* »

(Asserius.)

Page 144.

Monarque et père, il veut voir ses sujets
Libres toujours ainsi que leurs pensées.

Ce vœu est exprimé, en propres termes, dans le testament d'Alfred.

Page 145.

Les grands soumis, par leurs égaux jugés,
Sont tour-à-tour et vengeurs et vengés;
Et, contenu par un pouvoir suprême,
Le peuple, fier de ses droits protégés,
Trouve son juge au sein du peuple même.

On doit à la sagesse d'Alfred la belle institution du jury. Ses lois devinrent les lois d'Edouard. Ce fut lui qui, le premier, donna pour juges aux citoyens, des citoyens du même ordre qu'eux, afin que les accusés n'eussent pas à craindre l'injustice de ceux qu'ils pouvaient juger à leur tour. Le gentilhomme était cité devant douze de ses pairs, et le roturier devant onze bourgeois, sous la direction d'un gentilhomme.

Page 147.

A ses regards soudain se représente
Du vieux Recner l'attitude imposante,
Quand, tout entier de serpents enlacé,
Il acheva son hymne commencé.

CHANT DE REGNER LODBROG (1).

« Nous nous sommes battus à coups d'épée dans le temps où, jeune encore, j'allai vers l'orient préparer une proie sanglante aux loups dévorants. Toute la mer ne semblait qu'une plaie, et les corbeaux nageaient dans le sang des blessés.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée, le jour de ce grand combat où j'envoyai le peuple de Helsingie dans le palais d'Odin. De là nos vaisseaux nous portèrent à Ifa, où les fers de nos lances, fumants de sang, entamaient à grand bruit les cuirasses, et où les épées mettaient les boucliers en pièces.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée, le jour où j'ai vu dix mille de mes ennemis couchés sur la poussière, près d'un cap d'Angleterre. Une rosée de sang dégouttait de nos glaives; les flèches

(1) L'original de cette pièce se trouve dans Wormius, *Litter. Runica*, et dans le Recueil de M. Biorner; elle a été traduite, en anglais, dans un Recueil de pièces runiques, publié en 1763; en allemand, dans la *Biblioth.* de Schonen Wissemch; et en français, par M. Mallet, dans son excellente *Introduction à l'Hist. du Danem.*, t. 2.

mugissaient dans les airs, en allant heurter les casques. C'était pour moi un plaisir aussi grand que de tenir une belle fille sur mon cœur.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée, le jour où mon bras fit toucher à son dernier crépuscule ce jeune homme si fier de sa belle chevelure : l'insensé! il recherchait les jeunes filles dès le matin, et se plaisait à faire le tourment des veuves. Quelle est la destinée d'un homme vaillant, si ce n'est de tomber des premiers au milieu d'une grêle de traits? Celui qui n'est jamais blessé passe une vie ennuyeuse; et le lâche ne fait jamais usage de son cœur.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée; car il faut qu'un jeune homme se montre de bonne heure dans les combats, qu'un guerrier en attaque un autre, ou lui résiste. Celui qui aspire à se faire aimer de sa maîtresse, doit être prompt et hardi dans le fracas des épées.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée, mais j'éprouve aujourd'hui que les hommes sont entraînés par le destin : il en est peu qui puissent résister aux décrets des Fées. Eussé-je cru que la fin de ma vie serait réservée à Ella, lorsque, demi-mort, je répandais encore des torrents de sang; lorsque je précipitais les vaisseaux dans les golfes

de l'Écosse, et que je fournissais une proie si abondante aux bêtes sauvages!

« Nous nous sommes battus à coups d'épée; mais je suis plein de joie en pensant qu'un festin se prépare pour moi dans le palais des dieux. Bientôt, bientôt, assis dans la brillante demeure d'Odin, nous boirons de la bière dans les crânes de nos ennemis. Un homme brave ne redoute point la mort. Je ne prononcerai point des paroles d'effroi en entrant dans la salle d'Odin.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée. Ah! si mes fils savaient les tourments que j'endure; s'ils savaient que des vipères empoisonnées me déchirent le sein; qu'ils souhaiteraient avec ardeur de livrer de cruels combats! car la mère que je leur ai donnée leur a laissé un cœur vaillant.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée; mais à présent que je touche à mon dernier moment, un serpent me ronge déja le cœur. Bientôt le fer que portent mes fils sera noirci dans le sang d'Ella: leur colère s'enflammera; et cette jeunesse vaillante ne pourra plus souffrir de repos.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée dans cent et un combats, où les drapeaux flottaient. Dès ma jeunesse, j'appris à rougir de sang le fer d'une lance, et je n'eusse jamais cru trouver un

roi plus vaillant que moi. Mais il est temps de finir; Odin m'envoie les déesses pour me conduire dans son palais : je vais, aux premières places, boire de la bière avec les dieux. Les heures de ma vie se sont écoulées; je mourrai en riant. »

Page 148.

Même l'accent des beautés que j'adore...

Les femmes étaient, chez les Danois, l'objet d'une espèce de culte. On trouve dans l'*Hamavaall,* ou *Discours sublime* d'Odin, ce passage remarquable :

« Adorez les femmes, sans lesquelles on ne « peut donner la vie, ni goûter les douceurs de « celle que vous avez reçue. Regardez-les comme « des divinités visibles, et comme les images « et les oracles invisibles des dieux. Que leur « amour soit le prix des belles actions, et leur « indifférence la punition des mauvaises! »

Page 151.

Redis tout bas les paroles sacrées;
Rien ne résiste à leurs charmes puissants.

Resenius rapporte le petit poëme intitulé : *le Chapitre Runique*, ou *la Magie d'Odin*. On y trouve les passages suivants, dont j'ai imité quelques vers :

« Je sais un chant que la femme du roi ne sait pas, ni le fils d'aucun homme. Il s'appelle *le Secours ;* il chasse les querelles, les maladies, la tristesse.

« J'en sais un que les fils des hommes doivent chanter, s'ils veulent devenir habiles médecins.

« J'en sais un par lequel j'émousse et j'enchante les armes de mes ennemis, et je rends inutiles leurs artifices.

« J'en sais un que je n'ai qu'à chanter quand les hommes m'ont chargé de liens ; car, dès que je le chante, mes liens tombent, et je me promène librement.

« J'en sais un dont la vertu est telle, que, si je suis surpris par la tempête, je fais taire les vents, et je rends la paix à l'air.....

« Si je vois un homme mort et pendu au haut d'un arbre, je grave des lettres runiques si merveilleuses, qu'aussitôt cet homme descend, et vient s'entretenir avec moi......

« Je sais un secret que je ne perdrai jamais :

c'est celui de me faire aimer constamment de ma maîtresse.

« Mais j'en sais un que je n'enseignerai jamais à aucune femme, excepté à ma sœur, ou à celle qui me tient dans ses bras; car ce qu'on est seul à savoir est toujours d'un plus grand prix. »

Cette dernière réflexion est tout-à-fait à la manière d'Homère.

Il est probable, au reste, que l'art runique n'était autre que l'art de l'écriture, dont Odin aimait à s'attribuer l'invention.

Page 151.

Nous abreuver dans son crâne sanglant.

La même expression danoise, qui signifie *crâne*, veut dire aussi *excroissance sur le front d'un animal.* Ainsi, ceux qui ont traduit ces deux mêmes mots de la même manière, ont confondu, sans s'en apercevoir, la corne des bœufs dans laquelle buvaient les vainqueurs, et le crâne des vaincus, où ils ne buvaient jamais. Cette erreur a fourni une tradition assez poétique.

Page 155.

Dans une tour, sur le tertre voisin...

Les forteresses des Danois, dit l'auteur des *Antiquités du Nord*, n'étaient que de petits châteaux grossièrement construits, situés sur une éminence, et entourés de murs dont les sinuosités offraient une sorte de labyrinthe. On les nommait communément *dragons* ou *serpents:* telle est sans doute l'origine de ces contes, où l'on représente des enceintes mystérieuses gardées par des serpents et des dragons.

Page 155.

Au camp danois cependant retentissent
Les jeux bruyants...

Les Danois avaient particulièrement une grande passion pour les échecs et pour les dés. Le *backgammon*, ou trictrac anglais, paraît avoir été inventé à cette époque dans le pays de Galles. Son nom, tiré des mots *back* et *gammon*, signifie *petit combat*.

Page 160.

Mais une troupe aux combats toujours prête,
Qui, repoussant les douceurs du sommeil,
Debout, se plaint de la nuit qui l'arrête,
Et, tout armée, appelle le soleil.

Tacite représente les Saxons comme ennemis de la mollesse; ils ne faisaient usage que de ce qui était strictement nécessaire à leurs besoins. Un lit de planches, recouvert d'un mince tissu, était pour eux un objet de luxe, même dans la paix : aussi passaient-ils, sans privations, de l'état de paix à l'état de guerre.

Page 171.

Il ajouta : « Je vous délivre tous,
Danois ! Vos fils béniront ma mémoire;
Votre vainqueur entre son peuple et vous
Partagera son vaste territoire.
Pour le vrai Dieu, l'unique Dieu, le mien,
Vous quitterez l'aveugle idolâtrie,
Et sur vos fronts le signe du chrétien
Vous ouvrira la céleste patrie.

Alfred, en effet, après sa victoire à Edington, donna des terres aux Danois subjugués : trente de leurs principaux officiers reçurent le baptême sous ses auspices; et ce jour offrit le rare et beau spectacle d'un triomphateur béni par les vaincus.

FIN DES NOTES D'ALFRED.

LA RANÇON D'ÉGILL,

POËME.

AVERTISSEMENT.

Le fond de ce petit poëme est tiré d'une tradition scandinave, dont il est parlé dans les notes du poëme précédent. *Egill* fut célèbre parmi les scaldes; ses ouvrages ont été réunis, et l'on y distingue l'hymne intitulé : *la rançon d'Egill.* Cet hymne, qui, en effet, le délivra de la mort, suffirait pour attester la puissance de son art. Me proposant de traiter le même sujet en forme de poëme, je n'ai pas voulu lire ce chant du scalde; je me suis plu à travailler sans modèle, pour essayer si quelquefois je reproduirais d'inspiration la pensée et la couleur de l'original. Les lecteurs qui prendront la peine de comparer jugeront si j'ai réussi.

Je me suis sur-tout attaché à revêtir le sujet de formes dramatiques. L'exposition, faite en dia-

logue, épargne quelque froideur au récit; et lorsque le récit vient à succéder au dialogue, j'a cherché du moins à rompre son uniformité par les discours, par les mouvements, et par la variété des tours.

Dans le poëme d'Alfred et dans celui-ci, j'ai cru devoir n'employer qu'avec une extrême sobriété les détails de la mythologie danoise. Ils sont brillants, sans doute : cette théogonie, souvent ingénieuse, est bien plus étendue que celle des Calédoniens; toutefois son insuétude pourrait la rendre fastidieuse à ceux qui n'en ont point fait une étude particulière. La couleur locale, trop chargée, devient obscure; et les tableaux d'une nature étrangère ont spécialement besoin de transparence. Une clarté parfaite est seule capable de familiariser avec la nouveauté d'un genre : nécessaire par-tout, elle est indispensable dans les sujets peu connus.

On devait aux scaldes une quantité prodigieuse de poëmes de tout genre, de toute étendue; il n'en est resté que la plus faible partie. Une immense collection de ces ouvrages fut livrée aux flammes par des moines ignorants; ce qui sur-

vécut fut recueilli par les soins éclairés d'un évêque (1); il y a compensation.

Peut-être eussé-je puisé dans les mêmes sources quelques autres sujets; deux motifs m'ont arrêté : la difficulté presque insurmontable de peindre sans monotonie des scènes souvent uniformes, et la difficulté plus grande encore de faire diversion à des intérêts positifs par des compositions idéales. Les beaux jours de la poésie renaîtront sans doute sous une heureuse influence : jusque-là l'ambition du poëte doit se borner à ne publier des vers qu'en petit nombre, pour un petit nombre de lecteurs. La ténuité de ce volume me rassure à peine, et je crains déja d'avoir excédé les bornes de l'attention.

---

(1) *Bruniolf Sveno*, évêque islandais.

LA RANÇON D'ÉGILL.

ELMOR.

« Illustre Égill, honneur de la Scanie!
Quitte ce fer trop pesant pour ton bras;
Borne ta gloire aux combats d'harmonie,
Et laisse-nous les périlleux combats.

ÉGILL.

« Pardonne, ô fils du roi des Scandinaves;
Mais j'ai le droit de conserver ce fer.
Ne sais-tu pas qu'en même temps Recner
Était le chantre et l'émule des braves?

ELMOR.

« Pardonne, Égill; mais si ta docte voix
Dans nos concerts désormais ne répète
Que les combats témoins de tes exploits,
Pour plus d'un jour elle sera muette.

ÉGILL.

« Écoute, Elmor! Ivre d'un vain orgueil,
Un fils des rois au scalde fit outrage:

Le lendemain sa mère était en deuil. »
D'Égill ainsi le tranquille courage
Sait opposer la menace au dédain.
Elmor l'entend, et sous le noir ombrage
Sans se parler ils s'enfoncent soudain.
Dans la forêt, durant une heure entière,
Le bruit des coups sans trève retentit :
Égill, couvert de sang et de poussière,
De la forêt fut le seul qui sortit.
Vaillant Elmor! au palais de ton père
On t'attendait pour le festin du soir :
A ce festin tu ne dois plus t'asseoir.
Pâle, tu dors sur la rouge bruyère;
Loin de ta bouche a fui l'injure altière;
Et le silence où la mort t'a plongé
Atteste au loin que le scalde est vengé.
La froide Aurore à peine réveillée,
Au prompt signal des dogues aboyants,
On retrouva sous l'épaisse feuillée
Du fils d'Armin les restes effrayants.
Armin, frappé d'une douleur mortelle,
Ne pleure plus, mais s'arrache le sein.
On s'interroge, on cherche l'assassin :
« Ne cherchez plus, dit la voix paternelle,
Je le connais; c'est le fier Ingisfal.
Depuis qu'Elmor fut son heureux rival,
Il se nourrit du poison de la haine.
Qu'il soit saisi! qu'au palais on le traîne!

Courez, volez, aussi prompts que l'éclair!
En attendant que sa mort se prépare,
Que mes cachots ferment sur le barbare
Les gonds d'airain de leurs portes de fer! »
On obéit. Égill sur le rivage
Errait encor. Tel un profond nuage,
D'où s'échappa la foudre aux traits brûlants,
Roule, chargé des restes de l'orage;
Tel et plus sombre Égill marche à pas lents.
Devant ses pas une troupe en furie
Traîne au palais Ingisfal innocent.
Le nom d'Elmor au loin retentissant
Instruit Égill, qui s'élance et s'écrie :
« Ce n'est pas lui qu'il faut punir, c'est moi,
Moi seul! Vengez le sang de votre roi!
Venge ton fils, ô chef des Scandinaves!
Par un outrage il a blessé mon cœur :
Je l'ai tué, mais de la mort des braves,
Et de sa mort je réclame l'honneur. »
Armin l'écoute, et frémit; il ordonne,
Et de guerriers Égill est entouré.
A leur fureur le scalde s'abandonne,
Et, remplaçant Ingisfal délivré,
Vers sa prison marche plus assuré
Que s'il allait recevoir la couronne,
Glorieux prix à ses vers consacré.
« Malheur à toi! criait la foule armée;
Malheur à toi, fils de la Renommée!

Nul barde ici ne redira ta mort. »
Et, sur ses gonds roulant avec effort,
Du noir cachot la porte refermée
Mêle son bruit aux sifflements du Nord.
Le voilà seul !... Non, sa harpe chérie
En son malheur le consolait encor.
Égill chantait, il chantait pour Elmor :
« Heureux Elmor ! le ciel de ta patrie
Fut le témoin de tes derniers moments ;
Le sol natal couvre tes ossements.
Heureux Elmor ! tes amis et ton père
A ton cercueil apporteront des pleurs :
Et moi, je meurs sur la rive étrangère ;
Ni mes amis, ni ma sœur, ni ma mère,
Ne m'offriront leur tribut de douleurs.
De mes destins compagne glorieuse,
Chante, ô ma harpe, une dernière fois !
Tu vas périr. D'une main furieuse
On brisera ta corde harmonieuse,
Et comme Égill tu resteras sans voix.
Que de beaux chants je méditais encore !
Gémis, gémis, ô ma harpe ! avec nous
Notre avenir au tombeau va descendre ;
Le barde obscur passera sur ma cendre,
Et de mon nom ne sera point jaloux. »
Mais à grand bruit les bardes scandinaves
Ont commencé de sauvages accords :
Ils répétaient l'hymne qui chez les morts

A leurs festins va réjouir les braves.
Grossièrement on érige en autel
Les lourds éclats de la roche brisée ;
Et le tranchant de la hache aiguisée
Au prisonnier promet le coup mortel.
Le cachot s'ouvre : à l'autel on amène
Le noble Égill, toujours calme et serein.
Mais son oreille endurait avec peine
L'hymne danois et son rauque refrain.
Il cède enfin à son impatience ;
La main tendue, il demande audience,
L'obtient, s'incline ; et d'Armin s'approchant :
« Père d'Elmor ! si tu chéris sa gloire,
Laisse à mon art le soin de sa mémoire.
Puisse du moins servir mon dernier chant
A racheter ma funèbre victoire ! »
Le roi s'étonne ; enflammé de courroux,
Tandis qu'il songe à punir tant d'audace,
Se fait entendre un prélude si doux,
Que sur sa bouche expire la menace.
Égill commence ; appuyé sans terreur
Sur cet autel où la mort est présente,
L'aspect voisin de la hache pesante
Ne fait trembler ni sa voix, ni son cœur :

Royal espoir de la Scandinavie,
Dans les combats il était déja roi.
Un dieu sans doute, armé contre sa vie,

Un dieu fatal combattait avec moi.
Faible guerrier, sans renom sur la terre,
J'ai triomphé de mon noble agresseur :
Parfois ainsi le pâtre solitaire
Jette à ses pieds l'ours, effroi du chasseur.

Les jours de guerre étaient ses jours de fête ;
Il ne chantait qu'au son du bouclier.
Les flots en vain mugissaient sur sa tête ;
A l'abordage il montait le premier.
Que d'ennemis privés de funérailles
Livra son glaive à la faim du vautour !
Les loups rôdaient autour de ses batailles ;
De ses exploits ils vivaient plus d'un jour.

Dans ses combats au lointain promontoire,
Il s'illustra par des faits éclatants ;
Il en revint embelli de sa gloire,
Et les beautés soupirèrent long-temps.
Ce fut en vain : l'ame préoccupée
Des traits charmants de la jeune Risma,
Elmor l'aimait autant que son épée,
Et pour Elmor la vierge s'enflamma.

O de son cœur la compagne adorée !
Tu l'attendais, et tu l'attends encor.
L'instant s'approche où ta mère éplorée
Viendra te dire : « Il n'est plus, ton Elmor ! »

On t'apprendra quel funeste courage
Guida les coups du glaive ensanglanté,
Trop prompt, hélas! à venger un outrage...
Pardonnes-tu, fille de la Beauté?

Mais j'aperçois la fatale déesse :
Sur moi déja s'attache son regard.
Ombre d'Elmor! je mourrai sans faiblesse,
Pour te revoir dans la cité d'Asgard.
J'irai moi-même, aux fêtes du carnage,
T'offrir le miel sous le frêne Ydrasil;
Et ton nom seul, consacré d'âge en âge,
Sera chanté sur la harpe d'Égill.

Roi malheureux! écoute ma prière :
A la colline où dorment mes aïeux,
A mon pays, à ma sœur, à ma mère,
Fais quelque jour porter mes longs adieux...
Barde! remplis ton sanglant ministère,
Viens! Mon sourire accueillera la mort.
Sur mon tombeau, naissez, mousse légère!
Glisse sur moi, fraîche haleine du Nord!

Égill se tait : la harpe d'elle-même
Long-temps encor se plaît à retentir;
Et, captivé par un charme suprême,
D'un heureux songe Armin semble sortir.

Levant sa voix par les pleurs étouffée :
« Dieu des concerts ! quelle savante Fée
Te révéla ses chants mélodieux ?
En t'écoutant, des larmes moins amères,
Qui l'aurait dit ? s'échappaient de mes yeux.
Quel est-il donc cet art mystérieux
Qui sait charmer le désespoir des pères ?
Barde, approchez ! De l'instrument mortel
Chargez vos mains... et renversez l'autel.
Envers tes chants l'ombre d'Elmor s'acquitte,
Égill !... Sois libre, et rejoins sans effroi
Ta mère, hélas ! plus heureuse que moi ! »
Aux pieds d'Armin Égill se précipite.
La foule immense applaudit au pardon.
Le lendemain, à la naissante aurore,
Le noble roi voulut entendre encore
La voix du scalde ; et dès ce jour, dit-on,
L'hymne d'Égill se nomma sa RANÇON.
Égill partit. Une rive plus chère
Du toit connu lui rendit la douceur :
Des jours d'absence il consola sa mère ;
Un jeune époux lui dut sa jeune sœur.
Contre la pierre il brisa son épée,
Et l'inhuma sous le sable des mers ;
Mais chaque jour ses regrets plus amers
La lui montraient encor de sang trempée :
Les pleurs d'Armin le poursuivaient encor ;

Et quand la nuit rassemblait les nuages,
Au pied des monts et le long des rivages
Il croyait voir le fantôme d'Elmor.

FIN DU POEME D'ÉGILL.

EMMA ET ÉGINARD.

EMMA ET ÉGINARD.

Muse d'amour et de mélancolie,
Qui, dédaignant les frivoles concerts
Du luth badin monté par la folie,
Cherches au loin, rêveuse et recueillie,
L'ombre des bois et la paix des déserts,
Inspire-moi! Rends ma voix douce et pure
Comme les flots du ruisseau qui murmure!
Or, écoutez, cœurs tendres, cœurs aimants!
Mon fabliau de deux jeunes amants
Va vous conter la touchante aventure;
Et d'un grand roi qu'admire l'univers
Le nom fameux ennoblira mes vers.
  Par-tout vainqueur, le puissant Charlemagne
Avait enfin écrasé tout entier
Ce Vitikind, l'aigle de l'Allemagne,
D'Arminius ce terrible héritier.
Laissant enfin respirer la Victoire,
Le grand monarque, au milieu de sa gloire,
Goûtait dans Aix un repos fortuné.
De paladins sans cesse environné,
Aux jeux guerriers il formait leurs courages;

Tantôt, des bois parcourant les ombrages,
Il renversait sous un épieu sanglant
Le daim rapide et le chevreuil tremblant,
Les sangliers et les buffles sauvages;
Tantôt dressait sur le terrain poudreux
Les destriers réservés aux batailles;
Tantôt fendait de ses bras vigoureux
Le flot captif en des bassins nombreux;
Ou plus tranquille, au sein de ses murailles,
Interrogeait du Celte et du Gaulois
Les simples mœurs et les naïves lois.
Il reproduit ces hymnes inspirées
Qui sur la harpe, aux vieux jours d'Israël,
Montaient vers Dieu des hauteurs du Carmel,
Et du Jourdain charmaient les eaux sacrées.
Autour de lui les arts obéissants
Ont prodigué leurs travaux renaissants:
Des fiers Romains la noble architecture
Vient décorer la demeure des rois,
De la Chapelle étend la voûte obscure,
L'arceau gothique et les parvis étroits.
Par cent canaux cette onde sulfureuse
Que lentement jaunirent les métaux,
Multipliant sa vertu généreuse,
Soutient la vie, et détourne les maux.
Tout se revêt d'une pompe inconnue:
La tour s'alonge et monte dans la nue;
Le cirque s'ouvre en son immensité;

Où s'enfonçaient les profondes tanières,
Du pavillon s'agitent les bannières,
Et le désert se transforme en cité.
   Digne ornement de la cour paternelle,
La jeune Emma, si naïve et si belle,
Depuis six mois brillait dans ce séjour.
Princes et rois vont la priant d'amour.
Par de hauts faits et de grands coups de lance,
Maint chevalier sollicite son choix,
Et, prodiguant carrousels et tournois,
Sous ses couleurs dans les joûtes s'élance.
Vœux superflus! Éginard a charmé
Ce cœur sans art qui s'ignorait encore.
Humble est son nom, mais l'honneur le décore :
Il est aimable, il aime, il est aimé.
   Sujet zélé d'un prince magnanime,
De Charlemagne il a toute l'estime.
Soit au conseil, soit au champ des combats,
Il suit par-tout ce maître qu'il révère,
Et tour-à-tour du glaive arme son bras,
Et de Clio tient la plume sévère.
   Tant que brillait l'astre enflammé du jour,
Des deux amants la tendresse captive
Trompait les yeux d'une cour attentive;
Le froid respect déguisait leur amour.
(Amour caché devient encor plus tendre.)
Mais quand des nuits le crêpe allait s'étendre,
Emma fuyait le royal appareil,

Et regagnait l'asyle du sommeil.
Là, chaque soir, vers cet humble ermitage,
Que des jardins protégeait le feuillage,
Sous les balcons, Éginard de retour
Lui racontait les longs ennuis du jour;
Et, dans l'espoir d'un consolant mensonge,
Ils se quittaient pour se revoir en songe.
Oh! que le jour s'écoulait lentement!
Quand le soleil sur la nature entière
Darde ses feux, Éginard tristement
Accuse, hélas! sa jalouse lumière.
Astre plus doux, astre pâle et charmant!
Sur l'univers il t'invite à descendre,
Et par ce chant mélancolique et tendre
Sa voix t'invoque et te dit son tourment:

Heure du soir! heure paisible et sombre,
Descends des cieux sur ton char nébuleux!
Du jour trop lent viens éteindre les feux,
Et verse-nous les bienfaits de ton ombre!
Pour qui d'absence a gémi tout le jour,
Heure du soir est aurore d'amour.

Dès qu'entr'ouvrant la porte orientale,
L'aube vermeille a réjoui les cieux,
De nos forêts l'hôte mélodieux
Vient saluer l'étoile matinale;
Mais pour deux cœurs séparés tout le jour,
Heure du soir est aurore d'amour.

L'astre éclatant, sur son trône de flamme,
Des nuits en vain bannit l'obscurité;
Quand sur le monde il répand sa clarté,
L'ombre des nuits est encor dans mon ame.
Pour un amant qui languit tout le jour,
Heure du soir est aurore d'amour.

Trois fois déja la nocturne courrière
Avait rempli sa paisible carrière;
Au front des cieux, le troisième croissant
Arrondissait son disque pâlissant,
Depuis qu'Amour, d'une chaîne fleurie,
Avait uni ces fidèles amants,
Et que du soir l'ombre douce et chérie
Favorisait leurs rendéz-vous charmants.
Voilà qu'un jour, jour de gloire et d'alarmes,
Du jeune amant le roi s'approche et dit:
« Brave Éginard, cours préparer tes armes!
De mon repos Irène s'enhardit;
J'ai pénétré sa sombre politique.
Le froid Germain, l'orgueilleux Bavarois,
Le fier Saxon, terrassé tant de fois,
Vendent leurs bras à sa querelle antique;
Et l'habitant des bords de la Baltique,
Et d'Attila le descendant grossier,
A ses destins viennent s'associer...
Tous périront. Point de paix, point de trêve!
Je n'aurai pas en vain repris le glaive.

A ta valeur, à ton zèle assidu,
Brave Éginard, un noble prix est dû;
Viens l'obtenir : aux champs de la victoire,
Je te promets les périls et la gloire. »
Il dit, s'éloigne : Éginard confondu
Reste sans voix; sa douleur est tranquille.
Morne et pensif, il demeure immobile,
Pareil au flot durci par les hivers,
Et dans ses yeux roulent des pleurs amers.
Quitter Emma! languir séparé d'elle!
Dans ses faveurs que la gloire est cruelle!
L'espoir si doux de revenir vainqueur
En d'autres temps eût enivré son cœur;
Mais juge, Emma, si sa flamme est sincère!
Même à la gloire Éginard te préfère.

Le lendemain, dès le réveil du jour,
S'est déployé l'étendard des conquêtes;
Et Charlemagne au milieu de sa cour
A des combats prélude par des fêtes.
De toutes parts brillent les boucliers;
De toutes parts les jeunes chevaliers,
Rêvant déja les hautes aventures,
L'œil enflammé, polissent leurs armures.
La lance au poing, l'un exerce en champ clos
Son destrier fatigué du repos;
L'autre, aux caveaux des vieilles basiliques,
De ses aïeux vient toucher les reliques,
Ou visiter la tombe des héros.

Loin des regards, beautés mélancoliques!
Vous achevez, en les baignant de pleurs,
Les tendres nœuds de rubans et de fleurs,
De nœuds plus doux images symboliques.
Plus d'une aussi, pour l'ami de son cœur,
Porte une offrande à la sainte chapelle,
Priant tout haut qu'il revienne vainqueur,
Priant tout bas qu'il revienne fidèle.
Le ménestrel commence ses chansons.
Du flageolet, de la tendre guitare
Pour les héros il renforce les sons,
Et sa romance au combat les prépare :

Preux chevaliers, honneur du vieux pavois!
De Charlemagne entendez-vous la voix?
Servants d'amour, la guerre vous réclame.
Que chacun s'arme, et défende à-la-fois
Son Dieu, son roi, son pays, et sa dame!

Lance en arrêt, marchez, vaillants rivaux!
Le fier Roland préside à vos travaux,
Le fier Roland qui rendit sa grande ame
En défendant, aux champs de Roncevaux,
Son Dieu, son roi, son pays, et sa dame.

Vous reviendrez briller dans les tournois;
Les ménestrels rediront vos exploits;
Et vous verrez celle qui vous enflamme
Presser la main qui servit à-la-fois
Son Dieu, son roi, son pays, et sa dame.

Les cris du brave et l'hymne des combats,
Triste Éginard, ne te raniment pas;
Et leur signal redouble encor tes larmes.
Tel un coursier qu'amour vient assaillir,
Mort pour la gloire, entend sans tressaillir
L'aigre clairon qui l'appelle aux alarmes;
Tel Éginard languit au bruit des armes.
N'importe, hélas! il faut partir... Demain
De la Baltique il suivra le chemin.

De son départ l'affligeante nouvelle
N'a point encor d'une amante fidèle
Déchiré l'ame: heureuse par l'espoir,
Elle attendait le rendez-vous du soir.

C'était aux jours où le printemps frissonne,
Craignant l'hiver qui revient quelquefois
D'une main brusque arracher sa couronne.
De la tempête au loin mugit la voix;
Et dans les airs l'ouragan tourbillonne.
Éginard, seul au vaste sein des nuits,
Marche escorté de ses muets ennuis;
Et la nature, un moment gémissante,
A ses douleurs semble compatissante.

Des lieux aimés s'approchant lentement,
Il les regarde, et s'arrête, et soupire.
« O mon Emma!... » dit-il. Sa voix expire.
Emma lui parle, et parle vainement;
De l'aquilon le long rugissement
Couvre à grand bruit le faible et doux langage.

« Ta voix chérie expire dans l'orage,
Crie Éginard; l'ouragan sans pitié
De tes accents me ravit la moitié.
Oh! laisse-moi de ta retraite obscure
Franchir le seuil d'un pied respectueux.
Comme ton cœur ma flamme est noble et pure :
Amour sincère est toujours vertueux. »
Emma l'écoute, hésite... la tempête
Gronde en fureur; Éginard sur sa tête
Entend rouler les vents impétueux.
D'épais frimas la bruyère se couvre.
Emma le plaint. La porte enfin s'entr'ouvre,
Et la pudeur se confie à l'amour.
Peindrai-je, Emma, ton paisible séjour?
Des saints martyrs les figures gothiques
Ornent des murs les pilastres antiques;
Le chapelet, et l'eau sainte, et la croix,
Sont suspendus aux modestes parois.
Vierge du ciel! ton image chérie
Est pour Emma le plus riche trésor :
C'est devant toi, douce et chaste Marie,
Qu'à son réveil chaque jour elle prie...
Demain, hélas! l'osera-t-elle encor?
Un seul flambeau, qui, de ses clartés sombres,
Perce à demi l'obscurité du soir,
Luit doucement : tel un rayon d'espoir
Du noir chagrin vient éclaircir les ombres;
Faible rayon qui, pour quelques moments,

A d'Éginard suspendu les tourments!
Qu'à ses regards son Emma paraît belle!
Ses yeux long-temps restent fixés sur elle.
Trouble enchanteur! muets ravissements!
Ils se parlaient jusque dans leur silence,
Car les soupirs sont la voix des amants.
Mais Éginard aux pieds d'Emma s'élance.
De son Emma sa main presse la main.
Un souffle ardent s'échappe de leur ame;
Il se confond, et leurs lèvres de flamme
Sans se chercher se rencontrent... soudain
Dans tous leurs sens court et se précipite
Un feu rapide. Emma... son sein palpite;
Elle rougit et pâlit tour-à-tour.
Une ombre humide, un nuage d'amour
Voile ses yeux; elle tremble, chancelle;
Mais tout-à-coup: « Fuis, Éginard! dit-elle,
Pour ton Emma montre-toi généreux.
Fuis, Éginard, sauve-moi de moi-même!
— Te fuir, Emma! te fuir!... Ah! malheureux!
Trop tôt, hélas! je perdrai ce que j'aime;
Demain... — Qu'entends-je? — Hélas! tel est mon sort.
Demain je pars à la voix de mon maître,
Je cours chercher la victoire ou la mort.
Cet entretien est le dernier peut-être. »
Emma frissonne. « Ah! poursuit Éginard,
Peut-on jamais se séparer trop tard!
O mon Emma! que les feux de l'aurore

À tes genoux me retrouvent encore! »
Ainsi parlait Éginard éperdu.
Emma se tait : c'est avoir répondu.
Son cœur pourtant n'était pas sans alarmes,
Et murmurait des reproches confus.
Un long baiser, triste, mais plein de charmes,
Fit sur sa bouche expirer le refus,
Et le bonheur naquit du sein des larmes.
Ne craignez point mes accords indiscrets,
Couple amoureux! ma lyre sait se taire :
La poésie, amante du mystère,
Au dieu du jour voilera vos secrets.
Dans ces instants d'ivresse renaissante,
Les deux amants oubliaient l'univers;
Et cependant la neige éblouissante
Avec lenteur descend du haut des airs.
A peine aux cieux la lumière est rendue,
L'amant d'Emma, sur la morne étendue,
Silencieux, fixe l'œil : « De mes pas,
Dit-il enfin, si l'empreinte perfide
Allait guider le soupçon trop rapide! »
Emma répond : « A travers les frimas,
Forte d'amour, ne puis-je pas moi-même
Loin de ces lieux porter celui que j'aime?
Viens, Éginard, fuyons, ne tardons pas! »
Et soulevant son amant dans ses bras,
En frissonnant d'amour et d'épouvante,
Elle l'emporte, et la neige mouvante

Crie et fléchit sous ses pieds délicats.
Dans le trajet l'amour les accompagne.
Ils approchaient du terme : Charlemagne,
Laissant errer ses regards incertains,
De l'Occident méditait les destins.
Il voit... Un songe, une vaine chimère,
L'abusent-ils? O trop malheureux père!
Que feras-tu? Quel supplice assez prompt
Sur Éginard vengera ton affront?
Lorsque le jour eut coloré la nue,
Les deux amants par son ordre appelés,
L'effroi dans l'ame, interdits et troublés,
Baissant les yeux, paraissent à sa vue;
Et sur leur front une vive couleur
A remplacé l'amoureuse pâleur.
Il les regarde; et d'un accent sévère :
« Levez les yeux, répondez sans détour.
Si, possédé d'un criminel amour,
Un serviteur d'une obscure naissance
Croyait pouvoir avec impunité
Trahir l'honneur et la reconnaissance,
Et les saints nœuds de l'hospitalité...
Si cet ingrat, lâchement téméraire,
Déshonorait la fille de son roi,
Prenez ma place, et prononcez pour moi;
Au criminel assignez son salaire,
Parlez! » Tous deux embrassent ses genoux.
« C'en est assez, poursuit-il, levez-vous!

Je vois l'arrêt qu'il faut que je prononce :
Dans un instant vous saurez ma réponse. »
Il sort. Emma, d'une mourante voix :
« Embrassons-nous pour la dernière fois,
Objet chéri que j'ai rendu coupable !
Dans un instant on va nous séparer ;
Et pour jamais. — Ah ! plutôt expirer !
Nous séparer ! non, rien n'en est capable ;
Le tombeau seul... Si le ciel veut ma mort,
O mon Emma ! par un dernier effort,
Pour me pleurer consens à me survivre,
Et jure-moi... — Je jure de te suivre. »
Mais Charlemagne est déja de retour.
Des paladins, des barons de sa cour
A ses côtés paraît la noble élite.
Tous, l'observant d'un regard curieux,
Cherchent en vain sur son front sérieux
A démêler quel projet il médite.
La jeune Emma captive aussi les yeux.
Pudeur ! amour ! votre incarnat colore
Ses traits charmants de douleur obscurcis ;
Et la douleur les embellit encore.
Le roi des preux au trône s'est assis :
« Nobles seigneurs, compagnons de ma gloire,
Vous me suivrez aux champs de la victoire !
Vous, Archambaut, propagez toutefois
Ce code utile, ami de l'innocence,
Dont j'ai dicté les prévoyantes lois ;

Et que mes lois règnent en mon absence!
Vous, Adélard, par vos efforts constants,
De l'ignorance écartez les nuages;
Éclairez-nous des flambeaux que les sages
Ont allumés sur la route des temps!
Vous tous, du Dieu que l'univers adore
Parez le temple et parfumez l'autel;
Que l'hymne saint, plus solennel encore,
Arrive au pied de son trône immortel!
Rendons le ciel à nos armes propice,
Par la valeur, sur-tout par la justice.
Juste est l'arrêt que je vais prononcer;
Je sais punir; je sais récompenser.
A mes bienfaits si quelqu'un doit prétendre,
C'est Éginard! Éginard, sois mon gendre! »
Les chevaliers, jaloux d'un tel honneur,
Mais conservant loyauté pour devise,
Confessent tous avec grace et franchise
Que leur rival mérite son bonheur.
L'heureux coupable et sa douce compagne
Viennent baiser la main de Charlemagne,
Non sans rougir; et dès le même jour
Le chaste hymen consacra leur amour.

FIN D'EMMA ET ÉGINARD.

BELZUNCE,

OU

LA PESTE DE MARSEILLE,

POËME

DÉSIGNÉ POUR L'UN DES PRIX DÉCENNAUX.

BELZUNCE,

OU

LA PESTE DE MARSEILLE.

Sous l'azur d'un beau ciel, d'olive couronnée,
Marseille s'élevait puissante et fortunée.
Le Commerce, autour d'elle étendant ses liens,
Couvrait de ses trésors les flots Tyrrhéniens;
L'œil fixé sur les mers, il espérait encore
Ces vaisseaux, enrichis des présents de l'aurore:
Ils approchent... Craignez leur abord désastreux!
Et la Peste et la Mort voyagent avec eux.
Déja l'oiseau des mers loin de la rive impure
Fuit en poussant des cris de lamentable augure;
Les tintements égaux de l'airain solennel
Frappent au loin les airs de leur lugubre appel:
Et le peuple est tranquille! Au sein de ses murailles,
Il compte les trésors et non les funérailles!
Un seul homme aux périls de la sécurité

Opposait de son art la vaine autorité (1) :
« Malheureux, criait-il, par quel fatal délire
« Douter obstinément du mal qui vous déchire !
« Que diriez-vous, enfin, si, m'immolant pour vous,
« Je vous forçais de croire à l'horreur de ses coups ? »
Il dit, et le scalpel, sous la main qui le guide,
Interroge la Mort aux flancs d'un corps livide :
La Mort répond. Déja le monstre empoisonné
Révèle sa présence au peuple consterné ;
Et le noble martyr, qu'un prompt tourment dévore,
Dit à ce peuple : « Eh bien ! douterez-vous encore ? »
Les yeux s'ouvrent alors : toute une ville en deuil
Se réveille éperdue au bord de son cercueil.
Avez-vous quelquefois, alors que les orages
Annoncent aux vaisseaux l'approche des naufrages,
Entendu ces bruits sourds par degrés redoublés,
Ces confuses clameurs des matelots troublés ?
Du peuple dans l'effroi telle est la voix plaintive.
Les trésors d'Orient sont épars sur la rive ;
Le noir cordage flotte à demi détendu ;
Et l'avide marchand, interdit, confondu,
Regardant sa richesse avec indifférence,
Borne ses longs calculs et sa longue espérance.
  La pompeuse cité n'offre plus au regard
Qu'un peuple de mourants à l'œil creux et hagard.

---

(1) Le chirurgien Guyon.

Leur langue desséchée aux accents se refuse :
Leur esprit incertain, qu'un vain prestige abuse,
Ne voit plus qu'à travers un voile ténébreux;
Et jusqu'à la douleur tout est songe pour eux.
La douleur cependant provoque, aigrit sans cesse
De leurs nerfs inquiets l'irritable faiblesse.
Ceux-ci du coup fatal tombent frappés soudain;
Ceux-là vont au cercueil par un plus long chemin :
L'un sur le bord des eaux avec effort se traîne;
L'autre, égaré, tantôt mord la poudreuse arène,
Tantôt ronge en hurlant ses bras défigurés
Que le brûlant ulcère a presque dévorés.
   De citoyens armés une inflexible chaîne
Autour des murs s'étend, par devoir inhumaine.
Prêt à tonner, le bronze est tourné vers le port,
Et la mort se présente à qui veut fuir la mort.
La Consternation, immobile et glacée,
Reste sans souvenir, sans plainte, sans pensée :
Le port désert, plongé dans un calme effrayant,
N'entend plus ni les cris, ni le marteau bruyant;
Les temples sont fermés : dans ces douleurs publiques,
Des saints sur les autels on voila les reliques;
Le cierge consacré cessa de s'allumer,
L'hymne de retentir, et l'encens de fumer.
   Voilà donc ces remparts si fameux d'âge en âge,
Ce sol des troubadours, dont le ciel sans nuage
Semblait du ciel romain répéter les splendeurs!
Où sont, fille des mers, tes antiques grandeurs?

Où sont ces nautonniers de qui la foule active
Appelait le regard de l'Europe attentive?
Émule de Sidon et rivale de Tyr!
Le dévorant oubli s'apprête à t'engloutir.
En vain, pour te fonder, la brillante Ionie
Endurcit aux travaux sa molle colonie;
En vain Rome et César peuplaient tes murs fameux :
Comme eux tu t'élevais, tu vas tomber comme eux;
Tu vas joindre au tombeau Babylone et Carthage.
Un jour le voyageur, égaré vers ta plage,
Sur ton havre isolé jetant un œil surpris,
Demandera Marseille à ses muets débris.
Ainsi Jérusalem, à Dieu long-temps si chère,
Quand sur elle eut soufflé le vent de la colère,
Croulant sous le fardeau de ses calamités,
Tomba, dans un moment, du trône des cités;
Et du prophète-roi l'héritière divine
Emplit tout l'orient du bruit de sa ruine.
  Mais voilà que du ciel, sur la terre envoyé,
Apparaît tout-à-coup un ange de pitié :
C'est Belzunce. Les cris de Marseille plaintive
Ont averti de loin son oreille attentive;
Il accourt, on s'écrie : « Où portez-vous vos pas?
« Fuyez, fuyez la mort! — Non, je ne fuirai pas.
« Qu'une indigne frayeur lâchement me retienne!
« Non, ce peuple est mon peuple, et sa vie est la mienne :
« Ma place est là, j'y cours; auprès de son troupeau
« Le pasteur attendra l'homicide fléau. »

Ses ordres à l'instant rouvrent le sanctuaire;
Le peuple avec ferveur l'escorte vers la chaire,
Et s'arrête, saisi d'un saint frémissement.
Belzunce devant Dieu se recueille un moment;
Et, les yeux attachés sur la croix symbolique,
Fait entendre en ces mots sa voix évangélique:
« Aux clous de cette croix l'Homme-Dieu vint s'offrir.
« Que son exemple au moins nous enseigne à souffrir!
« Adorez avec moi la volonté céleste;
« Humbles de cœur, prions : le Ciel fera le reste. »
Il dit; vers le Très-Haut la prière a volé :
Le malheureux qui prie est déja consolé.

Cependant le prélat, dans ce désordre extrême,
Où l'effroi du péril double le péril même,
Au-devant du trépas marche sans s'émouvoir,
Et rend autour de lui la vie avec l'espoir.
Il ouvre à la douleur un asyle propice;
Son auguste palais se change en humble hospice.
Les lits nombreux du pauvre, alignés tristement,
Désormais de ces lieux sont l'unique ornement;
Et tout l'or qu'enfermait l'opulente demeure
Par-tout s'offre aux besoins du malade qui pleure (1).

---

(1) Ce n'est point là le seul trait de désintéressement qui honore l'ame de M. de Belzunce. En 1723, le roi l'ayant nommé à l'évêché de Laon, duché-pairie, il refusa cette faveur, et ne voulut point abandonner un diocèse que le sou-

Saint prélat! Dieu te garde un bien plus précieux :
Ta noble pauvreté doit t'enrichir aux cieux.
  Trois sages, qu'a nourris l'Épidaure nouvelle (1),
A son zèle pieux joignent leur docte zèle :
Avec eux il pénètre au fond des noirs réduits
Où veille la douleur dans la longueur des nuits,
Et présente au mourant, qu'un feu secret consume,
Du breuvage ordonné la propice amertume.
De l'homme qui s'éteint il recueille les vœux,
Les derniers repentirs et les derniers aveux;
Il lui rappelle, à l'heure où l'espoir l'abandonne,
Que le dieu d'Israël est le dieu qui pardonne;
Et, fidèle soutien, guide ses faibles pas
Vers ce jour immortel qui commence au trépas.
  Des terrestres liens lorsque ses mains sacrées
S'empressaient d'affranchir les ames épurées,
A de tristes devoirs sacrifiant leurs jours,
Des hommes généreux dérobaient aux vautours
De tant d'infortunés la dépouille mortelle.
Intrépide *Moustier!* infatigable *Estelle* (2)!
Rose (3), toi qu'on a vu tenir du même bras

---

venir de ses dangers et de ses sacrifices semblait lui rendre plus cher encore.

(1) Les trois médecins de Montpellier.

(2) Échevins de Marseille.

(3) Le chevalier Rose.

La bêche funéraire et le fer des combats!
Et toi qui, signalant ton zèle magnanime,
Pour servir le malheur brisas les fers du crime (1)!
Vous tous, dignes appuis d'un prélat révéré,
Que votre nom du sien ne soit point séparé!
Mais, malgré leurs efforts, l'ardente maladie
Redouble les progrès de son vaste incendie.
Prêtre saint! de tes doigts, glacés d'un froid mortel,
Tombe la pure hostie aux marches de l'autel.
Élève d'Hippocrate! au lit de la souffrance
Tu n'iras plus porter la dernière espérance:
L'hydre affreuse te lance un farouche regard,
Et se venge sur toi des bienfaits de ton art.
Ici, l'œil attaché sur les plaines profondes,
Expirent ces nochers, vieux habitants des ondes;
Là meurent ces guerriers qui, perdant leur trépas,
Sont renversés sans gloire et vaincus sans combats.
Au chevet d'un ami l'ami s'assied et pleure;
L'égoïste, au cœur dur, s'enferme en sa demeure;
Là, privé de soutiens, il meurt triste, isolé:
Il ne consola point, et n'est point consolé.
Au corps glacé d'un fils la mère en son délire
S'attache, et doit la mort au venin qu'elle aspire.
Le vieillard oublié, sur sa couche étendu,
Appelle, appelle encore, et n'est point entendu!

---

(1) Le chef d'escadre Langeron, gouverneur des galériens.

Le frère évite un frère : en leur effroi barbare,
Loin de les réunir le malheur les sépare.
Plus de pitié. Chacun ne connaît plus que soi :
Vivre est l'unique bien, vivre est l'unique loi.
Le fils, sans redouter la céleste colère,
Livre aux pieds du passant le cadavre d'un père.
Le mourant qui gémit sur le seuil est traîné ;
Et sous un toit connu si quelque infortuné
Cherche pour un instant à reposer sa tête,
Il trouve à l'écarter une main toujours prête,
Ne voit pas un ami qui l'ose secourir,
Et, repoussé par-tout, ne sait plus où mourir.
Cependant le fléau, s'arrêtant au rivage,
N'a point enveloppé dans le commun ravage
Ces pâles criminels aux travaux condamnés,
Sur le banc d'infamie à jamais enchaînés.
Langeron vient, et dit : « Courez par vos services
« Mériter de Marseille un terme à vos supplices ;
« Soyez libres ! » Soudain leurs fers sont détachés.
Mais, à l'aspect des morts dont ces lieux sont jonchés,
Des terreurs du trépas leur ame est poursuivie :
Leur vie est un tourment, mais c'est encor la vie ;
Et déja, regrettant les maux qu'ils ont soufferts,
Tous ensemble à genoux redemandent leurs fers.
« Allez, dit Langeron, vieillissez sur vos rames ;
« Laissez ces nobles soins à de plus nobles ames ! »
Il parlait. Rose accourt ; la bêche arme sa main.
Parmi les flots du peuple il se fraie un chemin :

« Timides citoyens, dignes de vos misères!
« Songez-vous que ces morts sont vos fils, sont vos pères?
« Devant leurs corps glacés vous reculez d'effroi!
« Qui creusera leur tombe?... Eh bien! ce sera moi. »
De la bêche à ces mots il frappe le rivage.
Son exemple a du peuple exalté le courage;
De tous les citoyens les bras lui sont offerts.
Les forçats entraînés renoncent à leurs fers;
Une seconde fois les chaînes sont brisées;
Sous les rapides coups mille tombes creusées
Réunissent les morts dans leur dernier séjour:
Et le soir ne vit point les désastres du jour.
Mais quel son vient frapper mon oreille attentive?
Muse de la douleur! ta voix douce et plaintive
Prélude-t-elle au chant des dernières amours?
L'aimable Florestan et la jeune Selmours,
Nourris du même lait, et nés à la même heure,
Tous les deux élevés dans la même demeure,
Sous l'œil de leurs parents confidents de leurs feux
D'un vertueux amour avaient serré les nœuds.
Déja depuis trois jours ils comptaient vingt années;
Déja se préparaient les noces fortunées...
Selmours à ces apprêts souriait tristement.
Regardant tour-à-tour sa mère et son amant,
Le cœur gros de soupirs, je ne sais quel présage
D'un voile d'infortune obscurcit son visage,
Et des pleurs en secret s'échappent de ses yeux.
Hélas! ce n'était point ces pleurs délicieux,

Trésor d'une ame aimante et de bonheur remplie :
Car le bonheur lui-même a sa mélancolie ;
Mais ces pleurs douloureux qui, toujours plus amers,
Semblent nous annoncer quelque prochain revers.
Le frisson de la crainte en ses veines circule :
Dans son trouble elle a cru (tout cœur tendre est crédule),
Elle a cru reconnaître à des signes certains
Qu'un triste évènement menace ses destins.
La veille, à ses regards, l'oiseau des funérailles
Est venu se percher sur le haut des murailles,
Et les longs sifflements de sa lugubre voix
Au sein de la nuit sombre ont retenti trois fois.
Elle instruit de sa crainte une mère qui l'aime ;
Sa mère la rassure, et frémit elle-même.
Vain fantôme, qu'enfante et que nourrit la peur,
Vague pressentiment, tu n'étais point trompeur !
Le mal contagieux, qui d'heure en heure augmente,
Accable au même jour et l'amant et l'amante.
De bonheur et d'espoir quand tout rit autour d'eux,
Sous l'atteinte mortelle ils vont périr tous deux.
Qu'au retour des zéphyrs deux jeunes hirondelles
Dans leur joyeux essor entrelacent leurs ailes,
Le ciel semble sourire à leur hymen heureux :
Mais, aux rayons du jour, quand leur vol amoureux
Dans le vague des airs mollement se balance,
Du tube meurtrier si le plomb qui s'élance
Les atteint, plus d'hymen ! on voit en un instant
Tomber du haut des cieux le couple palpitant.

Telle est des deux amants la noire destinée.
Pour éclairer ta fête, ange de l'hyménée,
Devais-tu n'allumer qu'un flambeau sépulcral?
Un linceul... tel est donc leur voile nuptial!
Ces amants, dont la voix ne pouvait plus s'entendre,
S'adressaient en silence un adieu triste et tendre,
Et, nés au même instant, ils demandaient aux cieux
Que dans le même instant la mort fermât leurs yeux.
Belzunce étend ses mains sur leur front qui s'incline,
Atteste de l'hymen la majesté divine;
Leur promet dans le ciel de saints embrassements;
Et l'autel de la mort a reçu leurs serments.
  Belzunce ému s'éloigne: enflammé d'un saint zèle
Il se montre par-tout où le danger l'appelle;
Par-tout où le fléau semble le plus affreux,
Il vole, et ses secours sont au plus malheureux.
Quand Moïse, aux regards de la foule tremblante,
Franchit du haut Horeb la cime étincelante,
Israël éperdu, prosterné devant Dieu,
A son libérateur disait un long adieu:
Telle, autour de Belzunce, une foule éplorée
Recommandait au ciel cette tête sacrée.
Peuple, cesse ta plainte, et sors de ton effroi;
Le ciel veille sur lui pour qu'il veille sur toi.
Sous l'aile du Seigneur, le prélat vénérable
Dans le commun fléau demeure invulnérable.
  Enfin, sous tant d'efforts il se sent accablé;
De succomber trop tôt lui-même il a tremblé.

L'intrépide nageur qui sur les noirs abymes
A déja ressaisi de nombreuses victimes,
Vers d'autres malheureux par le flot menacés
Se précipite, lutte, étend ses bras lassés,
Les saisit... Mais, hélas! sans force et sans haleine,
Pourra-t-il parvenir à la rive lointaine?
Tel est Belzunce. Au ciel sa grande ame eut recours :
« Dieu, laissez-moi pour eux vivre encor quelques jours!
« Et nous, que l'anathême a choisis pour victimes,
« Nous, pécheurs, qui portons la peine de nos crimes,
« Essayons d'émousser les flèches du courroux;
« Mettons la pénitence entre la mort et nous.
« Peuple, suivez mes pas! » Et la foule troublée
Autour de lui se presse, en désordre assemblée.
Il était nuit. Belzunce, en ces pieux instants,
Humble, et le cou pressé du nœud des pénitents,
Le pied nu, l'œil au ciel, marche autour des murailles,
A voix basse entonnant l'hymne des funérailles.
De pâles citoyens, cortège peu nombreux,
Consumant leur faiblesse en efforts douloureux,
A peine supportaient d'une main affaiblie
Les flambeaux défaillants, image de leur vie.
Lorsque, devant leurs pas, l'asyle sépulcral
Offrit ses humbles croix et son tertre inégal,
Leur chant religieux bénit la poudre sainte
Des ossements blanchis, épars dans son enceinte;
Et la nuit répéta les ténébreux accords
Des mourants qui priaient sur la cendre des morts.

De ce chant consacré les tombes retentirent;
La terre s'en émut, et les cieux l'entendirent:
On dit même qu'alors l'ange mystérieux
Qui s'assied aux confins de la terre et des cieux,
Laissant un sillon d'or sur sa route étoilée,
Descendit lentement et la face voilée,
Recueillit les soupirs, et, saint médiateur,
Les porta sur son aile aux pieds du Créateur.
Faveur soudaine! il luit le jour de la clémence;
L'Éternel fait un signe, et le pardon commence.
Le peuple, libre enfin du fléau destructeur,
Embrasse les genoux de son libérateur,
Le porte vers le temple, et, par un juste hommage,
Bénit le Tout-Puissant dans sa vivante image.

FIN DU POEME DE BELZUNCE.

NOTE.

NOTE.

Dans le second livre de la *Guerre du Péloponèse*, Thucydide fait une belle description de la peste d'Athènes. Nous croyons que cette citation ne sera point ici déplacée :

« En général, on était frappé subitement et sans aucune cause apparente, au milieu de la meilleure santé. D'abord, on éprouvait de grandes chaleurs de tête; les yeux devenaient rouges et enflammés; la gorge, la langue, étaient sanguinolentes, la respiration déréglée, l'haleine fétide. A ces symptômes succédaient l'éternument, l'enrouement. En peu de temps, le mal gagnait la poitrine, et causait de fortes toux; quand il s'attachait au cœur, il y excitait des soulèvements, et l'on éprouvait, avec de violentes douleurs, toutes les éruptions de bile auxquelles les médecins ont donné des noms. La plupart des malades faisaient entendre de sourds gémissements, que suivaient des convulsions violentes; chez les

uns, elles s'apaisaient bientôt; elles étaient, chez les autres, beaucoup plus obstinées. La peau n'était ni fort chaude au toucher, ni pâle, mais rougeâtre, livide, et couverte de petites pustules et d'ulcères. L'intérieur était si brûlant, que le malade ne pouvait supporter ni les manteaux les plus légers, ni les couvertures les plus fines : il restait nu, et n'avait pas de plus grand plaisir que de se plonger dans l'eau froide. On en vit même beaucoup qui, n'étant pas gardés, se précipitèrent dans les puits, tourmentés d'une soif qui ne pouvait s'étancher. Cependant il était égal de prendre beaucoup ou peu de boisson. Le malade ne pouvait se procurer aucun repos, et était agité d'une insomnie continue.

« Tant que la maladie était dans sa force, il ne maigrissait pas, et l'on était surpris que le corps pût résister à tant de souffrance. La plupart, conservant encore quelque vigueur, étaient consumés le septième ou le neuvième jour par le feu intérieur qui les dévorait; ou, s'ils franchissaient ce terme, le mal descendait dans le bas-ventre; une violente ulcération s'y déclarait, il survenait une forte crise, et en général on périssait de faiblesse, car la maladie, après avoir d'abord établi son siége dans la tête, gagnait successivement

tout le corps; et ceux qui échappaient aux accidents les plus graves, gardaient aux extrémités des marques de ce qu'ils avaient souffert. Le mal s'attachait aux parties honteuses, aux pieds et aux mains, et souvent on n'échappait qu'en perdant quelqu'une de ces parties; plusieurs perdaient la vue : d'autres, à leur convalescence, se trouvaient avoir tout oublié, et ne reconnaissaient ni leurs amis ni eux-mêmes.

« Cette maladie, plus affreuse qu'on ne saurait l'exprimer, se montrait au-dessus des forces humaines dans tous ses effets, et dans quelque sujet qu'elle attaquât; mais ce qui faisait connaître sur-tout qu'elle différait des maux ordinaires à notre espèce, c'est que les oiseaux ni les quadrupèdes qui se nourrissent de cadavres humains, ou n'approchaient point des corps, qui restaient en grand nombre sans sépulture, ou, s'ils osaient y goûter, ils périssaient. On en eut la preuve en voyant disparaître les oiseaux carnassiers : on n'en voyait aucun autour des corps morts ni ailleurs. Les chiens, accoutumés à vivre en société avec les hommes, faisaient encore mieux sentir les effets de la contagion.

« Sans s'arrêter à un grand nombre d'autres accidents, qui ne se ressemblaient pas dans les

différents sujets, tels étaient en général les symptômes de la maladie. Les uns périssaient négligés; les autres, au milieu des plus grands soins. Il ne se trouva, pour ainsi dire, aucun remède qui fût utile à ceux qui l'employaient : ce qui faisait du bien à l'un nuisait à l'autre. Aucun tempérament, faible ou vigoureux, ne parut garantir du mal; il s'attachait à toutes les complexions, il résistait à tous les régimes. Ce qu'il y avait de plus terrible, c'était le découragement des malheureux qu'il attaquait : ils perdaient aussitôt toute espérance, tombaient dans un entier abandon d'eux-mêmes, et ne cherchaient point à résister. C'était encore qu'en se soignant les uns les autres, on s'infectait mutuellement, comme les troupeaux malades, et l'on périssait, et c'est ce qui causa la plus grande destruction. Ceux qui, par crainte, ne voulaient point approcher des autres, mouraient délaissés, et bien des maisons s'éteignirent faute de personne pour les soigner : ceux qui approchaient des malades trouvaient la mort. Tel fut le sort des personnes sur-tout qui se piquaient de quelque vertu : elles avaient honte de s'épargner et venaient soigner leurs amis; car les gens attachés à la maison, abattus par l'excès des fatigues, finissaient par être insensibles aux plaintes des mou-

rants. C'étaient ceux qui étaient échappés au mal qui avaient le plus de compassion pour les malades et les morts, parce qu'ils avaient connu les mêmes souffrances et qu'ils se trouvaient dans la sécurité, car on n'était pas frappé deux fois mortellement; ils recevaient les félicitations des autres, et eux-mêmes jouissaient pour le présent du retour de la santé, et avaient pour l'avenir une espérance confuse que, de long-temps, ils ne seraient plus atteints d'une autre maladie mortelle.

« L'affluence des gens de la campagne qui venaient se réfugier dans la ville, se joignit aux maux des Athéniens pour les aggraver, et ces nouveaux venus en souffraient eux-mêmes plus que les autres. Comme il n'y avait pas de maisons pour eux, et qu'ils vivaient pressés dans des cahuttes étouffées, pendant la plus grande chaleur de la saison, ils périssaient confusément, et les morts étaient entassés sur les mourants. Des malheureux, demi-morts, avides de trouver de l'eau, se roulaient dans les rues et près de toutes les fontaines. Les lieux sacrés où l'on avait dressé des tentes, étaient comblés de corps que la mort y avait frappés.

« Quand le mal fut parvenu à son plus haut

période, personne ne sachant plus que devenir, on perdit tout respect pour les choses divines et humaines; toutes les cérémonies auparavant en usage pour les funérailles, furent violées : chacun ensevelissait les morts comme il le pouvait. Bien des gens, par la rareté des choses nécessaires, depuis que l'on avait perdu tant de monde, recouraient à des moyens honteux de leur rendre les derniers devoirs. Les uns se hâtaient de poser le mort et de le brûler sur un bûcher qui ne leur appartenait pas, prévenant ceux qui l'avaient dressé; d'autres, pendant qu'on brûlait un mort, jetaient sur lui le corps qu'eux-mêmes apportaient, et se retiraient aussitôt.

« La peste introduisit dans la ville bien d'autres désordres. Au spectacle des promptes vicissitudes dont on était témoin, de riches subitement atteints de mort, de gens qui n'avaient rien succédant à leur fortune, on osa plus volontiers s'abandonner ouvertement à des plaisirs dont auparavant on se serait caché; on cherchait des jouissances promptes, et l'on croyait ne devoir s'occuper que de voluptés, dans l'idée qu'on ne possédait que pour un jour et ses biens et sa vie. Personne ne daignait se donner aucune peine pour des choses honnêtes, dans l'incertitude où

l'on était si l'on ne cesserait pas d'exister avant d'y avoir atteint. Le plaisir, et tous les moyens de gagner pour se le procurer, voilà ce qui devint utile et beau; on n'était retenu ni par la crainte des dieux ni par les lois humaines : il semblait égal de révérer les dieux ou de les négliger, quand on voyait périr indifféremment tout le monde. Le coupable ne croyait pas avoir assez à vivre pour recevoir sa condamnation; il se figurait bien plutôt voir suspendue sur sa tête une peine déja prononcée, et, avant de la subir, il croyait juste de profiter de ce qui pouvait lui rester à vivre. »

Ce tableau est frappant de vérité. Lucrèce en a saisi les principaux traits et leur a prêté le charme des beaux vers. La fin du morceau est sur-tout remarquable :

« Ce qu'il y avait de plus triste et de plus déplorable dans cette calamité, c'est que les malheureux qui se voyaient la proie de la maladie, se désespéraient comme des criminels condamnés à périr, tombaient dans l'abattement, voyaient toujours la mort devant eux, et mouraient au milieu de ses terreurs. Mais ce qui multipliait sur-tout les funérailles, c'est que l'avide contagion ne cessait de passer des uns aux autres;

ceux qui évitaient la vue de leurs amis malades, par trop d'amour pour la vie et de crainte pour la mort, périssaient bientôt, victimes de la même insensibilité, abandonnés de tout le monde, et privés de secours, comme l'animal qui porte la laine et celui qui laboure nos champs. Ceux au contraire qui ne craignaient point de s'exposer, succombaient à la contagion et à la fatigue que le devoir et les plaintes touchantes de leurs amis mourants les obligeaient de supporter. C'était là la mort des citoyens les plus vertueux. Après avoir enseveli la foule innombrable de leurs parents, ils retournaient dans leurs demeures, les larmes aux yeux, la douleur dans le cœur, et se mettaient au lit pour expirer de chagrin. En un mot, on ne voyait dans ces temps de désastre, que des morts ou des mourants, ou des infortunés qui les pleuraient. Les gardiens des troupeaux de toute espèce, et le robuste conducteur de la charrue, étaient aussi frappés; la contagion les allait chercher jusqu'au fond de leur chaumière, et la pauvreté jointe à la maladie rendait leur mort inévitable. On voyait les cadavres des parents étendus sur ceux de leurs enfants, et les enfants rendre les derniers soupirs sur les corps de leurs pères et de leurs mères. La contagion

était apportée en grande partie par les habitants de la campagne, qui se rendaient en foule dans la ville, à la première attaque de la maladie. Les lieux publics, les édifices particuliers en étaient remplis, et, ainsi rassemblés, il était plus facile à la mort d'accumuler leurs cadavres. Un grand nombre expirait au milieu des rues; d'autres, après s'être traînés au bord des fontaines publiques, y restaient étendus sans vie, suffoqués par l'excès de l'eau qu'ils avaient bue. Les chemins étaient couverts de corps languissants, à peine animés, enveloppés de vils lambeaux, et dont les membres tombaient en pourriture. Leurs os n'étaient revêtus que d'une peau livide, sur laquelle les ulcères et la corruption avaient produit le même effet que la sépulture sur les cadavres. La mort avait rempli les édifices sacrés de ses impures dépouilles. Les temples des dieux étaient jonchés de cadavres. C'était là que les gardes des lieux saints déposaient leurs hôtes : car pour lors on s'embarrassait peu de la religion et de la divinité. La douleur était le sentiment dominant. Ces cérémonies observées de temps immémorial pour les obsèques, n'avaient plus lieu dans la ville. Le trouble et la confusion régnaient par-tout; et au milieu de cette consternation générale, chacun

inhumait comme il pouvait le corps dont il était chargé. L'indigence et la nécessité inspirèrent même des violences inouies jusqu'alors. Il y en eut qui placèrent à grands cris sur des bûchers construits pour d'autres, les corps de leurs proches, et qui, après y avoir mis le feu, soutenaient des combats sanglants plutôt que d'abandonner leurs cadavres. »

Tout le monde connaît l'admirable peinture de la peste des animaux, au troisième livre des *Géorgiques*. On assure que Virgile a puisé les plus beaux détails de cette description dans un ouvrage de Salluste, qui n'est pas venu jusqu'à nous.

LA MORT DE ROTROU,

PIÈCE QUI A REMPORTÉ LE PRIX DÉCERNÉ PAR LA SECONDE CLASSE DE L'INSTITUT, EN 1811.

LA MORT DE ROTROU.

Rotrou (1), cher à Thémis et cher à Melpomène,
Avait abandonné son paisible domaine;
Vers Paris un instant par la gloire entraîné,
Des palmes du théâtre il marchait couronné,
Et, du Cid méconnu défendant la merveille,
Devant Richelieu même osait louer Corneille.
Le cirque s'est ouvert; Rotrou voit par des pleurs
Applaudir Venceslas et ses nobles douleurs:
Corneille, dont l'estime et l'enflamme et l'honore,
Assiste à son triomphe et l'embellit encore.
Voilà qu'un bruit fatal, trop prompt à circuler,
Aux applaudissements est venu se mêler.
Des tragiques douleurs la vue est détournée:
De moment en moment, la foule consternée
Attache sur Rotrou son regard inquiet;
On le plaint, il s'étonne; il s'informe, on se tait.

(1) Le poëte Rotrou, lieutenant civil du bailliage de Dreux, sa patrie, mourut dans cette ville le 28 juin 1650, victime, par son dévoûment, de l'épidémie qui la ravageait.

Son trouble s'en augmente : il insiste, il arrache
Le déplorable aveu du malheur qu'on lui cache.
O revers! Dreux périt sous un mal destructeur.
Rotrou frémit. Il sait qu'un hameau protecteur
Retient loin des dangers les enfants qu'il adore ;
Mais ses concitoyens sont sa famille encore.
Ni les transports flatteurs de ce peuple exalté,
Ni les gémissements de son frère attristé,
Ni les touchants regrets, ni l'amitié sincère
Du grand homme chéri qui le nommait son père,
Rien ne l'arrête; il part, seul, à travers la nuit,
Et cherche les périls comme un autre les fuit.
Mais sur sa route il croit, dans les vastes ténèbres,
Entendre des sanglots et des plaintes funèbres,
Et voir autour de lui des fantômes errer.
Le jour, qui de ses feux commence à l'éclairer,
Lui semble enveloppé de sinistres nuages.
Ces vallons si connus, ces coteaux, ces ombrages,
Tout est changé pour lui; du deuil, de la douleur,
Tout prend à ses regards la lugubre couleur.

Il arrive : à la mort il voit sa ville en proie.
Hélas! ce n'étaient plus ces longs accents de joie
Qui fêtaient son retour en des temps plus heureux.
Tout demeure absorbé dans un silence affreux :
Il n'entend plus, au sein de ces tristes murailles,
Que le bruit gémissant du char des funérailles.
Il appelle en pleurant ceux qu'il a tant chéris :
La cloche du trépas répond seule à ses cris.

Ce peuple entier, cédant au malheur qui l'accable,
De vivre et de mourir à-la-fois incapable,
N'ose pour son salut tenter un noble effort;
L'effroi produit l'effroi, la mort produit la mort.
Cherchant à s'isoler des publiques misères,
Chacun fuit. Seulement on voyait quelques mères,
Immobiles, braver le désastreux fléau,
Et veiller sans pâlir à côté d'un berceau.
Rotrou, dieu tutélaire, en ces lieux de tristesse,
Dispute avec la mort d'ardeur et de vitesse.
Son zèle, infatigable au milieu des travaux,
Donne aux uns des secours, aux autres des tombeaux.
Il est par-tout; son ame au loin se multiplie:
Il agit, il ordonne, il menace, il supplie;
Et, lui-même affrontant l'hydre au souffle infecté,
Rassure la terreur par l'intrépidité.
Digne fils d'Apollon, sa noble insouciance
De l'avare Plutus dédaigna la science;
Mais, offrant au malheur d'héroïques secours,
A défaut de trésors, il prodigue ses jours.
Dix fois l'astre nocturne a chassé la lumière,
Sans que le doux sommeil ait touché sa paupière.
Le poids de la fatigue en vain l'accable, en vain
La fièvre de la mort fermente dans son sein;
Il marche, et des héros enfants de sa pensée
La gloire disparaît, par la sienne effacée.
Nul danger, nul effroi ne peut le retenir:
Tant de travaux heureux qu'espérait l'avenir,

Tant d'écrits imparfaits, d'esquisses animées
Qu'en sublimes tableaux le temps eût transformées,
Tant de lauriers nouveaux à sa gloire promis,
Il ne regrette rien, s'il meurt pour son pays!
 D'un frère vainement le fidèle message
A rappelé ses pas sur un autre rivage :
Sa vertu rougirait d'hésiter un instant.
Il voit venir la mort, il la voit et l'attend.
Immuable, il répond au frère qui l'implore :
« Pour la vingtième fois j'entends depuis l'aurore
Sonner l'airain fatal... Je l'entends sans effroi :
Ce soir, si Dieu l'ordonne, il sonnera pour moi. »
Il disait; mais, vaincu par tant de vigilance,
L'homicide fléau se retire en silence.
Déja, de bouche en bouche à l'envi répétés,
Les bienfaits de Rotrou jusqu'aux cieux sont portés :
Des palmes à la main, vers le toit qu'il habite
Un peuple délivré vole et se précipite.
Insensés! retenez un aveugle transport;
Ne mêlez point vos chants aux soupirs de la mort.
Votre libérateur touche au moment suprême;
Des coups qu'il vous épargne il est atteint lui-même;
C'est pour vous qu'il expire!... Et cette foule en deuil,
Muette, tient les yeux attachés sur le seuil.
On entendait encor dans la funèbre enceinte
Le murmure affaibli de la prière sainte;
Du cierge des mourants tremblaient encor les feux...
Aux bruits confus succède un calme douloureux;

C'est celui des tombeaux. Près du lit d'agonie,
Le cierge s'est éteint, la prière est finie.
Un pâle serviteur se présente interdit;
Il se tait: sa pâleur, son silence a tout dit.
Les citoyens, poussant des clameurs déchirantes,
Ont cru voir se rouvrir les tombes dévorantes;
On dirait qu'à-la-fois frappés des mêmes coups,
De la mort d'un seul homme ils vont expirer tous.
Cependant du héros la grande ame exhalée
Aux ames des martyrs dans les cieux s'est mêlée.
Par d'ineffables chants les séraphins ravis
Fêtent l'hôte nouveau des lumineux parvis :
Mais du haut de ce trône où, près de Borromée,
Il s'assied, ombragé des palmes d'Idumée,
O rivages de l'Eure! ô bords délicieux!
Il vous cherche toujours; et, jusque dans les cieux,
Gardant le souvenir de sa ville chérie,
Il forme encor des vœux pour la douce patrie.

FIN DE LA MORT DE ROTROU.

GOFFIN,

OU

LE HÉROS LIÉGEOIS,

PIÈCE QUI A REMPORTÉ LE PRIX EXTRAORDINAIRE DÉCERNÉ PAR LA SECONDE CLASSE DE L'INSTITUT, EN 1812.

GOFFIN,

OU

LE HÉROS LIÉGEOIS.

Un voyageur pensif aux plages solitaires
Errait, s'abandonnant à ses chagrins austères,
Et, chaque jour, d'un cœur sensible et généreux
Il déplorait, hélas! le présent douloureux.
Il avait vu par-tout le barbare égoïsme,
Par-tout la vanité sous le nom d'héroïsme,
Par-tout la haine ardente ou la froide amitié,
Et l'hypocrite orgueil affectant la pitié;
Et déja succédaient aux fleurs de sa jeunesse
Les fruits souvent amers de la triste sagesse.
  Un jour que, loin du monde égarant son ennui,
Il fuyait, fatigué des hommes et de lui,
Près des murs que la Meuse embellit et partage,
Il s'arrêta. Debout sur un tertre sauvage,
Il mesurait de l'œil le ténébreux séjour
Où l'homme, s'exilant de la clarté du jour,

Va puiser ces charbons dont l'utile bitume
En des forges sans nombre incessamment s'allume,
Et par qui l'industrie obtient d'un fer grossier
Le glaive protecteur et le soc nourricier.
Alors passe un vieillard : sur son front se déploie
Je ne sais quel mélange et de trouble et de joie;
Il regarde le ciel, et son œil satisfait
Semble encor le bénir de quelque grand bienfait.
L'étranger l'interroge; et de la sombre voûte
Le vieillard en silence avec lui prend la route.
Il commence en ces mots le fidèle récit :
« Voyez-vous cet abyme où l'ombre s'épaissit? »
Là des rocs sulfureux l'onde perçant la veine
Effraya les mineurs de sa chute soudaine.
Chacun d'eux, s'attachant aux longs cables d'airain,
Veut sortir le premier du gouffre souterrain :
Mais, heurtés l'un par l'autre, ils roulent dans l'abyme,
Et l'onde se grossit de plus d'une victime.
Son fils entre ses bras, le généreux Goffin
Du tombeau des vivants allait sortir enfin;
Mais ses amis!... « Hélas! ils ne pourront me suivre;
« Je veux les sauver tous, ou ne pas leur survivre. »
Il dit, cède sa place, et, le pic à la main,
S'ouvre vers la lumière un ténébreux chemin.
« Cependant au dehors la cloche des alarmes
Rassemblait les vieillards et les femmes en larmes.
L'habile ingénieur, par de sages travaux,
Opposait une digue aux menaces des eaux,

Tandis que par pitié les magistrats sévères
Écartaient de ces bords le désespoir des mères.
Les ouvriers nombreux, dont ils règlent l'ardeur,
Des mines d'alentour sondent la profondeur :
Dévoûment sans espoir ! leur main découragée,
Par l'utile boussole à peine dirigée,
Ne creuse le rocher qu'avec un lent effort.
Ils appellent... Tout garde un silence de mort.
Le salpêtre deux fois s'allume, éclate et gronde;
Son bruit détonne au loin sous la terre profonde;
C'est en vain : le bruit meurt, et l'espoir avec lui.
Déja du second jour la dernière heure a fui;
La nuit s'achève, et l'ombre a fait place à l'aurore :
On s'arrête, on écoute, on n'entend rien encore.
« Hélas ! les malheureux dans l'abyme plongés
Perdent aussi leur plainte et leurs cris prolongés;
Bientôt l'air que leur bouche avidement respire
A leurs poumons brûlants ne pourra plus suffire.
Suffoqués des vapeurs de l'étroit souterrain,
Par la soif consumés, dévorés par la faim,
L'un cherche sous la voûte, aux bords de l'onde impure,
D'un cadavre récent l'effroyable pâture;
Du pic laborieux l'autre ronge le fer,
Ou du flanc des rochers aspire un sel amer :
D'autres, aux profondeurs de ce gouffre homicide,
En hurlant vont puiser une boisson fétide;
D'autres, muets, l'œil fixe, et les traits sans couleur,
Du flambeau qui décroît observent la pâleur;

Et chacun, abjurant des travaux inutiles,
Disait : « S'il faut mourir, mourons du moins tranquilles. »
Tous, à ces derniers mots, tombent anéantis;
Ils allaient périr tous!... L'un d'eux était mon fils.
« Ensevelis vivants dans l'ombre sépulcrale,
Il leur semblait encor revoir par intervalle
Le toit qu'ils délaissaient au retour éclatant
De l'astre qui pour eux ne brillait qu'un instant,
Les bois accoutumés, le fleuve, la montagne,
Et le vallon paisible où souvent leur compagne,
Le soir, en répétant quelque refrain joyeux,
Son enfant sur son sein, venait au-devant d'eux.
Mais Goffin vit encore, et sa persévérance
A tant d'infortunés tiendra lieu d'espérance.
Prodigue de secours et de soins consolants,
Il cherche à ranimer ses compagnons tremblants,
Implore tour-à-tour le frère pour le frère,
Le père pour son fils, et le fils pour son père,
Promet de les ravir à l'abyme profond....
Aucun d'eux ne se lève, aucun d'eux ne répond.
« Eh bien, s'écria-t-il, lâches ! je vous pardonne.
« Viens, mon fils, travaillons pour qui nous abandonne :
« Ils sont tous des enfants; sois homme pour eux tous! »
Il s'arme, et les rochers ont mugi de ses coups.
Du fer qui les meurtrit ses mains sentent l'outrage;
Son fils baise ses mains, en lui disant : Courage!
Quand un bruit plus sonore, éclatant sous le fer,
Annonce tout-à-coup les approches de l'air :

A ce bruit imprévu la troupe se ranime;
Tous les bras à-la-fois veulent percer l'abyme;
Il s'ouvre.... ô désespoir! c'est le jour qu'on attend,
C'est la mort que l'on voit, la mort que l'on entend.
L'air embrâsé frémit, se précipite et tonne;
Du phosphore azuré la flamme tourbillonne;
Tous reculent d'horreur; et leur dernier flambeau
Les plonge, en s'éteignant, dans la nuit du tombeau.
« Amis, disait Goffin, à ce péril funeste
« Essayons d'opposer la force qui nous reste.
« Si nul effort humain ne nous peut secourir,
« Nous reviendrons ici nous étendre et mourir. »
Il disait; mais sa voix n'était pas écoutée :
« Retire-toi, criait la foule épouvantée;
« Ne nous impose pas des tourments superflus!
« Sans toi depuis long-temps nous ne souffririons plus.»
Ils osent, les ingrats! dans leur aveugle rage,
Prodiguer à Goffin la menace et l'outrage!
Que dis-je? sur sa tête ils sont prêts à lever
L'instrument de labeur qui les pourrait sauver.
Lui, sans trouble, et touché de leur seule infortune :
« Viens, mon fils, viens finir une vie importune!
« Ils l'exigent? eh bien! livrons-les à leur sort;
« En les privant de nous précipitons leur mort. »
Alors vous eussiez vu redoubler les alarmes,
La menace expirer et se changer en larmes,
Et les séditieux, se traînant à genoux,
Crier, les bras tendus : « Goffin! protégez-nous. »

Quelques-uns, dans l'accès de leur morne délire,
Prolongeaient tristement un effroyable rire;
Quelques-uns promettaient à la Vierge des cieux
Et la sainte neuvaine et les dons précieux;
D'autres avec ferveur juraient par ses images
D'accomplir, les pieds nus, de longs pélerinages;
Les orphelins entre eux se répétaient toujours :
« Nos mères sont au ciel, et veillent sur nos jours. »
Les enfants recevaient, avant l'heure dernière,
Les bénédictions, les larmes de leur père :
De leur père !... et mon fils mourait loin de mes bras,
Et l'adieu paternel ne le consolait pas.
« Mais le jeune Goffin lève un front intrépide;
Son cœur n'est point ému, son œil n'est point humide.
De leur abattement il les fait tous rougir :
« Est-ce à nous de pleurer quand nous devons agir ?
« Frappons; voici la route. » Et sa voix consolante
A déja raffermi leur force chancelante.
On le suit, plus d'effroi, plus d'oisive langueur;
L'espoir aux bras lassés rend toute leur vigueur.
Un bruit vague, ô transports! a frémi sous la roche;
De moment en moment il s'augmente, il approche;
L'oreille peut du fer compter les coups pressés;
La voix répond aux cris des deux parts élancés;
Et le dernier effort va briser la barrière
Qui de l'affreuse nuit séparait la lumière.
Les sombres flancs du roc s'entr'ouvrent, et le jour
Par le bruit de la foudre atteste son retour.

« Ils sont sauvés! s'écrie une foule enivrée,
« Sauvés! sauvés! » répond la troupe délivrée.
Tous au-devant du jour s'élancent... Malheureux!
Songent-ils que la mort plane toujours sur eux?
Ils peuvent, au cercueil restituant sa proie,
Échappés aux douleurs, succomber à la joie;
L'air en poison subtil peut encor se changer;
Et le danger redouble au terme du danger.
Les soins sont prodigués; l'art, prévoyant et sage,
Du trépas à la vie adoucit le passage.
Goffin veille, attentif, sur les communs destins :
Il songe à ses enfants naguères orphelins,
Il embrasse en espoir son épouse fidèle:
Mais à ses compagnons il doit encor son zèle,
Et sorti le dernier du gouffre ténébreux,
Son œil se lève au ciel et retombe sur eux. »
A ces récits, la bouche et l'oreille captives,
L'étranger oubliait les heures fugitives;
Et déja pâlissaient les feux mourants du jour.
« Restez, dit le vieillard. Non loin de ce séjour,
Un banquet, signalant la fin de nos misères,
De nos fils délivrés doit rassembler les pères.
Là, vos yeux à loisir contempleront Goffin.
L'étoile de l'honneur pare déja son sein;
La palme et les lauriers vont décorer sa tête. »
Il dit; et l'étranger, qui s'assied à la fête,
Admire dans Goffin d'honneurs environné
L'héroïsme ingénu, de sa gloire étonné.

Son cœur alors palpite, et semble enfin renaître;
Il est homme et français (1), il se sent fier de l'être;
La joie épanouit son front moins abattu,
Et pour croire au bonheur il croit à la vertu.

---

(1) On se souvient que le dévouement de Goffin date d'une époque où l'évêché de Liége faisait partie de l'Empire *français*.

FIN DE CE POEME.

L'AMOUR MATERNEL,

POËME.

L'AMOUR MATERNEL.

De ma veine docile échappés au hasard,
Coulez, mes vers, coulez sans effort et sans art!
Une mère, un enfant, voilà votre modèle :
Soyez purs comme lui, soyez tendres comme elle.
Puisse un jour cette mère, au berceau de son fils,
Pensive, quelquefois parcourir mes récits;
Et reposant ses yeux sur l'enfant qu'elle adore,
Suspendre sa lecture et la reprendre encore!
  Ce maternel amour, par des charmes secrets,
Émeut la brute même au fond de ses forêts.
L'hyène épouvantable et l'affreuse panthère
Sous leur farouche aspect cachent un cœur de mère.
Terrible en sa douleur, par de lugubres cris
La lionne au désert redemande ses fils.
Lorsque du doux printemps la présence féconde
Au souffle des zéphyrs ressuscite le monde,
Renonçant à ses jeux, le peuple des oiseaux
Cherche au fond des bosquets les plus sombres rameaux,
Et la mère attentive arrondit et décore
Le nid de ses enfants qui ne sont pas encore.
Philomèle en nos bois suspend l'hymne d'amour;

En vain elle voit naître et voit mourir le jour :
L'écho ne redit plus sa finale légère ;
Et son tendre silence avertit qu'elle est mère.
Mais d'un devoir si doux, d'un si pur sentiment,
Femme ! qui mieux que toi connaît l'enchantement !
Quand d'un souffle immortel Dieu même t'eut formée,
Tu naquis pour aimer comme pour être aimée.
En vain ce dieu t'impose un long tribut de pleurs ;
Ton courage redouble au sein de tes douleurs :
La mère qui pour nous a souffert sans faiblesse,
Avec moins de tourments aurait moins de tendresse.
Malheureux le mortel dont le cœur isolé
Par le doux nom de fils ne fut point consolé !
Il cherche tristement un appui sur la terre,
Et l'ennui vient s'asseoir sous son toit solitaire.
Le temps blanchit sa tête, et les ans l'ont vaincu :
Hélas ! il a vieilli, mais il n'a point vécu.
Que j'aime à contempler cette mère adorée,
De rejetons charmants avec grace entourée !
L'un assiége son front, d'autres pressent sa main ;
Tandis que le plus jeune, étendu sur son sein,
Sans bruit, cherchant la place où son amour aspire,
Gravit jusqu'à la bouche où l'appelle un sourire.
Mais, par l'heure averti moins que par son amour,
Leur père impatient est déja de retour.
Il entre... quelle image ! et quel moment de fête !
Immobile et charmé, sur le seuil il s'arrête.
Ne respirant qu'à peine, en silence il jouit ;

Sous son feutre à longs bords son front s'épanouit ;
Dans ses yeux paternels la joie éclate et brille,
Et du fond de son ame il bénit sa famille.
Un père toutefois, avec austérité,
Tempère son amour par la sévérité ;
Il étend sur ses fils sa longue prévoyance :
La mère sait aimer, c'est toute sa science.
J'en atteste un seul mot par le cœur inspiré.
Une mère perdit son enfant adoré ;
Son digne et vieux pasteur sur sa vive souffrance
Versait le baume heureux d'une douce éloquence :
« Ranimez, disait-il, ce courage abattu ;
« Du pieux Abraham imitez la vertu.
« Dieu demanda son fils, et Dieu l'obtint d'un père.
« — Ah ! Dieu ne l'eût jamais exigé d'une mère ! »
Cri sublime, qui seul vaut les plus doctes chants !
Et comment exprimer ces transports si touchants
Qu'à l'ame d'une mère un tendre amour inspire ?
Elle aime son enfant, même avant qu'il respire.
Quand ce gage chéri, si long-temps imploré,
S'échappe avec effort de son flanc déchiré,
Dans quel enchantement son oreille ravie
Reçoit le premier cri qui l'annonce à la vie !
Heureuse de souffrir, on la voit tour-à-tour
Soupirer de douleur et tressaillir d'amour.
Ah ! loin de le livrer au sein de l'étrangère,
Sa mère le nourrit, elle est deux fois sa mère.
Elle écoute, la nuit, son paisible sommeil ;

Par un souffle elle craint de hâter son réveil.
Elle entoure de soins sa fragile existence ;
Avec celle d'un fils la sienne recommence ;
Elle sait, dans ses cris devinant ses désirs,
Pour ses caprices même inventer des plaisirs.
  Quand la raison précoce a devancé son âge,
Sa mère, la première, épure son langage ;
De mots nouveaux pour lui, par de courtes leçons,
Dans sa jeune mémoire elle imprime les sons :
Soin précieux et tendre, aimable ministère,
Qu'interrompent souvent les baisers d'une mère !
D'un naïf entretien poursuit-elle le cours,
Toujours interrogée, elle répond toujours.
Quelquefois une histoire abrège la veillée :
L'enfant prête une oreille avide, émerveillée ;
Appuyé sur sa mère, à ses genoux assis,
Il craint de perdre un mot de ces fameux récits.
Quelquefois de Gessner la muse pastorale
Offre au jeune lecteur sa riante morale ;
Il s'amuse et s'instruit : par un mélange heureux,
Ses jeux sont des travaux, ses travaux sont des jeux.
  La lice va s'ouvrir : l'étude opiniâtre
Te dispute ce fils que ton cœur idolâtre,
Tendre mère ! Déja de sérieux loisirs
Préparent ses succès ainsi que tes plaisirs.
Enfin luit la journée où le rhéteur antique,
D'un peuple turbulent monarque flegmatique,
Dépouillant de son front la morne austérité,

Décerne au jeune athlète un laurier mérité.
En silence on attache une vue attendrie
Sur l'enfant qui promet un homme à la patrie...
Cet enfant, c'est le tien : un cri part; le vainqueur
Porté par mille bras est déja sur ton cœur;
Son triomphe est à toi, sa gloire t'environne,
Et de pleurs maternels tu mouilles sa couronne.
  Il échappe à l'enfance, et ses nouveaux destins
L'appellent désormais vers les pays lointains :
Ton ame se déchire à cet adieu funeste...
Mais, du moins, s'il s'éloigne, une fille te reste;
Ta fille caressante, attachée à tes pas,
Semble te dire : « Moi, je ne partirai pas. »
Moins changeante en ses goûts, en ses jeux plus paisible,
Son esprit est plus souple, et son cœur plus sensible :
Comme l'aube promet le jour à l'horizon,
Elle te fait déja pressentir sa raison;
Et, d'un devoir futur déja préoccupée,
Rêve le nom de mère en berçant sa poupée.
O! comme avec orgueil ton regard enchanté
Voit sa beauté naissante éclipser ta beauté!
Quand le trouble inconnu d'une première flamme
De ses quinze printemps vient avertir son ame,
Ton silence attentif interroge ses vœux,
Et sa plus tendre amie a ses plus doux aveux.
  Mais il se lève enfin le jour où ta tendresse,
Aux vertus d'un époux confiant sa jeunesse,
Attache en soupirant sur ce front virginal

La guirlande, et le lin du bandeau nuptial!
Ta parure importune est en vain préparée;
Du bonheur de sa fille une mère est parée.
Parmi les flots pressés d'un peuple curieux,
Tu t'avances; la joie étincelle en tes yeux.
La voilà cette enceinte, où jadis ta famille
Unit ta destinée au père de ta fille!
La majesté du lieu, l'orgue et ses longs accents,
Ces parfums solennels, ces nuages d'encens,
Des divines clartés ce pur dépositaire
Qui grave dans les cieux les serments de la terre,
Le livre, les flambeaux, les vases consacrés,
De la religion symboles révérés,
L'autel, les deux époux, le voile d'hyménée
Qui s'étend, soutenu sur leur tête inclinée,
Tout émeut, tout inspire un saint recueillement.
La mère est immobile, et sourit tristement:
Elle écoute, muette et l'oreille captive,
Ce seul mot que prononce une bouche craintive;
Et le trouble touchant de son cœur maternel
Est encore une offrande aux yeux de l'Éternel.

Charme consolateur, la bonté d'une mère,
De la bonté céleste image auguste et chère,
Trésor de tous les temps et de tous les climats,
A devancé la vie et survit au trépas.
Que des Canadiens j'aime l'antique usage!
Sur les bords du torrent, près du rocher sauvage,
Leur ame se nourrit du charme des douleurs;

Ils cultivent la tombe, et l'arrosent de pleurs.
Un tendre souvenir, dans la saison nouvelle,
Vers cet enclos sacré doucement les rappelle.
Morne et silencieux, sur la pierre étendu,
Le père croit revoir le fils qu'il a perdu.
Les yeux levés au ciel, la mère désolée
S'approche avec lenteur de l'étroit mausolée,
Et, soupirant le nom de cet enfant chéri,
Répand sur son tombeau le lait qui l'eût nourri!
De son fils qui n'est plus la plaintive Indienne
Voit les vents balancer la tombe aérienne...
Mais le jour où l'enfant s'endort du grand sommeil,
S'inclinant sur sa bouche, elle attend son réveil :
Quand le soleil trois fois a doré le nuage,
Elle lui forme un lit de fleurs et de feuillage,
De l'érable docile agite le rameau...
Et ne s'aperçoit pas qu'elle berce un tombeau!
O de Madagascar gémissante insulaire!
Ton fils, qu'a réclamé la fatale colère,
Ton fils est en naissant arraché de tes bras;
Un inflexible dieu le condamne au trépas.
Ta voix se mêle au bruit des vagues du rivage;
Elle attendrit l'écho de ta grotte sauvage :
« Dieu de pleurs et de sang! qu'exiges-tu de moi?
« Dieu cruel! quelle est donc ta sanguinaire loi?
« Hélas! pour t'obéir, faut-il à l'innocence
« Donner en même temps et ravir l'existence?
« Mais si mon fils échappe aux flots du noir torrent,

« Comme un spectre hideux, dans le désert errant,
« Chargé d'une langueur que chaque jour augmente,
« Pâle et triste, insensible au baiser d'une amante,
« Accablé de lui-même, et vieux avant le temps,
« Malheureux, il vivra pour mourir plus long-temps.
« Qu'il meure... Qu'ai-je dit, cruelle? et je suis mère!
« Non, mon fils, tu vivras. S'il faut te satisfaire,
« Redoutable Nyang! frappe, je t'appartiens.
« Me voici : prends mes jours, mais épargne les siens!»
Si de l'antiquité nous cherchons les vestiges
Aux poétiques lieux si féconds en prestiges,
Que de mouvants tableaux se pressent sous nos yeux!
Clytemnestre dispute Iphigénie aux dieux.
Aux bords du Simoïs, sur les débris de Troie,
Andromaque éplorée, à sa douleur en proie,
Cachant Astyanax à ses vainqueurs jaloux,
Recommande son fils au tombeau d'un époux.
Hécube échevelée, et d'amour intrépide,
Vole aux champs de la Thrace, implacable Euménide.
Frémis, Polymnestor!... Évoquant Némésis,
Aux mânes de son fils elle immole tes fils.
Hâtons-nous d'écarter ces images fatales.
De l'antique Israël parcourons les annales.
Puissé-je retracer avec fidélité
Ces nobles traits, si grands dans leur simplicité!
Dans le vaste silence, une voix désolée
A retenti long-temps au fond de la vallée :
C'est la voix de Rachel... O regrets superflus!

Ne la consolez point; ses enfants ne sont plus.
De l'innocente Agar qui ne sait l'aventure?
Dans le désert sans fruits, sans ruisseaux, sans verdure,
Elle a vu, d'un regard sombre et désespéré,
Le dernier aliment par son fils dévoré;
Sur les arides bords de la coupe épuisée
Ismaël porte en vain une lèvre embrasée.
Agar cherche autour d'elle... Elle appelle trois fois,
Et le désert immense est muet à sa voix.
« De l'eau! lui dit l'enfant; des fruits! ou que je meure! »
La triste Agar l'entend, et se détourne, et pleure.
Elle invoque le Ciel : « Daigne le secourir,
« Grand Dieu! je n'ai qu'un fils, et ce fils va mourir.
« Ne puis-je l'abreuver de mes larmes amères! »
Agar! il est un Dieu qui veille sur les mères.
Du séjour de la gloire un ange est descendu;
L'onde jaillit : l'enfant à la vie est rendu.
Heureuse en un désert que le soleil dévore,
Sous le toit d'Abraham Agar se croit encore.
Mais sans interroger le livre du passé,
Qu'un plus récent exemple, à nos yeux retracé,
Dise par quel pouvoir le maternel courage
D'un lion dans Florence intimida la rage :
De l'étroite prison qui rassemble à grands frais
Les monstres des déserts, les hôtes des forêts,
Un lion s'échappa : tout fuyait à sa vue.
Dans le commun désordre, une mère éperdue
Emportait son enfant.... Dieu! ce fardeau chéri,

De ses bras échappé, tombe; elle jette un cri,
S'arrête, et l'aperçoit sous la dent affamée.
Elle reste immobile et presque inanimée,
Le front pâle, l'œil fixe, et les bras étendus.
Elle reprend ses sens un moment suspendus;
La frayeur l'accablait! la frayeur la ranime..
O prestige d'amour! ô délire sublime!
Elle tombe à genoux: «Rends-moi, rends-moi mon fils!»
Ce lion si farouche est ému par ses cris,
La regarde, s'arrête, et la regarde encore:
Il semble deviner qu'une mère l'implore.
Il attache sur elle un œil tranquille et doux,
Lui rend ce bien si cher, le pose à ses genoux,
Contemple de l'enfant le paisible sourire,
Et dans le fond des bois lentement se retire.

Tendres mères! souffrez qu'à ces récits nombreux
J'ose ajouter encore un récit douloureux;
Peut-être de mes chants l'intérêt s'en augmente:

Délices de sa mère, une fille charmante
Du père le plus tendre était aussi l'amour.
A sa neuvième année il manquait un seul jour:
Déja pour célébrer l'époque fortunée
La fête de famille allait être ordonnée;
Déja... mais tout-à-coup la jeune Coraly
Fuit les jeux; sur ses traits où la rose a pâli
Par degrés se répand une langueur secrète.
Sa mère l'interroge, elle reste muette.
Bientôt d'un mal cruel ses jours sont menacés;

Les brûlantes ardeurs et les frissons glacés
De la fièvre inégale attestent la présence.
L'art s'arrête, étonné de son insuffisance.
L'élève d'Esculape au chevet s'est assis :
Il observe long-temps, et, long-temps indécis,
Reconnaît ce fléau, des rives étrangères
Récemment apporté pour le malheur des mères.
Il frémit, sans songer qu'un avide regard
Épiait sur son front les terreurs de son art.
Hélas! c'en fut assez pour la triste Euphrasie.
D'un invincible effroi dès ce moment saisie,
Elle ne rêva plus qu'infortune et que mort.
Pour comble de douleur, un inquiet transport
Agita, tout un jour, cette fille adorée.
Souvent elle disait d'une voix égarée :
« Ma mère m'abandonne, elle n'est point ici. »
Sa mère, l'œil en pleurs, répondait : « Me voici. »
L'enfant la regardait, et secouait la tête.
« On ne me parle plus des apprêts de la fête,
Reprenait Coraly. Je crois que j'y serai
A moins... » Elle se tait. Dans un cœur ulcéré
C'est ainsi qu'enfonçant un trait qui le déchire
De sa mère souffrante elle accroît le martyre.
Sa mère cependant la veillait : une nuit,
De son souffle pénible elle écoutait le bruit :
Des mots entrecoupés et des soupirs plus sombres
Lui parurent soudain sortir du sein des ombres ;
Elle crut reconnaître, à ces sons gémissants,

L'effrayante agonie et ses rauques accents.
« Adieu, c'est pour toujours! » fut l'adieu long et tendre
Que d'une faible voix Coraly fit entendre :
Il lui semblait mourir. D'Euphrasie à ces mots
Le désespoir éclate en douloureux sanglots.
On accourt à ses cris : son époux, non sans peine,
Muet et consterné, loin de ces lieux l'entraîne ;
Mais lui-même y revient du baiser de douleur
Presser un front livide et des traits sans couleur.
En tremblant il s'approche... O bonheur! ô merveille!
Du sommeil de la mort Coraly se réveille.
La nature, de l'art prévenant les secours,
Par une crise heureuse avait sauvé ses jours.
« Viens, triste mère! viens; ta Coraly respire. »
Elle ne répond pas. D'un morne et froid délire
L'égarement tranquille occupe son esprit.
Elle pleure parfois, parfois elle sourit.
Son trouble réfléchi semble la raison même.
« Ah! lui dit son époux, bénis le Dieu suprême :
Notre fille est vivante, et ce Dieu nous la rend.
—Adieu, c'est pour toujours! » répond-elle en pleurant.
Dans le champ du repos, voisin de son asyle,
Un jour, à ses regards, sous le saule mobile,
S'offrit récent encore un étroit monument :
« Elle est là! » cria-t-elle; et depuis ce moment
Elle sema de fleurs cette tombe inconnue.
« Absente quelque temps, ta fille est revenue,
Dit enfin son époux, cherchant à la guérir

De ce trouble fatal qu'elle aimait à nourrir.
Tu l'aimais tant! Veux-tu qu'en tes bras je l'amène?
— Non, répond Euphrasie. Une espérance vaine
A mes maux, à mon deuil ne saurait m'arracher.
Elle ne viendra point, mais j'irai la chercher.
— A tes yeux un instant permets qu'elle paraisse.
— Croit-on par un détour abuser ma tendresse?
N'importe! j'y consens. Amenez dans mes bras
Cet enfant si chéri, que je ne connais pas. »
Coraly reparaît sur le sein de son père.
« C'est moi-même, c'est moi : quitte ce front sévère.
Réponds, que t'ai-je fait? Tu ne m'aimes donc plus? »
Sa douce voix s'exhale en accents superflus.
Sa mère la regarde et demeure en silence.
« Oui... J'admire, il est vrai, leur vive ressemblance;
Dit-elle, je revois ce que j'ai tant aimé
Dans le portrait vivant d'un reste inanimé.
Vous avez bien choisi : cette jeune étrangère
Tromperait tous les yeux, hors les yeux d'une mère.
Éloignez-la. Je crois que ce cruel présent
Rend de mes maux encor le fardeau plus pesant.
Mon enfant, laissez-moi toute mon infortune;
Rejoignez votre mère. — Hélas! j'en avais une.
— Elle n'est plus? — Du moins elle est morte pour moi.
Elle me méconnaît, et je ne sais pourquoi.
— Viens, ma fille, partons; je suis encor ton père,
Dit l'époux d'Euphrasie, affectant la colère.
— Arrêtez, cria-t-elle, arrêtez, cher époux!

Laissez-moi l'embrasser. Ses regards sont si doux!
A l'entendre, à la voir déja je m'accoutume.
— Non, non; de vos regrets elle accroît l'amertume.
Partons. — Adieu, ma fille! en te perdant, je crois
Perdre ma Coraly pour la seconde fois.
Pourquoi l'ai-je voulu? Mon époux inflexible
Punit ce cœur glacé redevenu sensible.
Adieu, ma fille, adieu. » Sa fille en l'écoutant
Faiblement répéta comme au fatal instant:
« *Adieu. C'est pour toujours!* » A cette voix si tendre,
La mère jette un cri: « Ciel! que viens-je d'entendre?
C'est elle encor, c'est elle. Oui, les mêmes adieux,
Le même accent!... j'en crois mon oreille et mes yeux.
Ma Coraly, c'est toi que je tiens, que j'embrasse.
Et toi que j'accusais, cher époux, fais-moi grace.
Quand pour elle mes bras refusaient de s'ouvrir,
Combien de ces refus ton cœur a dû souffrir!
Hélas! dans les chagrins dont j'étais consumée,
Le mien la repoussait pour l'avoir trop aimée. »
Elle dit, et, baignés de pleurs délicieux,
Ils s'embrassent tous trois en bénissant les cieux.
Depuis, l'heureuse mère avec un doux sourire
Raconte quelquefois son maternel délire;
Quelquefois, quand le jour penche vers son déclin,
Avec sa Coraly gagnant l'enclos voisin,
Sur ce cercueil, objet d'une erreur triste et chère,
Elle porte des fleurs au fils de l'étrangère.

Tant d'exemples touchants me ramènent à toi,

Ma mère! Eh! qui jamais fut plus aimé que moi?
J'avais un père : il fut l'ami de mon enfance.
A peine dans la fleur de mon adolescence,
Je le perdis. Frappé de ce premier malheur,
Je fis sur son tombeau l'essai de la douleur.
Ma mère, ce fut toi dont la main tutélaire
Écarta de mon front le cyprès funéraire.
Puissé-je par mes soins payant tes soins constants,
Réchauffer ton hiver des feux de mon printemps!
Du Chantre dont Windsor admira l'harmonie,
J'aurai du moins le cœur, si je n'ai son génie.
Des ennuis d'une mère il charma le long cours;
Elle aida son enfance, il soutint ses vieux jours;
Dans ses yeux inquiets ses yeux aimaient à lire,
Et pour servir sa mère il déposait sa lyre.

FIN DE L'AMOUR MATERNEL.

NOTES.

NOTES.

Page 293.

Et la mère attentive arrondit et décore
Le nid de ses enfants, qui ne sont pas encore.

On se rappelle le beau morceau de Racine fils, sur le nid de l'hirondelle.

O toi, qui follement fais ton dieu du hasard,
Viens me développer ce nid, qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec, maçonne l'hirondelle.
Comment pour élever ce hardi bâtiment
A-t-elle, en le broyant, arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!
Sur le plus doux coton que de lits étendus!
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne:
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Échauffe de son sein le fruit de leurs amours.

Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de faibles corps s'allume un grand courage.
Si chèrement aimés, leurs nourrissons un jour
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand des nouveaux zéphyrs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,
Fidèlement unis par leurs tendres liens,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens;
Innombrable famille, où bientôt tant de frères
Ne reconnaîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.
Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé;
Il arrive, tout part : le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps, par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés!

Ces derniers vers ont sans doute fait répandre des larmes à plus d'un proscrit.

Page 294.

La mère qui pour nous a souffert sans faiblesse,
Avec moins de tourments aurait moins de tendresse.

Il semble que l'on s'attache davantage à ceux

pour qui l'on a beaucoup souffert. Ce sentiment, généralement vrai, l'est sur-tout pour une mère. Avec combien d'entraînement et de charme l'auteur de *la nouvelle Héloïse* en met la preuve en action, lorsqu'il nous représente Julie mourant pour son fils, et le préférant encore à tous ses autres enfants! Elle s'est élancée au milieu des eaux pour en retirer son jeune Marcellin. Écoutons Rousseau lui-même :

« Elle resta long-temps sans connaissance; à « peine l'eut-elle reprise, qu'elle demanda son « fils. Avec quels transports elle l'embrassa!... A « peine le vit-elle marcher et répondre à ses « caresses, qu'elle devint tout-à-fait tranquille, et « consentit à prendre un peu de repos; son som- « meil fut court; et comme le médecin n'arriva « point encore, en l'attendant elle nous fit as- « seoir autour de son lit..... Elle nous parla de « ses enfants, des soins assidus qu'exigeait auprès « d'eux la forme d'éducation qu'elle avait prise, « et du danger de la négliger un moment... — Ce « qui m'effraya tout-à-fait (c'est M. de Wolmar « qui parle), ce fut de voir qu'elle entrait pour « Henriette dans un plus grand détail encore. « Elle s'était bornée à ce qui regardait la première « enfance de ses fils, comme se déchargeant sur

« un autre du soin de leur jeunesse ; pour sa fille « elle embrassa tous les temps, sentant bien que « personne ne suppléerait sur ce point aux ré-« flexions que sa propre expérience lui avait fait « faire. Toutes ces idées sur l'éducation des jeunes « personnes et sur les devoirs des mères, mêlées « de fréquents retours sur elle-même, ne pou-« vaient manquer de jeter de la chaleur dans « l'entretien ; je vis qu'il s'animait trop.... Pour « Julie, je remarquai que les larmes lui rou-« laient dans les yeux, mais qu'elle n'osait pleurer, « de peur de nous alarmer davantage. Aussitôt « je me dis : elle se voit morte.... »

Quel tableau que celui d'une mère au lit de mort, s'oubliant elle-même, et s'occupant encore du bonheur de ses enfants, que bientôt elle ne verra plus ! Achevons, et baignons de larmes la fin de cette lettre, admirable dans sa douloureuse simplicité.

« On amène les enfants. Alors il ne fut plus « question que d'eux, et vous pouvez juger si, « se sentant prête à les quitter, ses caresses furent « tièdes et modérées ! J'observai même qu'elle re-« venait plus souvent, et avec des étreintes encore « plus ardentes, à celui qui lui coûtait la vie, « comme s'il lui fût devenu plus cher à ce prix.

« Tous ces embrassements, ces soupirs, ces « transports étaient des mystères pour ces pauvres « enfants. Ils l'aimaient tendrement, mais c'était « la tendresse de leur âge; ils ne comprenaient « rien à son état, au redoublement de ses ca- « resses, à ses regrets de ne les voir plus; ils « nous voyaient tristes, et ils pleuraient : ils n'en « savaient pas davantage..... — La seule Hen- « riette, un peu plus âgée, et d'un sexe où le sen- « timent et les lumières se développent plus tôt, « paraissait troublée et alarmée de voir sa petite « maman dans un lit, elle qu'on voyait toujours « levée avant ses enfants. Je me souviens qu'à ce « propos Julie fit une réflexion tout-à-fait dans « son caractère, sur l'imbécille vanité de Ves- « pasien, qui resta couché tandis qu'il pouvait « agir, et se leva lorsqu'il ne put plus rien faire. « Je ne sais pas, dit-elle, s'il faut qu'un Empereur « meure debout, mais je sais bien qu'une mère « de famille ne doit s'aliter que pour mourir. »

Page 294.

Que j'aime à contempler cette mère adorée,
De rejetons charmants avec grace entourée!

Ce tableau de Greuse, comme les autres con-

ceptions de ce peintre, est profondément dramatique. On ne peut lui opposer qu'un morceau charmant de M. de Parny, intitulé *le Réveil d'une Mère*, où l'on reconnaît la touche aimable du chantre d'Eléonore.

Un sommeil calme et pur comme sa vie,
Un long sommeil a rafraîchi ses sens.
Elle sourit, et nomme ses enfants :
Adèle accourt de son frère suivie.
Tous deux du lit assiégent le chevet ;
Leurs petits bras étendus vers leur mère,
Leurs jeux naïfs, leur touchante prière,
D'un seul baiser implorent le bienfait.
Céline alors d'une main caressante
Contre son sein les presse tour-à-tour,
Et de son cœur la voix reconnaissante
Bénit le ciel, et rend grace à l'amour ;
Non cet amour que le caprice allume,
Ce fol amour qui, par un doux poison,
Enivre l'ame et trouble la raison,
Et dont le miel est suivi d'amertume ;
Mais ce penchant par l'estime épuré,
Qui ne connaît ni transport ni délire,
Qui sur le cœur exerce un juste empire,
Et donne seul un bonheur assuré.
Bientôt Adèle, au travail occupée,
Orne avec soin sa docile poupée,
Sur ses devoirs lui fait un long discours,

L'écoute ensuite; et répondant toujours
A son silence, elle gronde et pardonne,
La gronde encore, et sagement lui donne
Tous les avis qu'elle-même a reçus,
En ajoutant: Sur-tout ne mentez plus.
Un bruit soudain la trouble et l'intimide.
Son jeune frère, écuyer intrépide,
Caracolant sur un léger bâton,
Avec fracas traverse le salon,
Qui retentit de sa course rapide.
A cet aspect, dans les yeux de sa sœur
L'étonnement se mêle à la tendresse.
Du cavalier elle admire l'adresse;
Et sa raison condamne avec douceur
Ce jeu nouveau, qui peut être funeste.
Vaine leçon! il rit de sa frayeur;
Des pieds, des mains, de la voix et du geste,
De son coursier il hâte la lenteur.
Mais le tambour au loin s'est fait entendre;
D'un cri de joie il ne peut se défendre.
Il voit passer les poudreux escadrons;
De la trompette et des aigres clairons
Le son guerrier l'anime; il veut descendre,
Il veut combattre; il s'arme, il est armé.
Un chapeau rond, surmonté d'un panache,
Couvre à demi son front plus enflammé;
A son côté fièrement il attache
Le buis paisible en sabre transformé.
Il va partir: mais Adèle tremblante,
Courant à lui, le retient dans ses bras,

Verse des pleurs, et ne lui permet pas
De se ranger sous l'enseigne flottante.
De l'amitié le langage touchant
Fléchit enfin ce courage rebelle;
Il se désarme, il s'assied auprès d'elle,
Et pour lui plaire il redevient enfant.
A tous leurs jeux Céline est attentive,
Et lit déja dans leur ame naïve
Les passions, les goûts, et le destin
Que leur réserve un avenir lointain.

Page 294.

Ne respirant qu'à peine, en silence il jouit;
Sous son feutre à longs bords son front s'épanouit.

Greuse a su faire contraster, avec une vérité frappante, la tendresse expansive de la mère avec la joie tranquille du père. Il ne laisse échapper aucune démonstration, il reste immobile, se tait; mais combien parle ce silence! Cette idée rappelle la belle image de Virgile:

Tacitum pertentant gaudia pectus.

Page 295.

Un père toutefois, avec austérité,
Tempère son amour par la sévérité.

L'éloquent Rousseau a dit dans son *Émile :*

« Les lois, toujours si occupées des biens et si « peu des personnes, parce qu'elles ont pour « objet la paix et non la vertu, ne donnent pas « assez d'autorité aux mères. Cependant leur état « est plus dur que celui des pères ; leurs devoirs « sont plus pénibles ; leurs soins importent plus « au bon ordre de la famille ; généralement elles « ont plus d'attachement pour leurs enfants. Il y « a des occasions où un fils qui manque de res-« pect à son père, peut, en quelque sorte, être « excusé ; mais si, dans quelque occasion que ce « fût, un enfant était assez dénaturé pour man-« quer à sa mère, à celle qui l'a porté dans son « sein, qui l'a nourri de son lait, qui, durant des « années, s'est oubliée pour ne s'occuper que « de lui, on devrait se hâter d'étouffer ce mi-« sérable, comme un monstre indigne de voir le « jour. »

Page 295.

Quand ce gage chéri, si long-temps imploré,
S'échappe avec effort de son flanc déchiré...

Le sujet de mon poëme rentre nécessairement dans celui du *Mérite des Femmes*. Je ne dois pas

désirer les rapprochements; mais je ne m'interdirai pourtant point le plaisir de citer un morceau plein de charme, où M. Legouvé peint les douleurs de l'enfantement, et les premiers soins d'une mère :

. . . . Avec notre existence
De la femme pour nous le dévoûment commence.
C'est elle qui, neuf mois, dans ses flancs douloureux
Porte un fruit de l'hymen trop souvent malheureux,
Et, sur un lit cruel long-temps évanouie,
Mourante, le dépose aux portes de la vie.
C'est elle qui, vouée à cet être nouveau,
Lui prodigue les soins qu'attend l'homme au berceau.
Quels tendres soins! Dort-il? attentive, elle chasse
L'insecte dont le vol ou le bruit le menace;
Elle semble défendre au réveil d'approcher.
La nuit même, d'un fils ne peut la détacher;
Son oreille de l'ombre écoute le silence;
Ou, si Morphée endort sa tendre vigilance,
Au moindre bruit rouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole, inquiète, au berceau de son fils;
Dans le sommeil long-temps le contemple immobile,
Et rentre dans sa couche, à peine encor tranquille.
S'éveille-t-il? son sein, à l'instant présenté,
Dans les flots d'un lait pur lui verse la santé.
Qu'importe la fatigue à sa tendresse extrême!
Elle vit dans son fils, et non plus dans soi-même;
Et se montre, aux regards d'un époux éperdu,

Belle de son enfant à son sein suspendu.
Oui, ce fruit de l'hymen, ce trésor d'une mère,
Même à ses propres yeux, est sa beauté première.
Voyez la jeune Isaure, éclatante d'attraits :
Sur un enfant chéri, l'image de ses traits,
Fond soudain ce fléau qui, prolongeant sa rage,
Grave au front des humains un éternel outrage.
D'un mal contagieux tout fuit épouvanté;
Isaure sans effroi brave un air infecté.
Près de ce fils mourant elle veille assidue.
Mais le poison s'étend et menace sa vue :
Il faut, pour écarter un péril trop certain,
Qu'une bouche fidèle aspire le venin.
Une mère ose tout. Isaure est déja prête :
Ses charmes, son époux, ses jours, rien ne l'arrête;
D'une lèvre obstinée elle presse ces yeux
Que ferme un voile impur à la clarté des cieux,
Et d'un fils, par degrés, dégageant la paupière,
Une seconde fois lui donne la lumière.
Un père a-t-il pour nous de si généreux soins?
Bientôt d'autres bontés suivent d'autres besoins.
L'enfant, de jour en jour, avance dans la vie :
Et comme les aiglons, qui, cédant à l'envie
De mesurer les cieux, dans leur premier essor,
Exercent près du nid leur aile faible encor;
Doucement soutenu par ses mains chancelantes,
Il commence l'essai de ses forces naissantes.
Sa mère est près de lui : c'est elle dont le bras
Dans leur débile effort aide ses premiers pas;
Elle suit la lenteur de sa marche timide;

Elle fut sa nourrice, elle devient son guide.
Elle devient son maître, au moment où sa voix
Bégaie à peine un nom qu'il entendit cent fois;
Ma mère est le premier qu'elle l'enseigne à dire.
Elle est son maître encor dès qu'il s'essaie à lire;
Elle épelle avec lui dans un court entretien,
Et redevient enfant pour instruire le sien.
D'autres guident bientôt sa faible intelligence;
Leur dureté punit sa moindre négligence;
Quelle est l'ame où son cœur épanche ses tourments?
Quel appui cherche-t-il contre les châtiments?
Sa mère! Elle lui prête une sûre défense,
Calme ses maux légers, grands chagrins de l'enfance;
Et, sensible à ses pleurs, prompte à les essuyer,
Lui donne des hochets qui les font oublier.
Le rire dans l'enfance est toujours près des larmes.

Il était réservé à l'ame profonde et mélancolique de l'auteur d'*Œdipe chez Admète*, de célébrer, dans cette même pièce, les droits sacrés qu'une mère a sur nous :

Eh! qui pourrait compter les bienfaits d'une mère?
A peine nous ouvrons les yeux à la lumière,
Que nous recevons d'elle, en respirant le jour,
La première leçon de tendresse et d'amour.
Son cœur est averti par nos premières larmes;
Nos premières douleurs éveillent ses alarmes.
Sous les plus douces lois nous croissons près de vous,
Et c'est dès le berceau que vous régnez sur nous.

Nous devons aussi à l'auteur des *Études de la Nature* et de *Paul et Virginie*, plusieurs morceaux sur les soins d'une mère; ils portent l'empreinte du charme rêveur qui caractérise les ouvrages de cet écrivain.

Plusieurs femmes ont célébré les douceurs de la maternité, avec toute la grace de leur sexe. On lit dans les poésies de Clotilde Surville quelques pièces adressées à son enfant; elles respirent la sensibilité la plus douce et la plus naïve. L'illustre Sévigné fait parler à l'amour maternel un langage tout à la fois ingénieux et tendre. L'amour lui-même n'a rien de plus passionné que quelques-unes de ces lettres qu'elle écrivait à sa fille, et que sans le savoir elle adressait à la postérité.

Page 295.

Heureuse de souffrir, on la voit tour-à-tour
Soupirer de douleur et tressaillir d'amour.

On n'a qu'à se retracer le magnifique tableau de la galerie de Rubens, connu sous le nom des *Couches de Médicis*. Le peintre a su fondre dans ses traits l'expression de la joie et celle de la douleur.

Page 295.

Ah! loin de le livrer au sein de l'étrangère,
Sa mère le nourrit, elle est deux fois sa mère.

Bonnes mères! vous ne vous plaindrez pas si je cite fréquemment Rousseau. Il est digne de vous parler; vous êtes dignes de l'entendre. Vous lui devez le bonheur de vos enfants. C'est lui qui s'est élevé, avec une vertueuse énergie, contre l'usage funeste du maillot. C'était peu de rendre à l'enfance sa liberté, il lui rendit le sein d'une mère. « Le devoir des mères n'est pas douteux, « s'écrie-t-il; mais on dispute si, dans le mépris « qu'elles en font, il est égal pour les enfants, « d'être nourris de leur lait ou d'un autre. L'en- « fant a-t-il moins besoin des soins d'une mère « que de sa mamelle? D'autres femmes, des bêtes « même, pourront lui donner le lait qu'elle lui « refuse; mais la sollicitude maternelle ne se sup- « plée point. Celle qui nourrit l'enfant d'une au- « tre, au lieu du sien, est une mauvaise mère; « comment sera-t-elle une bonne nourrice? Elle « pourra le devenir, mais lentement; il faudra « que l'habitude change la nature; et l'enfant, « mal soigné, aura le temps de périr cent fois,

« avant que sa nourrice ait pris pour lui une ten-
« dresse de mère.

« De cet avantage même résulte un inconvé-
« nient, qui seul devrait ôter à toute femme sen-
« sible le courage de faire nourrir son enfant par
« une autre : c'est celui de partager le droit de
« mère, ou plutôt de l'aliéner; de voir son en-
« fant aimer une autre femme, autant et plus
« qu'elle; de sentir que la tendresse qu'il con-
« serve pour sa propre mère est une grace, et
« que celle qu'il a pour sa mère adoptive est un
« devoir : car où j'ai trouvé les soins d'une mère
« ne dois-je pas trouver l'attachement d'un fils?

« Au bout de quelques années, ajoute-t-il,
« l'enfant ne voit plus sa nourrice, il ne la con-
« naît plus. La mère qui croit se substituer à elle
« et réparer sa négligence par sa cruauté, se
« trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un
« nourrisson dénaturé, elle l'exerce à l'ingrati-
« tude; elle lui apprend à mépriser un jour celle
« qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri
« de son lait. Ceci tient à plus de choses qu'on
« ne pense. Voulez-vous rendre chacun à ses
« premiers devoirs? Commencez par les mères;
« vous serez étonnés des changements que vous
« produirez. Tout vient successivement de cette

« première dépravation ; tout l'ordre moral s'al- « tère; le naturel s'éteint dans tous les cœurs ; « l'intérieur des maisons prend un air moins vi- « vant; le spectacle touchant d'une famille nais- « sante n'attache plus les maris, n'impose plus « d'égards aux étrangers; on respecte moins la « mère dont on ne voit point les enfants; il n'y a « point de résidence dans les familles; l'habitude « ne renforce plus les liens du sang; il n'y a plus « ni pères, ni mères, ni enfants, ni frères, ni « sœurs; tous se connaissent à peine : comment « s'aimeraient-ils? Chacun ne songe plus qu'à « soi. Quand la maison n'est qu'une triste soli- « tude, il faut bien aller s'égayer ailleurs. »

« Mais que les mères daignent nourrir leurs « enfants, les mœurs vont se reformer d'elles- « mêmes, les sentiments de la nature se réveiller « dans tous les cœurs : l'État va se repeupler. Ce « premier point, ce point seul va tout réunir. »

« Y a-t-il au monde, dit encore Jean-Jacques « dans une lettre à d'Alembert, un spectacle aussi « touchant, aussi respectable, que celui d'une « mère de famille, entourée de ses enfants, « réglant les travaux de ses domestiques, pro- « curant à son mari une vie heureuse, et gouver- « nant sagement sa maison? C'est là qu'elle se

« montre dans toute la dignité d'une honnête « femme; c'est là qu'elle impose vraiment du « respect, et que la beauté partage avec honneur « les hommages rendus à la vertu. »

J'avais tenté d'exprimer les regrets d'une mère à qui la nature refuse la faculté de nourrir son enfant; mais ce morceau m'a semblé ralentir la marche du poëme. Les lecteurs pourront en juger :

Quel est son désespoir quand son sein desséché
Est avare d'un lait avec peine arraché!
Je t'interroge, ô toi dont une main savante
A confié l'histoire à la toile vivante!
Tu regardes ton fils, il pleure, il va périr...
Malheureuse, ton sein ne peut plus le nourrir!
Guidée en ce moment par un dieu tutélaire,
Une chèvre s'approche, et son lait salutaire
A la bouche enfantine offre un pur aliment.
La mère est immobile, et sourit tristement;
Pensive, elle contemple avec un œil d'envie
La mamelle féconde où l'enfant boit la vie.

Mais en supprimant ces vers que m'avait inspirés un intéressant tableau de mademoiselle Lorimier, je ne veux cependant pas me frustrer du plaisir de rendre hommage au talent de cette jeune artiste.

Page 297.

Et de pleurs maternels tu mouilles sa couronne.

Un jour de distribution des prix est une époque mémorable pour le jeune âge, et qu'on ne se rappelle pas sans plaisir dans l'âge avancé.

« Je n'ai eu que deux beaux jours dans ma « vie, disait un général célèbre ; celui de ma pre- « mière victoire et celui de mon premier prix au « collège. » On se souvient qu'Épaminondas rendait graces aux dieux qui lui avaient laissé son père et sa mère pour témoins de ses premiers triomphes.

Page 297.

Et, d'un devoir futur déja préoccupée,
Rêve le nom de mère en berçant sa poupée.

Une femme reçoit en naissant l'instinct de la maternité. Elle en mêle déja l'image à ses jeux. L'auteur du joli poëme des *Jeux de l'Enfance*, M. Raboteau, n'a pas négligé cette peinture douce et riante. Voici le morceau où il parle d'une jeune fille :

Près de sa bonne, à ses genoux assise,
Venez la voir, de ses adroites mains,
Placer déja des pompons enfantins
Sur ce jouet dont l'étoffe déguise
Aux yeux trompés les ressorts incertains.
Dans ce carton, dans ce joli visage
Que le pinceau vernit et colora,
L'aimable Rose a trouvé son image...
C'en est assez; elle l'embellira,
Et de l'instinct c'est le premier ouvrage.
A ces cheveux elle enlace des fleurs;
Un nœud galant décore cette tresse;
Elle lutine, elle gronde et caresse
L'objet muet de tant de soins flatteurs.
Elle folâtre, et redevient sévère;
Et ces leçons qu'elle ose répéter,
Fidèle écho des leçons d'une mère,
Prouvent qu'au moins on sut les écouter.

Page 298.

La majesté du lieu, l'orgue et ses longs accents...

L'appareil imposant des cérémonies religieuses est une source intarissable d'impressions profondes et de couleurs poétiques; on connaît ces vers de M. de Fontanes que La Harpe a signalés comme vingt des plus beaux vers de la langue française :

« O moment solennel ! Ce peuple prosterné,
« Ce temple dont la mousse a couvert les portiques ;
« Ses vieux murs, son jour sombre, et ses vitraux gothiques ;
« Cette lampe d'airain qui, dans l'antiquité,
« Symbole du soleil et de l'éternité,
« Luit devant le Très-Haut jour et nuit suspendue ;
« La majesté d'un Dieu parmi nous descendue ;
« Les pleurs, les vœux, l'encens qui montent vers l'autel ;
« Et de jeunes beautés qui, sous l'œil maternel,
« Adoucissent encor par leur voix innocente
« De la religion la pompe attendrissante ;
« Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
« L'invisible union de la terre et des cieux...
« Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible ;
« Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
« Où sur des harpes d'or l'immortel séraphin
« Aux pieds de Jehovah chante l'hymne sans fin... »

Page 238.

.... La bonté d'une mère,
De la bonté céleste image auguste et chère...

J'avais voulu représenter le pouvoir d'une mère dans toutes les époques de la vie ; mais j'ai sacrifié à la régularité du plan ce morceau dont la fin appartenait plutôt à l'amour filial qu'à l'amour maternel. Voici les vers supprimés :

Quand de nos passions le feu s'est amorti,
Pouvoir consolateur! tu n'es que mieux senti.
Heureux qui, fatigué d'une longue tempête,
Sur le sein maternel peut reposer sa tête!
L'homme, quelques instants bercé par les amours,
Voit s'envoler bientôt le rêve des beaux jours.
Tôt ou tard il répète, abjurant sa chimère:
« On retrouve une amante, et jamais une mère! »
Éprouve-t-il du sort les coups injurieux?
Tout de l'adversité craint l'air contagieux:
Fatigué de ses cris, de sa plainte importune,
L'ami de son bonheur trahit son infortune;
Une ingrate beauté, que lasse son chagrin,
Fuit, et cherche l'amour sur un front plus serein.
Il ne conserve rien... que le jour, qu'il déteste!...
Non, il n'a rien perdu, sa mère encor lui reste!
Un souvenir, mêlé de plaisir et de deuil,
Ranime ce vieillard sur les bords du cercueil.
L'image d'une mère en son ame est empreinte;
Il répète ce nom d'une voix presque éteinte:
Ce nom revient toujours parmi ses longs récits.
Quelquefois, entouré des enfants de ses fils,
Sa main leur montre encor le toit héréditaire:
« Voyez-vous, leur dit-il, ce réduit solitaire?
« Là ma mère vivait, ici fut mon berceau...
« Près des lieux où bientôt s'ouvrira mon tombeau! »
Bon vieillard! tes enfants honoreront ta cendre:
Qui regrette une mère aux regrets doit prétendre.
Honneur à nos aïeux! ces vieux et francs Gaulois
Fondaient sur les vertus l'édifice des lois.

Dans leurs temples brillaient sur l'or du sanctuaire
Ces mots divins : *Défends ta patrie et ta mère !*

On aime sur-tout à voir les grands hommes payer au sentiment filial un tribut de respect et d'émotion :

Ces farouches guerriers en ont connu les charmes;
Les pleurs de la nature ont coulé sur leurs armes.
Voyez ce conquérant, par sa gloire aveuglé :
Sous son char destructeur l'univers a tremblé;
Il serait un brigand, s'il n'était Alexandre.
Le plus fier des vainqueurs est des fils le plus tendre...

On est tenté de pardonner au fils d'Olympias la cruauté du meurtrier de Callisthènes. Antipater reprochait un jour à Alexandre ses déférences pour sa mère : « On se plaint, on murmure, lui « disait-il; chaque jour une lettre envoyée secrè-« tement vient vous avertir de votre faiblesse. — « Ami, répondait le héros, mille lettres comme « celles-là seraient toutes effacées par une seule « larme de ma mère. »

Voici ce qu'Alexandre, touchant à sa dernière heure, écrivit à Olympias :

« Alexandre, qui était hier le maître de toute la « terre, et qui aujourd'hui va être enfermé dans « ses entrailles; à Olympias, la plus tendre des

« mères, qu'il a si peu vue, et qu'il ne reverra
« jamais, salut.

« Mes ancêtres m'ont frayé le chemin où je suis,
« et je vais le frayer à ceux qui viendront après
« moi; vous-même, mère infortunée, vous mar-
« chez sur mes pas; il en est des hommes ce qu'il
« en est des jours : ils se succèdent rapidement les
« uns aux autres, et vont se perdre dans l'abyme
« de l'éternité. Ne vous laissez donc pas séduire
« par les attraits de ce monde trompeur; plus ses
« faveurs sont grandes, moins elles sont durables.
« La fin tragique du roi Philippe, mon père, en
« est un exemple bien frappant : ses triomphes,
« vos vœux, votre amour, rien n'a pu le sous-
« traire au coup mortel qui vous l'a enlevé; et,
« quoique je meure dans la force de l'âge, il n'a
« pu me survivre. Supportez ma perte avec cou-
« rage, et ne laissez pas échapper des larmes éga-
« lement indignes de vous et de moi : passez dans
« la retraite les jours qui vous restent à couler;
« ou, si la solitude vous effraie, n'admettez dans
« votre compagnie que ceux qui n'auront point
« ressenti les épreuves de l'adversité : leur petit
« nombre (si cependant il est quelqu'un sur la
« terre constamment heureux) sera pour vous
« un motif de consolation.

« Quant à moi, je pars; les lieux qui m'atten-
« dent m'offrent une tranquillité que je n'ai pu
« goûter ici-bas. Au nom des tendres liens qui
« nous unissent, ne vous laissez pas abattre par
« le chagrin; c'est la dernière preuve qu'exige de
« votre amour un fils respectueux. Puisse cette
« lettre, que je date du dernier jour de ce monde
« et du premier de l'autre, adoucir vos peines et
« soulager vos maux. Je le désire et je m'en flatte;
« ne trompez pas un espoir si consolant pour
« moi, et ne contristez point mon ame par une
« douleur immodérée. Adieu. »

On sait de quels regrets Sertorius honora le tombeau de sa mère.

Mais quel plus noble exemple du pouvoir maternel sur le cœur le plus inflexible, que le trait si souvent cité de *Véturie et Coriolan?* J'avais essayé de donner à ce récit la forme dramatique; mais j'ai craint qu'un dialogue ne parût déplacé dans un poëme. Voici ce morceau:

Tout tremble au Capitole, et du bras d'un seul homme
Dépend ou le salut ou la perte de Rome.
Son sort, ô Véturie! est remis en tes mains.
Elle implore d'un fils la grace des Romains...
— Les Romains m'ont banni. — Mais Rome t'a vu naître.
— Ils sont ingrats — Mon fils, toi-même veux-tu l'être?

Dans ses murs suppliants crains-tu de revenir?
— J'y reviendrai, terrible, armé pour les punir.
— Ta patrie... — Est l'exil. Rome m'est étrangere;
Je n'ai plus de pays... — Tu n'as donc plus de mère?
Donne ce glaive... — O ciel! arrêtez... — Tu frémis!
— Ma mère!.. — Tu t'émeus!.. Sois Romain. — Je suis fils.
Vous l'emportez... Mais, toi, Rome, n'en sois pas vaine:
Il fallait tant d'amour pour vaincre tant de haine.

Un exemple plus imposant encore, c'est celui des Sabines; voici le tableau du poëte, qui ne peut être comparé qu'à celui du peintre pour la chaleur et le mouvement. Il est tiré de l'*Épître à Vien*, par le respectable Ducis.

Au pied du Capitole, entre ces deux armées,
D'une égale fureur au combat animées,
Quand déja le sang coule, et fait fumer les mains
Des Sabins indignés, des perfides Romains,
Je vois, je vois courir les Sabines troublées,
Leurs enfants sur leur sein, pâles, échevelées:
« Arrêtez-vous, cruels! ou, de vos bras sanglants,
« Massacrez, sans pitié, vos femmes, vos enfants.
« Les voilà sous vos pieds! nous sommes vos familles,
« Vos brus, vos tristes sœurs, vos femmes et vos filles.
« Pour vous percer le flanc, vous marcherez sur eux.
« Commencez sur nos corps ce parricide affreux. »
Le combat a cessé. Ces mères éperdues,
Sous des forêts de dards, de lances suspendues,

Parmi tant de guerriers, frères, pères, époux,
En leur montrant leurs fils, en pressant leurs genoux,
Ont ému la pitié dans tous ces cœurs farouches;
Elle est dans leurs regards, dans leurs port, sur leurs bouches.
De Tatius déja le glaive est abaissé.
Le dard de Romulus n'est pas encor lancé:
Dans sa force et ses traits je lis le sort de Rome.
Oui: c'est Mars, c'est un dieu; Tatius n'est qu'un homme.
O vous, qui nous montrez ces enfants étendus,
Ne craignez rien pour eux, vos pleurs sont entendus.
Que ta noble terreur, Hersilie, a de charmes!
Va, tu ne connais pas le pouvoir de tes larmes.
Femme, ô sexe enchanteur! que la maternité,
Oh! que le cri du sang ajoute à ta beauté!
Sous ces chevaux ardents, respirant les batailles,
Qui de vous a jeté le fruit de ses entrailles?
De ce coursier fougueux le pied compatissant
Craint de blesser son calme et son rire innocent.
Courage! montrez-vous, ô mères alarmées!
Les cris de vos enfants uniront deux armées.
Sabins, Romains, vaincus, tous, dans un même instant,
Pressent ces chers vainqueurs sur leur sein palpitant.
Oui, leur vengeance expire; oui, leur haine attendrie
Du glaive en sa prison fait rentrer la furie.
Tu l'emportes, nature! à ses cris triomphants,
Couvrons tous de lauriers ces femmes, ces enfants.
Eh! dis-moi donc, David, par quelle heureuse adresse
Peins-tu si bien les pleurs, la force, la faiblesse?
Sur un instant qui fuit, sur un vaste tableau,

Quels prodiges en foule a versés ton pinceau!
Quel cœur résisterait à ta chaleur divine?
Chaque père est Romain, chaque mère est Sabine.

Les mots de mère et de patrie semblent tenir l'un à l'autre. Peut-être l'idée de patrie aurait moins de douceur, moins d'empire, si l'on n'y attachait le souvenir d'une mère. Je doute que le *ranz des vaches*, qui faisait déserter les soldats suisses, eût eu autant de pouvoir sur leurs ames, s'il ne leur avait rappelé les jours heureux de leur enfance. J'avais consacré quelques vers à cette intéressante image :

Avec enchantement l'enfant de l'Helvétie
Entend cet air magique, où, surpris, éperdu,
Il aime à retrouver tout ce qu'il a perdu.
Il entend d'une oreille avide, émerveillée,
La flûte du pasteur, les chants de la veillée;
Il écoute le bruit des troupeaux mugissants,
De ses jeunes amis reconnaît les accents,
La voix sur-tout, la voix de sa mère chérie :
Sa mère! ah! tout son cœur revole à sa patrie.

J'y ajoutais un autre tableau du même genre :

Les monts de la Savoie, au retour du printemps,
Députent vers Paris leurs jeunes habitants;
Chacun conduit son fils au pied de la colline,

Lui dit adieu... L'enfant vers nos murs s'achemine,
Avec ses dents d'albâtre et son teint rembruni...
Il est pauvre : qu'importe? un père l'a béni.
Déja, s'armant d'un fer, sa main souple et hardie
De nos foyers noircis écarte l'incendie.
Qu'on l'interroge, alors, cachant mal ses douleurs,
Il parle de sa mère, en essuyant ses pleurs.
Tous les ans, pour la voir, sous un léger bagage,
Il part, poursuit gaîment son paisible voyage, etc...

Page 298.

Que des Canadiens j'aime l'antique usage!

Cette coutume a fourni le sujet d'un tableau touchant, à M. Le Barbier.

« Il est faux, a dit à ce sujet l'auteur du *Génie du* « *Christianisme*, qu'il y ait des sauvages qui ne « croient point à un avenir.... Parmi ces incré- « dules des bois, on avait cité les hordes cana- « diennes. Eh bien! nous les avons vus ces so- « phistes de *la Hutte* qui devaient avoir appris « dans le livre de la nature, comme nos philo- « sophes dans les leurs, qu'il n'y a ni Dieu ni « avenir pour l'homme! Ces indiens voient l'ame « d'un enfant dans une colombe ou dans une « touffe de sensitive. Les mères chez eux épan-

« chent leur lait sur le tombeau de leur fils, et
« donnent à l'homme au sépulcre la même atti-
« tude qu'il avait dans le sein maternel. »

Page 299.

De son fils qui n'est plus la plaintive Indienne
Voit les vents balancer la tombe aérienne.

On me saura gré sans doute de rappeler encore ici quelques pages de M. de Chateaubriand :

« Un matin, en traversant une plaine, j'aperçus « une femme assise sous un arbre, et tenant un « enfant mort sur ses genoux. Attendri par ce « spectacle, je m'approchai doucement de la « jeune mère.... Et la jeune mère, après une « oraison funèbre de la façon des déserts, chan- « tait d'une voix tremblante, balançait l'enfant « sur ses genoux, humectait ses lèvres du lait « maternel, et prodiguait à la mort tous les soins « qu'on donne à la vie.

« Cette femme voulut faire sécher le corps de « son enfant sur les branches d'un arbre, selon « la coutume indienne, afin de l'emporter ensuite « aux tombeaux de ses pères. Elle commença « aussitôt la tendre et religieuse cérémonie : elle « dépouilla son fils, et, respirant quelques in-

« stants sur sa bouche, elle dit : Ame de mon « fils! charmante ame! ton père t'a créée jadis « sur mes lèvres par un baiser : hélas! les miens « n'ont pas le pouvoir de te donner une seconde « naissance! — Ensuite elle découvrit son sein, « et y pressa pour la dernière fois ces restes « glacés, qui se fussent ranimés au feu du cœur « maternel, si Dieu ne s'était réservé le souffle « qui donne la vie.

« Elle se leva et chercha des yeux, dans le dé- « sert embelli par l'aurore, quelque arbre sur les « branches duquel elle pût déposer son fils. Elle « choisit un érable à fleurs rouges, tout festonné « de guirlandes d'Apios, et qui exhalait les par- « fums les plus suaves. D'une main elle en abaissa « les rameaux inférieurs; de l'autre, elle y plaça « le corps de son enfant. Laissant alors échapper « la branche, la branche retourna à sa position « naturelle, en emportant la dépouille de l'inno- « cence dans un feuillage odorant....

« Or la mère, ayant mis son enfant sur l'arbre, « arracha une boucle de ses cheveux, et la sus- « pendit au feuillage, tandis que le souffle de « l'aurore balançait dans son dernier sommeil « celui qu'une main maternelle avait tant de fois « endormi à la même heure dans un berceau de

« mousse. Dans ce moment, je marchai droit à « la femme; je lui imposai les deux mains sur la « tête, en poussant les trois cris de douleur. En- « suite, sans nous parler, nous prîmes chacun « un rameau, et nous nous mîmes à écarter les « insectes qui bourdonnaient autour du corps de « l'enfant; mais nous nous donnâmes de garde « d'effrayer une colombe dont le nid était voisin, « et qui voulait dérober un cheveu à l'enfant, « pour coucher plus mollement ses petits. L'in- « dienne lui disait : Colombe, si tu n'es pas l'ame « de mon fils qui s'est envolée, tu es sans doute « une mère qui cherche quelque chose pour faire « un berceau. »

L'élégant auteur du *Voyage du Poëte*, M. de Saint-Victor, a reproduit ce charmant tableau dans les vers suivants :

....

« Celle que féconda le baiser d'un époux
« Sourit à son enfant d'un sourire ineffable;
« Près du nid des oiseaux, aux branches de l'érable,
« Suspend de son berceau le mobile appareil,
« Et demande aux zéphyrs de hâter son sommeil.
« Plus loin, sous ce gazon qu'une eau limpide arrose,
« D'un autre nouveau-né la dépouille repose :
« Sa mère inconsolable y revient chaque jour

« Pleurer la tendre fleur ravie à son amour,
« La fleur qui fit sa joie et fut son espérance ;
« S'assied près de la tombe, y dépose en silence
« Le lis suave et pur, les perles du maïs,
« Et du lait maternel arrose ses débris :
« Elle s'éloigne ; alors, au tombeau solitaire
« Vient l'épouse nouvelle, avide d'être mère,
« Et qui croit recueillir en respirant les fleurs
« La jeune ame mêlée à leurs douces odeurs ;
« O peuples fortunés ! illusions charmantes !... »

Page 299.

O de Madagascar gémissante insulaire !
Ton fils, qu'a réclamé la fatale colère...

A Madagascar, lorsqu'un enfant naît dans un jour malheureux, on l'immole à Niang, dieu du mal. M. de Parny, qui nous a fait connaître plusieurs chansons madécasses, en a traduit une sur ce sujet ; c'est la plainte d'une mère condamnée à précipiter son fils dans les flots du torrent. Le lecteur retrouvera sans doute avec plaisir cet intéressant morceau :

« Redoutable Niang ! pourquoi ouvres-tu mon sein dans un jour malheureux ?

« Qu'il est doux le souris d'une mère, lorsqu'elle se penche sur le visage de son premier-né ! qu'il

est cruel l'instant où cette mère jette dans le fleuve son premier-né, pour reprendre la vie qu'elle vient de lui donner! Innocente créature! le jour que tu vois est malheureux; il menace d'une maligne influence tous ceux qui le suivront. Si je t'épargne, la laideur flétrira tes joues, une fièvre ardente brûlera tes veines, tu croîtras au milieu des souffrances; le jus de l'orange s'aigrira sur tes lèvres; un souffle empoisonné dessèchera le riz que tes mains auront planté; les poissons reconnaîtront et fuiront tes filets; le baiser de ton amante sera froid et sans douceur; une triste impuissance te poursuivra dans ses bras : meurs, ô mon fils! meurs une fois, pour éviter mille morts. Nécessité cruelle! redoutable Niang! »

Page 300.

Si de l'antiquité nous cherchons les vestiges
Aux poétiques lieux si féconds en prestiges...

L'intéressante fiction de Niobé suffirait seule, dans l'antiquité, au triomphe de l'amour maternel.

Page 300.

Cachant Astyanax à ses vainqueurs jaloux,
Recommande son fils au tombeau d'un époux.

Chateaubrun (que La Harpe gratifie d'un éloge un peu mince, en disant, *Ce n'était pas un barbare que ce Chateaubrun*,) a bien peint les inquiétudes d'Andromaque, dont le fils est poursuivi par la haine des Grecs, et par les détours de l'astucieux Ulysse. Elle a confié son fils au tombeau d'Hector; Ulysse s'éloigne, mais il laisse ses gardes près du tombeau. Andromaque épouvantée lui adresse ce beau vers de situation :

Ces farouches soldats, les laissez-vous ici?

Mais le mot le plus touchant de la veuve d'Hector, le mot qui peint le mieux peût-être toute l'ame d'une mère, est enfermé dans ce vers de Racine :

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

M. de Chateaubriand, que nous nous plaisons à citer lorsqu'il est question de sentiments tendres et touchants, a intitulé un des chapitres de son *Génie du Christianisme*, LA MÈRE;

l'illustre auteur y fait un parallèle entre l'Andromaque antique et l'Andromaque de Virgile. Le vers que nous venons de citer, « ce vers si « simple et si aimable, dit-il, est le mot d'une « femme chrétienne; cela n'est point dans le goût « des Grecs, et encore moins des Romains. L'An- « dromaque d'Homère gémit sur les malheurs « futurs d'Astyanax, mais elle songe à peine à lui « dans le présent; la mère sous notre culte, plus « tendre sans être moins prévoyante, oublie quel- « quefois ses chagrins en donnant un baiser à « son fils. Les anciens n'arrêtaient pas long-temps « les yeux sur l'enfance; il semble qu'ils trou- « vaient quelque chose de trop naïf dans le lan- « gage du berceau. Il n'y a que le Dieu de « l'Évangile qui ait osé nommer sans rougir les « petits enfants (*parvuli*) et qui les ait offerts en « exemple aux hommes.

« *Et accipiens puerum, statuit eum in medio* « *eorum; quem cùm complexus esset, ait illis:*

« *Quisquis unum ex hujusmodi pueris receperit* « *in nomine meo, me recipit.*

« Et ayant pris un petit enfant, il l'assit au « milieu d'eux; et l'ayant embrassé, il leur dit:

« Quiconque reçoit en mon nom un petit en- « fant, me reçoit. »

Page 300.

Hécube échevelée, et d'amour intrépide,
Vole aux champs de la Thrace, implacable Euménide.

Euripide, que les Grecs surnommaient *Tragicotatos,* c'est-à-dire éminemment tragique, a retracé avec les couleurs les plus vives la résolution courageuse d'une mère, dans *Hécube;* comme Sophocle, son noble rival, a peint le dévouement généreux d'une sœur, dans *Antigone.* Quoique ce dernier tableau n'ait de commun avec l'amour maternel que l'intérêt et le pathétique, je crois, en le présentant ici, jeter quelque variété dans les notes de cet ouvrage. Antigone a résolu de donner la sépulture à Polynice son frère, malgré la défense de Créon, nouveau roi des Thébains: elle fait part de sa pieuse résolution à la compagne de ses malheurs. La scène suivante est imitée de plusieurs morceaux du poëte grec:

ANTIGONE, EGINE.

ÉGINE.

Les dieux ne rendront point à vos cris superflus
Un frère infortuné, qui ne vous entend plus.
Depuis l'instant fatal où, près de vos murailles,

Son corps est étendu, privé de funérailles,
Vos yeux n'ont pas encor cessé de le pleurer.

ANTIGONE.

Autour de ce palais ne vois-tu pas errer
De la destruction les déesses cruelles?
La race de Laïus disparaît devant elles.
O mânes paternels! vous êtes trop vengés.
Mes deux frères sont morts l'un par l'autre égorgés :
La promesse d'OEdipe est enfin accomplie,
Hélas! et c'est la mort qui les réconcilie!
Je les aimais tous deux; mais, près de moi nourri,
Tu le sais, Polynice était le plus chéri;
De son frère orgueilleux il n'eut point la rudesse,
La seule ambition aveugla sa jeunesse.
Vivant, il fut proscrit... Par un crime nouveau,
Créon après sa mort l'exile du tombeau.
O Thèbe! ô ma patrie! un tyran sanguinaire
A l'héritier des rois refuse un peu de terre!
Quoi! dans les champs thébains reposant sans honneurs,
Il demande une tombe, et n'obtient que des pleurs!
Quoi! retenu cent ans sur la rive infernale,
Il verrait loin de lui fuir la barque fatale!
Et je le souffrirais! Mon frère, apaise-toi :
Un cercueil t'est promis.

ÉGINE.

Qui donc oserait...?

ANTIGONE.

Moi.

ÉGINE.

Créon l'a défendu par un édit sévère;
Créon est votre roi.

ANTIGONE.

Polynice est mon frère.

ÉGINE.

Qui vous conduit?

ANTIGONE.

Les dieux.

ÉGINE.

Qu'espérez-vous?

ANTIGONE.

La mort.

ÉGINE.

Tel sera donc le prix d'un si noble transport!

ANTIGONE.

C'est le seul où j'aspire. Il est temps que j'expie
Par un pieux trépas une naissance impie.
Je renonce sans peine à la clarté du jour:
Mes yeux ne verront plus ce sinistre séjour,
Cette cour exécrable où Créon parle en maître,
Le trône de Laïus profané par un traître,
Ce trône où, si long-temps, Œdipe incestueux,
Au sein même du crime a vécu vertueux.
Race de Labdacus! déplorable famille!
Levez-vous, et venez recevoir votre fille.
O mon frère! déja Jocaste près de toi

S'avance aux bords du Styx, les bras tendus vers moi.
Adieu, pieux autels de nos dieux domestiques!
Adieu, palais, témoin de nos malheurs antiques!
O sentiers de Daulis! ô chemin ténébreux,
Funèbres confidents d'un parricide affreux!
Terre où l'horrible Sphinx exerça ses ravages!
Cythéron! ouvre-moi tes cavernes sauvages.
D'un père infortuné triste et sanglant berceau,
Rochers du Cythéron, vous serez mon tombeau.

ÉGINE.

On apporte des fers!

ANTIGONE.

Soldats, mes mains tremblantes
S'offriront sans regrets à vos chaînes pesantes :
Hélas! elles n'ont plus un père à secourir;
Elles n'ont plus, mon frère, une tombe à t'ouvrir!

Page 300.

De l'antique Israël parcourons les annales.

La Bible fournit de beaux traits d'amour maternel; outre ceux que j'ai cités, il en est d'autres, susceptibles de beaucoup d'intérêt; on aurait pu rappeler la touchante histoire de Ruth et Noémi. Le jugement de Salomon peint d'un trait le cœur de la véritable mère.

Page 301.

Ne la consolez point, ses enfants ne sont plus.

Vox in Rama audita est, dit Jérémie, *ploratus et ululatus multus : Rachel plorans filios suos, et noluit consolari*, *quia non sunt.*

« Une voix a été entendue sur la montagne avec « des pleurs et beaucoup de gémissements : c'est « Rachel pleurant ses fils ; et elle n'a pas voulu « être consolée, parce qu'ils ne sont plus. »

Je ne me suis pas flatté de traduire la majesté sombre et calme de cette phrase de l'Écriture sainte. Il est impossible de rendre dans tout leur charme *noluit* et *quia non sunt.* « C'est toute la « mère, a dit M. de Chateaubriand : une religion « qui a consacré un tel mot, connaît bien le cœur « maternel. »

Bien que je doive craindre le désavantage de la comparaison, je ne puis m'empêcher de citer ici un fragment *inédit* d'une scène lyrique composée par madame la baronne de Staël-Holstein.

AGAR.

Il est évanoui, il va mourir ; je ne puis lui donner aucun secours ; le ciel et la terre m'en refusent. Le voyageur du

désert ne portera-t-il point ses pas dans ces lieux? — Non, non, aucun être vivant ne saurait y subsister : les oiseaux, les insectes même ont quitté cette horrible solitude; il n'y a ici qu'un fils et sa mère, et le Tout-Puissant les y abandonne. Ah! Dieu, ai-je mérité une telle douleur? quel est le crime qui ne serait pas trop puni par les maux que j'endure? Je considère ma vie : sans doute elle fut pleine de faiblesses. L'amour m'aveugla, la vanité me séduisit. Je voulus plaire et régner; mais au fond de mon cœur votre image, ô mon Dieu! ne fut jamais effacée. Je vous adorai dans tout ce qui est beau sur la terre, dans tout ce qui est inconnu dans le ciel. Jamais le malheur ne m'a trouvée insensible; je n'aurais jamais refusé à personne la pitié que j'implore en ce moment. Dieu tout-puissant, telle que j'étais enfin, vous m'avez trouvée digne d'être mère, vous m'avez accordé cette gloire et ce bonheur. La tendresse que j'éprouve pour cet enfant ne ressemble-t-elle pas à votre amour pour la créature, et les cris d'une mère ne retentissent-ils pas dans le ciel? Rendez mon fils à la vie; que j'entende sa voix, que ses bras innocents me pressent encore, que ses regards si doux s'attachent encore sur moi! O Dieu! tout ce charme de l'enfance, toute cette passion de mère vient de vous. Ah! que le vent de la tombe ne souffle pas sitôt sur Ismaël, qu'il ne me soit pas sitôt enlevé. Mon Dieu! laissez-le-moi jusqu'à ce que je meure. Ah! le fils ne doit pas précéder la mère dans le cercueil... Rocher dont il jaillissait peut-être jadis une source salutaire, que ton aspect est sauvage! Immobile nature, je suis seule avec toi... Ai-je entendu quelque bruit? non, non, personne ne m'a répondu. Il y avait, tout à l'heure, une voix d'enfant qui me disait : Ma mère! Mais cette voix-là, je ne l'entendrai plus. Je

ne suis plus mère. Mon fils, mon unique ami! du moins je te suivrai bientôt, je souffre aussi comme toi : cette soif qui t'a dévoré me consume : cette mort qui plane sur ta tête, elle étend aussi sur moi ses ailes noires. Bienfaisante mort, tu sais qu'on ne peut survivre à ce qu'on aime! O terre! mon unique asyle; poussière des morts, tu ne frémis pas de pitié pour les vivants. N'importe, il faut bien que tu me reçoives. Oui, mon Dieu, vous m'exaucez, vous ne me rendez pas mon fils, mais vous me rappelez à vous; je succombe, le terme de mes jours approche... O ma patrie! Égypte, fertile Égypte, est-ce toi qve je vais revoir? les souvenirs de l'enfance se renouvellent seuls pour moi, et les peines de la vie disparaissent. J'aperçois les bords du Nil; l'air est rafraîchi par ses flots; il n'y a plus de chaleur : d'où vient que je la redoutais tant, la chaleur? C'était le froid qu'il fallait craindre, c'est le froid qui est mortel, il vient glacer mes veines. Je frissonne, je tremble; c'en est fait. (*Elle s'évanouit.*)

(*Une musique céleste se fait entendre.*)

Page 301.

....Par quel pouvoir le maternel courage
D'un lion dans Florence intimida la rage.

Ce trait, que j'ai choisi pour épisode, est tiré d'un tableau remarquable de M. Monsiau. Le fait eut lieu à Florence, dans le siècle dernier.

Page 302.

Ce lion si farouche est ému par ses cris...
Il semble deviner qu'une mère l'implore.

Pour reconnaître toute la force du sentiment maternel chez les animaux, il suffit de les observer, ou de se rappeler les exemples consignés dans les écrits de Pline le naturaliste, et sur-tout dans ceux de Buffon, leur plus célèbre historien. L'animal le plus timide et le plus faible devient intrépide pour défendre ses enfants. L'auteur du petit poëme intitulé *les Oiseaux de la Ferme*, a retracé avec succès les soins de la poule pour sa jeune famille, et sa douleur lorsqu'elle a perdu l'un de ses petits; il termine le tableau par ce trait aussi touchant que vrai :

Elle n'avait de fils que celui qui n'est plus.

Ce sentiment est celui de toutes les mères. La sarigue, le pélican, ont reçu de la nature l'instinct du dévouement maternel. « Un crocodile, un ser-
« pent, a dit M. de Chateaubriand, ne sont pas
« moins tendres pour leurs petits qu'un rossignol,
« une colombe. C'est d'abord un contraste mira-

« culeux et touchant de voir un crocodile bâtir « un nid, et pondre un œuf comme une poule, « et un petit monstre sortir d'une coquille comme « un poussin. La femelle du crocodile montre « ensuite pour sa famille la plus tendre solli- « citude. Elle se promène entre les nids de ses « sœurs, qui forment des cônes d'œufs et d'ar- « gile, et qui sont rangés, comme les tentes d'un « camp, au bord d'un fleuve. Elle fait une garde « vigilante et laisse agir les feux du jour. Quand « enfin sa famille vient à éclore, elle la conduit « au fleuve, la lave dans une eau pure, lui ap- « prend à nager, pêche pour elle de petits pois- « sons, et la protège contre les mâles, qui veulent « souvent la dévorer. »

« Un Espagnol des Florides nous a raconté « qu'ayant enlevé la couvée d'un crocodile et la « faisant emporter dans un panier par des nè- « gres, la femelle le suivit avec des cris pitoyables. « On posa deux des petits à terre : la mère aussi- « tôt se mit à les pousser avec ses mains et son « museau ; tantôt se tenant derrière eux pour les « défendre, tantôt marchant à leur tête pour « leur montrer le chemin. Les petits se traînaient « en gémissant sur les traces de leur mère ; et « ce reptile énorme, qui naguère ébranlait le

« rivage de ses rugissements, faisait alors enten-
« dre une sorte de bêlement aussi doux que celui
« d'une chèvre qui allaite ses chevreaux. »

« Le serpent-à-sonnettes le dispute au crocodile
« en affection maternelle.... Quand sa famille est
« poursuivie, il la reçoit dans sa gueule (1) : peu
« content des lieux où il la pourrait cacher, il la
« fait rentrer en lui, ne trouvant point pour des
« enfants d'asyle plus sûr que le sein d'une mère.
« Exemple d'un dévouement sublime, il ne survit
« point à la perte de ses petits; car, pour les lui
« ravir, il faut les arracher de ses entrailles. »

Page 307.

Du chantre dont Windsor admira l'harmonie,
J'aurai du moins le cœur, si je n'ai son génie.

L'illustre Pope termine l'épître au docteur Arbuthnot par des vers touchants, au sujet de sa mère ; il était aussi bon fils que bon écrivain. Delille a dignement célébré la piété filiale de ce

---

(1) Voyages de Carver (Carver's travels) dans le Canada. Le même voyageur raconte que l'ourse pousse l'amour maternel jusqu'à allaiter ses petits après leur mort.

grand poète, dans la dernière édition du poëme *des Jardins* :

> Approchez, contemplez ce monument pieux,
> Où pleurait en silence un fils religieux :
> Là repose sa mère, et des touffes plus sombres
> Sur le saint mausolée ont redoublé leurs ombres ;
> Là, du Parnasse anglais le chantre favori
> Se fit porter mourant sous son bosquet chéri ;
> Et son œil, que déja couvrait l'ombre éternelle,
> Vint saluer encor la tombe maternelle.

Pope fit modeler le buste de sa mère qui n'était plus, le couvrit d'un voile, et le déposa dans un lieu solitaire. C'est là qu'il venait chercher de l'inspiration pour son génie, et des émotions pour son cœur.

FIN DES NOTES.

HERMANN ET THUSNELDA,

SCENE LYRIQUE.

Arminius, que les Germains appelaient *Hermann*, remporta sur les Romains des victoires mémorables. Il s'unit à *Thusnelda*, fille de *Ségeste*, qui était l'allié de ces mêmes Romains, et dont j'ai changé le nom en celui de *Sigismar*.

HERMANN ET THUSNELDA,

SCÈNE LYRIQUE.

(La scène se passe à l'extrémité de la forêt Chérusca, sur le sommet d'un rocher.)

BARDES ET DRUIDES, THUSNELDA ET SES COMPAGNES; ENSUITE HERMANN, ET SIGISMAR PÈRE DE THUSNELDA; PEUPLE ET GUERRIERS.

LE PREMIER DRUÏDE.

Entendez-vous le bruit de l'horrible mêlée,
Bardes? Entendez-vous les cent voix de la Mort,
Comme le tourbillon du Nord,
Mugir au fond de la vallée?
Bardes, précipitez vos pas;
Allez, et que par vous la victoire s'achève;
Allez, et que de nos soldats
Vos hymnes conduisent le glaive!
(*Une partie des Bardes descend du rocher.*)
Druïdes, que le feu sacré
Éclaire l'épaisseur de la forêt sauvage;

Et de l'arbre au gui révéré
Que sous la serpe d'or tombe le vert feuillage.

(*Quelques Druïdes coupent des branches de chêne*, *et les jettent dans l'urne où s'allume le feu sacré. Les Druïdes et les Bardes se rangent autour de l'autel*, *en chantant ce qui suit :*)

CHOEUR DES BARDES ET DES DRUÏDES.

Que nos ennemis tremblent tous!
Qu'ils tremblent! Le fils de la gloire,
Le grand Hermann combat pour nous;
Hermann est pour nous la victoire.

LE PREMIER DRUÏDE.

Son retour du bonheur va donner le signal,
La pompe solennelle est déja préparée;
Et déja le chant nuptial
S'apprête à retentir sur la harpe sacrée.

LE CHOEUR.

Que nos ennemis tremblent tous, etc.

LE PREMIER DRUÏDE, *à Thusnelda.*

Écartez de vos yeux ce voile de douleur,
Vous dont Hermann attend ses plus chères délices!
Prenez part à nos sacrifices :
L'amour et la vertu, priant pour la valeur,
Doivent trouver les Dieux propices.

THUSNELDA.

Ce bonheur ne m'est point permis :
Mon père, hélas! combat avec vos ennemis.
Tout m'accable et me désespère;
Ce cœur qui les chérit tous deux
Pour le vaillant Hermann peut-il former des vœux
Sans en former contre mon père?

LE PREMIER DRUÏDE.

Peut-être qu'en ce jour prospère,
Thusnelda fidèle à tous deux,
Pour le vaillant Hermann pourra former des vœux
Sans en former contre son père.

LES COMPAGNES DE THUSNELDA.

Peut-être qu'en ce jour prospère, etc.
(*Thusnelda et ses compagnes s'approchent de l'autel.*)

LE PREMIER DRUÏDE, *aux Bardes.*

Que votre hymne commence et monte vers les cieux!

CHOEUR DES BARDES.

Hertha (1), divinité chérie!
Rends-nous Hermann victorieux :
Couvre du bouclier des Dieux
Le bien-aimé de la patrie.

---

(1) Cette déesse était la Cybèle des Germains.

LE CORYPHÉE.

Appui de nos autels, fondateur de nos droits,
Toujours de nos destins son ame est occupée;
Il agrandit son peuple, et ce roi de l'épée
Tient dans sa main le sort des rois.

LE CHOEUR.

Hertha, divinité chérie! etc.

LE CORYPHÉE.

Filles de mort, baissez votre noir étendard;
Assez il consterna la terre;
Au doigt des enfants de la guerre,
Assez *l'anneau de sang* (1) effraya le regard.

LE CHOEUR.

Hertha, divinité chérie! etc.

LE CORYPHÉE.

Hermann! pose le glaive; arme-toi seulement
Du bouclier de fleurs que Thusnelda t'apprête;
Des époux ordonne la fête,
Et fais asseoir la paix sur l'autel du serment.

LE CHOEUR.

Hertha, divinité chérie! etc.

---

(1) On nommait ainsi l'anneau que portaient les braves durant la guerre.

LE PREMIER DRUÏDE *regardant du haut du rocher.*

Suspendez vos concerts, Bardes! c'en est assez.
Par la divine Hertha nos vœux sont exaucés :
Jamais au ciel en vain notre voix ne s'élève.
Hermann et Sigismar se sont tendu la main :
Tous deux ont abaissé la pointe de leur glaive ;
De ce rocher tous deux ils prennent le chemin.

THUSNELDA.

Il revient mon Hermann! la gloire le ramène.
Forêts! retentissez de chants harmonieux!
Il revient mon Hermann! rameaux sacrés du chêne,
Parez son front victorieux!
Semez des fleurs, ô mes douces compagnes!
Semez des fleurs au-devant de ses pas;
Et, de vos mains, aux sources des montagnes
Purifiez la lance des combats.
Il revient mon Hermann! la gloire le ramène, etc.

SIGISMAR *entrant avec Hermann.*

Tu l'emportes, Hermann : il n'est point d'ennemis
Que ta vaillance ne surmonte.
Ce glaive par ma main dans la tienne est remis;
Et je puis désormais sans honte
Me soumettre au héros à qui tout est soumis.

HERMANN.

Oui, noble Sigismar, je reçois cette épée,
Qui de sang désormais ne sera plus trempée :

Je veux qu'on la suspende aux autels de nos Dieux;
Mais j'ose réclamer un don plus précieux:
Sigismar, ta fille m'est chère;
Ces graces, ces vertus, cette aimable candeur,
Et l'auguste fierté de ce grand caractère,
D'un héroïque amour ont embrasé mon cœur.
Il est temps qu'un lieu prospère,
Enchaînant dans son vol l'aigle des légions,
Rende la paix aux nations
Et donne à mon peuple une mère.

SIGISMAR.

Hermann, ce choix m'honore; il prévient tous mes vœux:
Dans l'invincible Hermann j'embrasserai mon gendre;
Et des héros le plus fameux
Des époux sera le plus tendre.
(*Il unit Hermann et Thusnelda, qui vont ensemble s'asseoir sous le chêne consacré.*)

LE PREMIER DRUÏDE.

Bardes! lorsque la lune aura blanchi les cieux,
De vos hymnes religieux
Vous réjouirez nos bocages;
Vos chants appelleront au bord de leurs nuages
Les fantômes de nos aïeux (1).
Peuple d'Hermann, peuple fidèle!

---

(1) On sait que cette croyance était commune aux Germains et aux Calédoniens.

De sa jeune compagne embrassez les genoux;
Et puisse-t-il obtenir d'elle
Le bonheur qu'il répand sur nous!

UN BARDE.

Honneur à l'épouse nouvelle!
Honneur à la chaîne éternelle
Qui joint la vierge aimable au héros glorieux!
La compagne d'Hermann doit des fils à la terre;
Et de notre avenir son sein dépositaire
Accomplira pour nous la promesse des cieux.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Peuple d'Hermann, peuple fidèle!
De sa jeune compagne embrassons les genoux;
Et puisse-t-il obtenir d'elle
Le obnheur qu'il répand sur nous!

FIN D'HERMANN ET THUSNELDA.

FRAGMENTS DE SAÜL,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES.

FRAGMENTS DE SAÜL,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAUL, ISMAEL.

ISMAEL.

Eh quoi! l'obscurité dans les airs répandue
Couvre encor de ce camp la muette étendue,
Seigneur; autour de nous tout dort en ce séjour,
Et vos gémissements ont devancé le jour;
Et, fuyant du sommeil le calme salutaire,
Vous marchez, égaré, dans la nuit solitaire!
(*A part.*)
Il ne m'écoute pas, et son cœur abattu....

SAUL.

Samuel! Samuel! réponds: que me veux-tu?

ISMAEL.

Au poids de vos malheurs votre raison succombe.

SAUL.

Non. J'ai vu Samuel se lever de sa tombe.
Je l'ai vu!

ISMAEL.

Faut-il croire aux prestiges trompeurs
Qu'enfantent du sommeil les nocturnes vapeurs?
Un songe...

SAUL.

Je veillais.

ISMAEL.

Quoi!

SAUL.

Je l'ai vu, te dis-je;
Et pour m'épouvanter Dieu permit un prodige:
Écoute. Tu connais l'antre mystérieux
Où, fuyant des humains le regard curieux,
Aux heures de la nuit, l'horrible Pythonisse
Offre aux spectres errants un muet sacrifice?

ISMAEL.

Eh bien?

SAUL.

De mes remords sans relâche obsédé,
A mon crédule effroi malgré moi j'ai cédé.

Je viens de consulter au fond de sa retraite
Des accents du tombeau cette pâle interprète;
Elle m'a reconnu : « Que me demandez-vous?
« Le Ciel vous a marqué du sceau de son courroux,
« Dit-elle; de la mort ne troublez point l'empire,
« Saül! Ne forcez point la tombe à vous maudire.
« — N'importe! m'écriai-je, apprenez-moi mon sort;
« Évoquez Samuel des gouffres de la mort. »
Elle me regarda d'un œil terrible et sombre :
« Tu l'exiges? Eh bien, tu la verras cette ombre!
« Tu la verras trop tôt. « Elle dit, et ses pas
S'enfoncent tout-à-coup dans l'ombre du trépas.
Interdit, j'attendais la fin de ce mystère...
O terreur! sous mes pieds je sens trembler la terre;
Elle s'ouvre, et, du fond d'un vaste monument,
Une ombre, au front sévère, apparait lentement:
C'était lui; tel qu'au jour où du saint diadême,
Aux regards d'Israël, il me ceignit lui-même.
Il m'observa long-temps; enfin, de cette voix
Qui sur leur trône assis faisait pâlir les rois:
« Tremble, tremble! a-t-il dit; ton jour fatal se lève;
« Le glaive doit frapper qui régna par le glaive.
« Malheur à toi! malheur à toute ta maison!
« Dieu s'indigne du meurtre et de la trahison:
« Pour les cœurs endurcis il n'a plus d'indulgence;
« Le sang d'Achimélech a demandé vengeance;
« Il l'obtiendra : bientôt tu seras avec moi. »
Il fuit... je reste seul, glacé d'un morne effroi.

La Pythonisse alors revint, échevelée ;
D'une pitié farouche elle semblait troublée...
Et, comme un criminel de son arrêt frappé,
Du funèbre séjour je me suis échappé.
Tu sais tout.

ISMAEL.

Ainsi donc la parole mortelle
Ouvre et ferme à son gré la demeure éternelle !
Ce prophète odieux...

SAUL.

Déja plus d'une fois
Le courroux éternel m'a parlé par sa voix.
Samuel, dès long-temps, à sa haine funeste
Avait associé la vengeance céleste.
Autrefois dans Rama ce prêtre factieux
Jusques à la couronne osa lever les yeux ;
Il l'allait obtenir, et la foule trompée
Préférait un moment la tiare à l'épée ;
Le temps seul éclaira ses complots ténébreux,
Et remit en mes mains le sceptre des Hébreux.
Samuel, cependant, dévora son outrage ;
D'une humilité feinte il sut voiler sa rage ;
Lui-même sur ma tête on le vit attacher
Le bandeau que son cœur brûlait d'en arracher.
Mais, dans l'ombre exerçant ses vengeances secrètes,
Il fit parler du ciel les volontés muettes,
Me lança l'anathème, et conspira dès-lors

A me déshériter des suprêmes trésors.
Le cercueil l'appelait : avant que d'y descendre,
Il voulut assurer un vengeur à sa cendre ;
A ma destruction son zèle intéressé
Choisit en Éphrata l'un des fils de Jessé,
Sur son front jeune encor fit couler l'huile sainte,
Et, du temple divin déshonorant l'enceinte,
Le força d'y promettre, au nom de l'Éternel,
De me précipiter du trône d'Israël.
David m'eût arraché la couronne et la vie ;
Mais j'ai su prévenir sa criminelle envie ;
Je l'ai banni : forcé de fléchir sous ma loi,
Il a mis les déserts entre un perfide et moi.

ISMAEL.

Ses complots de si loin ne peuvent vous atteindre :
Il est trop malheureux pour être encore à craindre.

SAUL.

Il lui reste sa haine; et Doëg nous apprit
Par quels nouveaux efforts ce dangereux proscrit,
Avec un prêtre vil long-temps d'intelligence,
Fit retentir Nobbé du cri de la vengeance.
Nobbé n'est plus ; la flamme a dévoré ses tours ;
Le vengeur de David est en proie aux vautours.
Le fier Achimélech et ses prêtres perfides
Ont péri, massacrés par mes ordres rigides.
De leur sang odieux à loisir abreuvé,
Je triomphais... Ce sang contre moi s'est levé ;

Des terreurs du tombeau mon ame est poursuivie;
La mort d'Achimélech persécute ma vie;
Triste, je ne suis plus qu'un fantôme de roi,
Et l'esprit du Très-haut s'est emparé de moi.
. . . .

SCENE II.

SAUL, JONATHAS; ZAMAR, *épouse de David.*

SAUL.

. . . .
Ce jour doit du combat donner l'affreux signal.
Jour terrible!

JONATHAS.

Ce jour, qu'a-t-il donc de fatal,
Seigneur?

SAUL.

Souvent, mon fils, la victoire se lasse.
Ce jour peut de mon peuple éclairer la disgrace.
Je n'ai point oublié ces instants de douleur
Où l'altier Philistin, trompant notre valeur,
Vint dérober aux pleurs de la sainte vallée
Du Dieu des nations l'arche encore exilée.
Déja la plaine au loin se couvre d'assaillants;
Ces guerriers sont nombreux.

JONATHAS.

Les nôtres sont vaillants.
Que nos tribus, Seigneur, ne soient point alarmées;
Le dieu que nous servons est le dieu des armées.

SAUL (*sans écouter Jonathas*).

« Dieu s'indigne du meurtre et de la trahison :
« Malheur à toi! malheur à toute ta maison! »

JONATHAS.

Vous craignez que le sort ne trompe notre attente?
Hélas! il m'en souvient : immuable et constante,
La victoire autrefois suivait nos étendards,
Et pour nous les combats n'avaient plus de hasards.
Nos tremblants ennemis voyaient, d'un pas rapide,
D'intrépides soldats suivre un chef intrépide.
Ce chef... était David.

SAUL.

Oses-tu le nommer?
Contre nous, en ce jour, le traître va s'armer.
Mais, avant d'achever son affreuse entreprise,
Il peut sentir le poids de ce bras qu'il méprise.
Je crains peu sa valeur. De ce fils de Jessé
Avant que dans Juda le nom fût prononcé,
Je triomphais d'Ammon; et ma terrible épée
Dans le sang philistin s'était déja trempée,
Que ce guerrier pasteur, de ses débiles traits,
Avait à peine atteint les hôtes des forêts.

. . . .

ZAMAR.

Quel crime a-t-il commis? c'est lui seul qu'on opprime:
Votre haine, seigneur, voilà son plus grand crime.
Ce généreux David, qu'on ose humilier,
De vous, de votre peuple était le bouclier;
Vous pouviez à-la-fois chérir dans votre gendre
L'ami le plus fidèle et le fils le plus tendre;
Heureux de votre joie, ou triste de vos maux,
Il trompait vos douleurs, partageait vos travaux;
Sa harpe solennelle et sa voix inspirée
Ramenaient le repos dans votre ame égarée:
Des hommes et de Dieu David était l'amour.
Puni de ses vertus, banni de votre cour,
Lâchement accusé des trames les plus noires,
Il est parti; l'exil a payé ses victoires.
Depuis sa longue absence ici tout est changé:
Dans un sommeil de mort Israël est plongé;
Votre Empire a perdu sa splendeur et ses charmes;
La maison de Saül est la maison des larmes...

SCÈNE IV.

JONATHAS, ZAMAR.

ZAMAR.

. . . .

Je ne résiste plus à l'effroi qui m'accable:

David est mon époux; innocent ou coupable,
Ma place est près de lui; j'y cours.

JONATHAS.

Qu'espères-tu?

ZAMAR.

Sauver en même temps ses jours et sa vertu.

JONATHAS.

Ce soin m'est dû, Zamar, demeure.

ZAMAR.

Non, mon frère,
Non; moi seule...

JONATHAS.

Où t'emporte un zèle téméraire?
Te livrer aux fureurs des soldats inhumains!

ZAMAR.

L'ange de l'Éternel m'ouvrira les chemins.

JONATHAS.

Quoi! Tu fuis sans regrets le sol Israëlite!

ZAMAR.

Ma patrie est aux lieux que mon époux habite.
Cher Jonathas, adieu.

JONATHAS.

Je ne te quitte pas;
Courons chercher David.

SCENE V.

LES MÊMES. DAVID.

DAVID.

David est dans vos bras.

ZAMAR.

Ciel!

JONATHAS.

David!

ZAMAR.

O moment de crainte et d'alégresse!
Qui te rend à nos pleurs?

DAVID.

Mon devoir, ma tendresse.
La guerre se rallume, et je viens aujourd'hui
Me venger de Saül en combattant pour lui.

ZAMAR.

As-tu donc oublié sa fatale colère?

DAVID.

Non, mais je me souviens, Zamar, qu'il est ton père.

ZAMAR.

Sais-tu qu'Achimélech au pied du saint autel...

DAVID.

Je sais que les périls menacent Israël.

ZAMAR.

C'est ainsi que David trahissait sa patrie!

DAVID.

Trahir!

JONATHAS.

Sur un faux bruit, aveuglé de furie,
Mon père contre toi rassemble ses soldats.
A qui vient le défendre il promet le trépas.

DAVID.

Il connaîtra bientôt si David est rebelle.
Une élite intrépide, à mon malheur fidèle,
Dans les champs de l'exil a suivi mes destins:
Elle est prête à marcher contre les Philistins.

JONATHAS.

En leurs murs odieux tu cherchas un refuge.

DAVID.

Dieu seul m'y conduisit; Dieu seul sera mon juge.
Saül m'avait banni. Dans l'horreur de mon sort,
Parmi les Philistins j'allais chercher la mort.
Mais leur roi généreux, me traitant comme un frère,
Aux murs de Sicéleg accueillit ma misère.
Ses bienfaits cependant pesaient à ma douleur;
Je sentais un remords pire que le malheur:
« Accepter les bienfaits de cette race impie!
« C'est un crime, ai-je dit; il faut que je l'expie. »

Et, reprenant les maux qui m'étaient destinés,
Je rendis à l'exil mes jours infortunés.
Quoi, Zamar! aux chagrins tu demeures en proie!

ZAMAR.

Une terreur secrète empoisonne ma joie.
Si la mort...

DAVID.

Aux Hébreux quand je dois mes secours,
Zamar, ai-je le temps de penser à mes jours?
La trompette guerrière a sonné les alarmes;
Et, comme un pâtre obscur fuyant au bruit des armes,
Des destins de Sion prompt à se détacher,
Dans le fond des déserts David s'irait cacher!

ZAMAR.

Qui pourra des dangers où ton zèle se livre,
Te sauver...

DAVID.

Dieu, si Dieu me croit digne de vivre,
Ce Dieu qui sur le Nil, de son bras paternel,
Soutenait le berceau du fils de Jocabel;
Ce Dieu qui, m'inspirant une audace intrépide,
Fit tomber Goliath sous ma fronde rapide,
S'il daigne me choisir pour ses vastes desseins,
Détournera de moi le fer des assassins.

JONATHAS.

Dans ta bouche, ô David, il a mis sa parole.

Gloire au Dieu de Jacob! il afflige et console.
Il veut, ressuscitant nos antiques vertus,
Relever de Juda les destins abattus.

ZAMAR.

Puisqu'il me rend David, je bénis sa puissance.
(*à David.*)
Je te revois enfin! Hélas! durant l'absence,
Combien a dû souffrir l'époux que je chéris!

DAVID.

Oh! si tu connaissais le destin des proscrits!
Brûlé des feux du jour, j'ai d'une marche lente
Traversé de Pharan l'immensité brûlante.
Éphraïm et Silo, Séir et Bethzamé,
M'ont vu, pâle, abattu, par la soif consumé,
Me traînant, dans la nuit, sur des sables stériles,
Aux tigres du désert disputer leurs asyles.
Un jour enfin, lassé de mon pénible sort,
Je m'assis sur la pierre, et j'attendis la mort...
Soudain un cri s'élève, et l'écho solitaire
Apporte jusqu'à moi le signal de la guerre :
« Israël, m'écriai-je, a besoin de mon bras;
« David ne doit mourir qu'au milieu des combats. »

JONATHAS.

Non, tu ne mourras point, tu vivras pour la gloire.
Ta présence, David, est pour nous la victoire.
Dieu remet notre cause à l'un de ses élus;

Dieu veille sur son peuple, et je n'en doute plus.
Quittez, il en est temps, l'ombre de vos murailles;
Rouvrez, fiers Philistins, la lice des batailles,
Unissez vos efforts; venez, accourez tous :
L'Éternel et David combattront avec nous.

ZAMAR.

Le soleil, plus ardent, déja brûle la plaine.
Éloigne-toi : lassé d'une recherche vaine,
Mon père va bientôt reparaître en ces lieux.

DAVID.

Je l'attendrai, Zamar.

ZAMAR.

Évite encor ses yeux.
Laisse-nous par nos pleurs désarmer sa colère,
Et réveiller pour toi la tendresse d'un père.

DAVID.

Quoi! déja de vos bras vous voulez m'arracher?
Comme un vil criminel faut-il donc me cacher?

ZAMAR.

Il le faut, tout l'ordonne... et moi, je t'en conjure.
Ce rocher, dont le temps creusa la voûte obscure,
Peut t'offrir dans ses flancs un refuge assuré.
Sous ce rocher, David, je t'ai souvent pleuré.

FIN DES FRAGMENTS DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAVID.

. . . .

De ces lâches détours mon ame est incapable ;
Me cacher plus long-temps, c'est m'avouer coupable.
On vient...

SCENE II.

DAVID, SAUL.

SAUL.

Ciel ! de mes yeux est-ce une vaine erreur ?
David !

DAVID.

David lui-même.

SAUL.

O surprise ! O fureur !

Dis, quels sont tes projets? qui te ramène, traître?
Viens-tu braver encore et ton père et ton maître?
Viens-tu m'assassiner?

DAVID.

Je viens vous secourir.

. . . .

. . . .

Rappelez-vous ce jour où, fier de ma conquête,
Je vins de Goliath vous présenter la tête.
Vous-même jusqu'aux cieux éleviez mes exploits;
Revêtu par vos mains de la pourpre des rois,
J'attachais les regards de toute la Judée...
Eh bien, cette faveur qui m'était accordée,
Ces honneurs imposants, prodigués au vainqueur,
Éblouissaient mes yeux sans aveugler mon cœur;
Et le ciel m'est témoin qu'en ce jour d'alégresse
Je n'étais orgueilleux que de votre tendresse.

. . . .

SAUL.

Cependant Samuël conspirait avec toi;
Il te léguait le soin de détrôner ton roi.

DAVID.

Il me léguait le soin de défendre mon père.
Votre gloire, seigneur, de tout temps lui fut chère.
Le chêne de Thabor et les monts du Béthel
L'ont vu jadis, non loin du tombeau de Rachel,

Vous décerner des rois la marque révérée :
Il déplorait les maux de votre ame égarée;
Et, demandant au ciel un terme à vos ennuis,
Ses pleurs coulaient pour vous dans la longueur des nuits.

SAUL.

N'a-t-il point, contraignant ta bouche à l'imposture,
Attaché sur ton front la couronne future?

DAVID.

Quand le ciel a parlé, nous devons obéir.

SAUL.

C'est ainsi que toujours quiconque veut trahir,
Croyant en imposer à tous tant que nous sommes,
Feint d'obéir à Dieu pour commander aux hommes.
Armé contre mes jours...

DAVID.

Je les ai défendus;
Oui, Seigneur. D'*Engaddi* ne vous souvient-il plus?
De fidèles amis une troupe assemblée
Traversait avec moi cette étroite vallée :
L'espoir de la vengeance y retenait vos pas;
La nuit avait fermé les yeux de vos soldats.
De vous revoir encor je conçois l'espérance;
Le ciel remplit mon cœur d'une sainte assurance;
D'un pied silencieux, j'approche... en ces moments
Un sommeil passager suspendait vos tourments;
Quand de mes compagnons le zèle parricide :

« Ami, de tes destins que cette nuit décide ;
« Frappons, que ce sommeil soit un sommeil de mort. »
A ces mots, n'écoutant qu'un farouche transport,
Leurs frémissantes mains sur vous lèvent la lance.
Au-devant de leurs coups à l'instant je m'élance ;
Les arrête... et bientôt leur regard étonné
Me voit à vos genoux humblement prosterné.
Mais du moins je voulus qu'une preuve certaine
Fît répéter un jour à votre aveugle haine :
« A tort j'ai cru David capable d'un forfait ;
« David m'a pu frapper, David ne l'a point fait. »
Vos armes près de vous reposaient sur la terre ;
Alors, me saisissant du tranchant cimeterre :
« Ce fer, que le hasard vient de me confier,
« Doit terminer ma vie ou me justifier, »
M'écriai-je. Ce fer, le voici : qu'il révèle
Qu'à mon père, à mon roi, je fus toujours fidèle.
Si vous doutez encore... armez-en votre main.
Qu'il vous serve, seigneur, à me percer le sein.

SAUL, *à part.*

Quel pouvoir, malgré moi, me captive et me touche?
(*haut.*)
Serait-ce la vertu qui parle par ta bouche?
Qu'ai-je dit? de ton cœur elle a fui pour jamais.

DAVID.

Seigneur...

SAUL.

Ah! malheureux, je sens que je t'aimais.

DAVID.

Souvenir triste et doux de mes jeunes années!...
Avez-vous oublié ces paisibles journées,
Lorsque, me prodiguant les plus tendres bienfaits,
Vous reposiez sur moi vos regards satisfaits?
Nourri dans votre sein, à vos leçons fidèle,
Je croissais en vertu sous l'ombre paternelle :
« David, me disiez-vous, sois l'un de mes enfants,
« Sois l'appui de mon cœur, l'amour de mes vieux ans,
« Ne me quitte jamais... Oh! pardonnez aux larmes
Que je répands encor sur ces temps pleins de charmes.
Mais vous-même je vois vos pleurs prêts à couler...
Le ciel en ma faveur daigne-t-il vous parler?
Dieu d'Abraham! tu sais si mon cœur est perfide!
Ah! du haut de ce trône où ta gloire réside,
Fais que la vérité descende en ce séjour,
Et rends-moi de Saül les bontés et l'amour.

. . . .

SCENE V.

DAVID, *condamné à la mort par Saül.*

Adieu, seigneur, adieu, vous qui fûtes mon père.
Sans crime j'ai vécu, je mourrai sans remords;
Mais vous!... Trouble inconnu! mystérieux transports!
Mon esprit est frappé d'une clarté nouvelle;

Le terrible avenir à mes yeux se révèle :
Saül, poussez des cris et des gémissements ;
Que la cendre et le deuil couvrent vos vêtements.
La vengeance des cieux n'était que suspendue ;
La main de l'Éternel est encore étendue ;
Ce formidable jour est le jour du courroux ;
Le glaive de la mort plane déja sur vous :
La maison de Saül s'écroule tout entière,
Et le vent du désert chasse au loin sa poussière.

SAUL.

Ne joins pas l'imposture à la témérité.

DAVID.

Sur les bords de la tombe on dit la vérité.

FIN DES FRAGMENTS DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE III.

SAUL, *revenant du combat;* ZAMAR.

SAUL, *dans l'égarement.*

Ma fille, éloigne-toi de ces funestes lieux.
Sais-tu que sur mes pas un vainqueur furieux
Vient jusque dans mon camp porter son insolence?
Fuis, et laisse-moi seul expirer sous sa lance.
Dieu terrible! tes coups ne m'épouvantent pas;
On peut perdre le jour quand on perd ses états.
Frappe, fais-moi porter la peine d'un grand crime;
Mais épargne du moins cette tendre victime:
Quoique bien jeune encore, elle a gémi long-temps;
Je te la recommande à mes derniers instants.
  Adieu, champs d'Israël; adieu, douces contrées,
Des regards du Seigneur autrefois honorées!
Attristez-vous, pleurez mon lamentable sort.
Gelboé! couvre-toi des ombres de la mort.
Puisse pour toi le ciel, avare de rosées,

Ne rafraîchir jamais tes cimes embrasées!
Puisses-tu de Saül garder le souvenir,
Et raconter sa chute aux siècles à venir!

ZAMAR.

Ah! seigneur, écartez cette image funeste!
Pour consoler vos jours une fille vous reste.
J'allais unir mon sort au sort de mon époux;
J'allais mourir pour lui, je vais vivre pour vous.
Pardonnez si jamais, d'une bouche coupable,
J'osai vous reprocher le malheur qui m'accable:
Je ne me souviens plus des maux que j'ai soufferts;
Mon père est à mes yeux absous par ses revers.

SAUL.

Quoi! tu daignes me plaindre! Oh! viens, fille chérie,
Viens de l'ange de mort désarmer la furie:
Non, il n'osera point me frapper dans tes bras.
Demeure, défends-moi, ne m'abandonne pas;
Et que puissent, forçant sa vengeance à m'absoudre,
Tes vertus m'entourer et détourner la foudre!...
Insensé! qu'ai-je dit? Adieu, ma fille, adieu.
Fuis; laisse sur moi seul peser la main de Dieu:
N'entends-je point encor la voix de son prophète?
Oui, je la reconnais... écoute... elle répète
Cet anathème affreux qui trouble ma raison:
« Malheur à toi! Malheur à toute ta maison! »

SCENE V.

(*Ismaël, après avoir annoncé à David et à Zamar la mort de Jonathas et de Saül, ajoute en parlant de ce dernier :*)

Ces deux soldats, témoins de son heure fatale,
Apportent devant vous sa dépouille royale.
A son fils étaient dus ce sceptre et ce bandeau ;
Mais il n'est plus de rois dans la nuit du tombeau.
Recevez, ô David, l'auguste diadême
Qu'autrefois dans Rama Dieu vous promit lui-même.
Peuple saint, approchez, et venez avec moi
Dans votre défenseur saluer votre roi.

DAVID.

Épargnez, épargnez à mon ame attristée
De ces cruels honneurs la pompe ensanglantée.
Il est d'autres devoirs. Que dans tout Israël,
Par des gémissements, par un deuil solennel,
La désolation soit neuf jours signalée,
Et durant ces neuf jours l'arche sainte voilée.
Vos princes ont vécu ; venez, et sur leurs corps
Répétons, l'œil en pleurs, le cantique des morts.
En un même cercueil réunissons leur cendre :
Et moi-même après eux que n'y puis-je descendre !

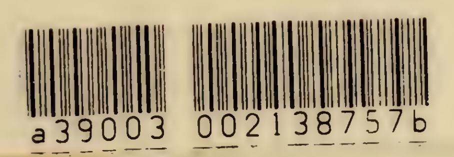
ISMAEL.

Non ; vos jours nous sont dus : la main de l'Éternel
Confie à vos vertus le bonheur d'Israël.
Régnez, prince, régnez.

DAVID.

Couronne trop funeste!
Héritage sanglant, présent que je déteste!
Fallait-il que David te payât d'un tel prix?...
Que n'habité-je encor la terre des proscrits!

FIN DU TROISIÈME VOLUME.


a39003 002138757b